« L'EXPRESS » VOUS OFFRE UN PICASSO 36 pages 100 fr.

L'EXPRESS

26 OCTOBRE 1956. — N° 279 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

Varsovie. Budapest :

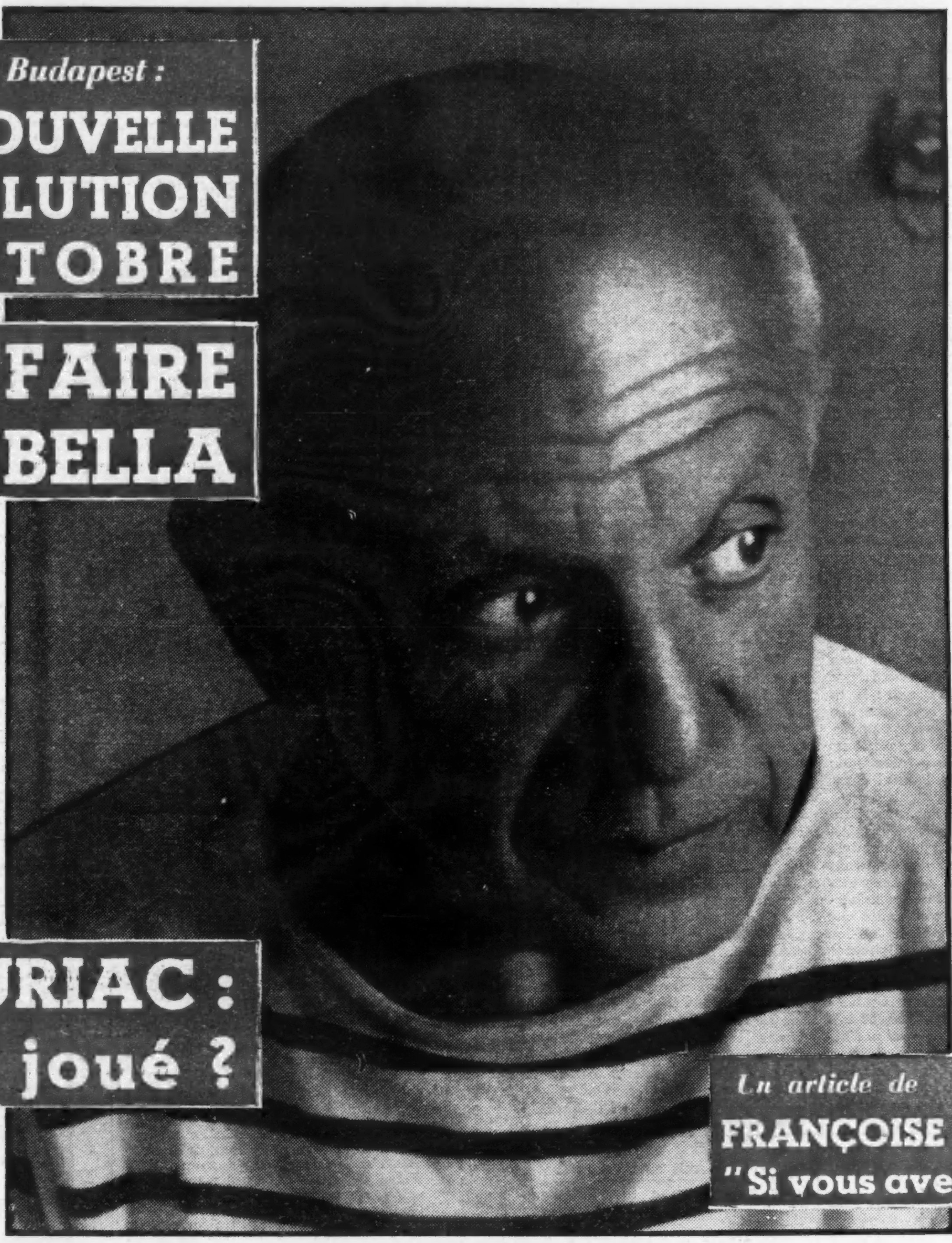
LA NOUVELLE RÉVOLUTION D'OCTOBRE

L'AFFAIRE BEN BELLA

MAURIAC : Bien joué ?

Un article de

FRANÇOISE SAGAN : "Si vous avez réussi..."



PICASSO
« Le démon du changement-pour-le-changement est le vrai père de bien des choses. »
(Paul Valéry)

AU SOMMAIRE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — « Bien joué » a-t-on dit, après la capture de Ben Bella et de ses compagnons. Bien joué ? s'interroge François Mauriac (p. 36). — Et par qui ? Lorsque le chef du gouvernement français, retour de Munich, se vit acclamer par la foule, il eut, stupéfait, un mot bref pour la désigner... Puis il se laissa acclamer. La situation n'est pas sans similitude quand on découvre le mécanisme de l'affaire (p. 3). — Virage dans l'histoire du monde : en Pologne, un homme d'envergure, trois fois rescapé de la mort, Gomulka, réussit à reprendre son pays en mains (p. 9) et prononce un magistral discours d'homme d'Etat (p. 20) mais en Hongrie, il était déjà trop tard et le sang coule (p. 8). — A Paris, Aimé Césaire est le « Tito » Noir (p. 5).

LES REPORTAGES. — Georges Penchenier est rentré d'Algérie avec les premiers libérés. A-t-il pris le mauvais bateau ? (p. 14). — Simone Lacouture a vu au Caire comment vivent les chefs des rebelles algériens. En exil ? (p. 16).

LES OPINIONS. — La valeur individuelle des hommes est-elle primordiale dans une nation ? Gilbert Grandval répond (p. 27). — La S.F.I.O. est-elle sur le toboggan ? Maurice Duverger répond (p. 5).

PARIS EN PARLE. — Françoise Sagan a réussi. Qu'est-ce que ça veut dire ? (Son article en page 31). — Henry de Montherlant ou Monsieur de... a été condamné au succès et non à la gloire (p. 12). — Picasso a 75 ans (p. 18). — Bardem cherche à quoi sert un film (p. 28). — Gamma, la machine électronique, travaille bêtement quand les hommes se trompent (p. 26).

Un Vison Weil
" est une "
SIGNATURE
FOURRURES WEIL
4, rue Sainte-Anne (angle av. de l'Opéra)

Viley TAILLEUR CHEMISIER
Qualité Elégance
à l'occasion de
L'INAUGURATION
de son magasin entièrement rénové
PARDESSUS anglais et italiens
RAYON SPECIAL de DAIM
PRIX SPÉCIAUX D'OUVERTURE
25 RUE LA BOETIE (Angle Miromesnil)
PARKING - 26, rue Cambacérès (à 50 m. de notre magasin)

* * * * *

A nos lecteurs

NOUS devons une explication à nos lecteurs, qui voient depuis trois semaines se succéder les numéros de « L'Express » à 100 francs.

Nous nous sommes toujours efforcés de leur dire les choses simplement, comme elles sont. Les voici :

« L'Express » se porte bien. Son tirage est, de loin, en tête de tous les hebdomadaires d'opinion. Ses lecteurs lui sont fidèles et il tente de leur être également fidèle, de maintenir intacte la règle d'action de l'équipe qui l'a fondé : respecter celui qui nous lit, le respecter assez pour prendre le risque de parfois le heurter plutôt que de le flatter ou de le tromper.

Les premiers numéros « spéciaux » publiés cet été sont nés de l'agacement où nous plongeait nous-mêmes la lecture, par bribes, de documents essentiels de l'actualité, forcément tronqués par la presse quotidienne.

Certes, nous aurions préféré pouvoir publier ces documents, ajouter huit ou douze pages à « L'Express » habituel sans augmenter son prix. C'était, hélas ! une opération irréalisable sans mettre en péril notre équilibre financier. (A titre indicatif, quatre pages coûtent, en papier et impression seulement, près de 400.000 francs.)

L'accueil qui a été fait à ces numéros spéciaux a dépassé toutes nos prévisions. Dans plusieurs régions, la diffusion de notre journal s'est sensiblement accrue (plus de 20 % sur certains points). En renouvelant l'expérience, ces résultats se sont confirmés et de très nombreuses lettres sont venues nous dire : « C'est bien. Continuez ».

Nous souhaitons, parce que c'est un signe de dynamisme, l'expansion et l'élargissement sain de notre audience. Nos lecteurs nous ont d'ailleurs souvent reproché de ne pas déployer assez d'efforts pour nous faire mieux connaître, pour atteindre de nouvelles couches du public.

Y parvenant sans concession, mais par le truchement de numéros plus étoffés, plus divers, plus riches, nous aurions dû être pleinement satisfaits.

Mais il y a eu un point noir : le cri de détresse poussé par quelques étudiants, par quelques lecteurs aux ressources très modestes, qui nous disent :

« Cent francs, c'est trop cher pour moi. Ne devenez pas le journal d'une classe... Ne nous trahissez pas ».

Nous avons fait des comptes. Pouvions-nous réduire ce prix ? Honnêtement, non. Si nous voulons poursuivre cet effort d'expansion, faire de temps en temps une publicité si nécessaire à l'exploitation rationnelle d'un hebdomadaire que ceux qui atteignent des tirages massifs, dépassant le million (« Match » par exemple), continuent à annoncer largement leur sommaire dans les colonnes de leurs confrères quotidiens (et le moindre « pavé » coûte, dans « France-Soir », 250.000 fr.), si nous voulons élargir le champ d'action de nos envoyés spéciaux, leur donner des moyens rapides d'information et de transmission qui nous ont permis, à plusieurs reprises, de publier des documents étrangers exclusifs, si nous voulons faire de cette « Marche des Idées » un supplément qui donne à « L'Express » une densité et une valeur nouvelles, une physionomie unique dans la presse française, nous devons nous vendre 100 francs.

Publier des numéros « spéciaux » une fois par mois ? Deux fois par mois ? Nous étudiions ces diverses hypothèses, décidés à accorder cette semaine un répit à la bourse de nos lecteurs, lorsque les événements se sont précipités dans le monde à une cadence rarement observée. De Varsovie, notre correspondant nous avisait qu'il pouvait nous transmettre le texte intégral du discours prononcé par Gomulka, c'est-à-dire un document d'une importance d'autant plus considérable que la seule version mise à la disposition des journalistes français, à Paris, est tronquée, et dans une traduction incertaine. Fallait-il refuser ?

A Alger, notre envoyé spécial réussissait à monter à bord du « Kairouan » et à voyager avec les premiers rappelés, retour d'Algérie. Nos correspondants, nos informateurs parvenaient à reconstituer le film complet de la capture de Ben Bella. Et en cette semaine où l'actualité politique mondiale est d'une telle ampleur, Françoise Sagan nous confie un article avant de partir pour l'Amérique ; Picasso a soixante-quinze ans — et nous avons de lui une litho encore inconnue ; Montherlant présente une nouvelle pièce... Fallait-il les oublier ?

Nous avons eu le sentiment que nous pouvions réaliser, entre l'information concise et le document complet qui éclaire l'information, cette synthèse qui est la base même de la formule Express, si souvent imitée depuis notre création.

Alors, voilà : à nos lecteurs étudiants, à ceux qui nous disent : « Je ne peux pas... » nous proposons cette formule : un abonnement de trois mois pour 750 francs. C'est-à-dire 57 francs par numéro.

750 francs, pour certains, cela reste une grosse somme à débourser en une fois. Les différentes opérations que nécessitent l'enregistrement et le renouvellement d'un abonnement ne nous permettent guère d'en établir pour un temps plus court. Cependant, nous ferons si cela est nécessaire, quelques exceptions.

(Si tous nos numéros n'étaient pas accompagnés de leur supplément, il va de soi que leur abonnement serait prolongé d'autant.)

En fonction de l'actualité, de l'intérêt des documents que nous serons en mesure de nous procurer, de l'importance des événements, qu'il conviendra d'éclairer, des batailles qu'il faudra livrer, nous poursuivrons cette série de numéros « spéciaux ».

L'équipe de « L'Express » fournit pour les réaliser un immense effort. La confiance, les critiques, les suggestions, l'intérêt si vif, enfin, et si amicalement exprimé de nos lecteurs est sa meilleure récompense.

« L'EXPRESS ».

PROPRIÉTÉS

TRÉS BELLE PROPRIÉTÉ
5 KM. GISORS
VENDUE PAR PARTICULIER
Communications faciles - Situation retirée Rez-de-chaussée : 3 grandes pièces, cab. toil., vaste cuis., 1er ét., 4 gr. ch., s. de b. - 2e ét., pet. ch., gr. atelier, grenier. Tt tr. bon état. Eau ch., fr. Communs importants : garage, etc. Terrain 5.000 m., gr. potager, fruit., pelouses, ombrages, beaux arbres. Chasse, pêche. Condit. tr. raisonn. Paris DAN. 15-19 ou le 4 à Bazincourt.

Recherchons PROPRIETES
Agence LAGRANGE
34, rue Pasquier - PARIS

LEÇONS

COURS DE RUSSE
Cours de début, et cours de perfectionn. par petits groupes et par correspondance
Professeur : M. Michel Gourevitch
184, bd St-Germain, Paris-6e - Bab. 08-55

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

Je suis communiste...

Je suis communiste et je vous écris suite à l'article « Un jeune communiste accuse ».

Cet article fait mal, car il a le courage d'avouer ce que tout communiste authentique ressent au fond de lui-même.

Mais ce n'est pas parce que nous avons été « dupés » que nous devons cesser la lutte.

Notre indignation morale n'a pas diminué devant la misère et l'humiliation des pauvres de ce monde.

Et c'est pour cela que nous resterons communistes et que nous continuerons à militer dans notre parti, car au fond ce parti, le seul marxiste actuellement en France, sera ce que nous en ferons.

J'avoue que notre convalescence sera dure et pénible mais une ère nouvelle s'annonce où nous pourrons nous regarder dans une glace sans nous faire violence.

P. S.,
étudiant rappelé.

Je suis chrétien

Je suis ce qu'on appelle un « chrétien de gauche » (comme si le mot « chrétien » n'impliquait pas à lui seul que je fusse de gauche !), j'admire profondément M. Mendès France, et pourtant je n'irai pas rejoindre son parti. (...)

Il y a une raison essentielle qui m'éloigne du parti radical : c'est qu'il est un parti bourgeois ; le parti radical ignore la classe ouvrière. Vous vous réjouissez (et moi avec vous) de constater que le parti radical se soit augmenté de nombreuses recrues jeunes : mais, parmi ces recrues, combien y a-t-il de jeunes ouvriers ? Le parti radical, d'autre part (mais c'est toujours le même problème), est anticommuniste par principe. Il semble ignorer que le P.C.F. représente des millions d'ouvriers et d'ouvrières qui lui donnent leurs voix non pour leur conviction marxiste mais parce qu'ils ne trouvent que dans le P. C. l'attention qu'ils méritent.

MICHEL WINOCK,
étudiant en lettres.

Une place pour nous ?

Maintenant que le Congrès de Lyon a permis à la raison française, à la raison d'être Français, de repartir du bon pied, y a-t-il une place pour nous ?

Je dois vous dire que je ne suis qu'un ouvrier. Je fais partie de cette classe que tout bon bourgeois qui se respecte exècre, abhorre, et pourtant, sans elle, le bourgeois serait-il ce qu'il est ?

Pouvons-nous espérer en P. M. F. ?

AIMÉ MOULU,
Verdun (Meuse).

Changer les hommes

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre numéro du 12 octobre, en particulier votre supplément sur « La marche des idées » et l'article « Un jeune communiste accuse ». C'est une peinture pittoresque mais dans l'ensemble exacte de la vie intérieure et de la politique du P. C. depuis la Libération. Il y a cependant un des aspects de la crise du P. C. dont il ne parle pas : c'est que la crise déborde, depuis longtemps déjà, les milieux intellectuels et atteint les militants ouvriers.

Depuis dix ans des centaines de militants du rang ont été exclus pour des raisons diverses : trotskysme, titisme, etc., surtout des anciens d'avant 1939 (...). De plus, des milliers de militants, qui avaient adhéré au P. C. en 1944-45, l'ont quitté découragés. Il faut changer les méthodes, et pour ce faire il faut changer les hommes qui se cramponnent à des méthodes anciennes et périmées.

Nous n'en sommes pas là encore.

E. N.,
Bordeaux.

Une erreur de prénom

En tant que camarade d'André Soulier, qui a effectué avec moi le premier stage de septembre à Poigny-la-Forêt, je tiens à préciser que c'est lui et non Michel Soulier qui a pris la parole au Congrès de Lyon lors du débat sur l'éventuel retour d'Edgar Faure au parti radical.

M. RODRIGUEZ,
Biarritz.

Juste colère

C'est avec écœurement que j'ai lu l'article relatif aux prétendues « tortures » dont ont été victimes les communistes algériens.

J'ai vu de mes propres yeux les horreurs de cette guerre. J'ai vu des femmes et des enfants égorgés après avoir subi les sévices les plus ignobles. J'ai compris, moi qui étais auparavant un « intellectuel » puisque étudiant en Droit, ce qu'était la fameuse armée de Libération. (...)

Et voilà que quelques traîtres directement responsables de ces assassinats passent pour des martyrs parce qu'ils ont subi la juste colère de quelques inspecteurs de police énervés. (...)

Pourquoi n'a-t-on pas livré ces individus à la foule d'Européens et de Français musulmans qui vivent chaque jour dans les transes ? (...)

Sachez que nous soldats qui avons été en contact avec la population arabe, connaissons mieux que vous, journalistes, les sentiments de ce peuple. (...)

SOUS-LIEUTENANT B.,
Carcassonne.

Où est la logique ?

On a dit que le rappel avait fait prendre conscience aux uns et aux autres du problème algérien. Oui, mais une mauvaise conscience, surtout dans ses aboutissements. Ils disent, ils écrivent que l'attaque des fellagha est un crime, la leur un héroïsme, les tortures qu'ils infligent un acte barbare, les leurs un droit créé par la nécessité. Ils admettent qu'un suspect vaut ce brûler un douar mais ils s'indignent de la haine qu'ils rencontrent, de la grève scolaire. Où est la logique, où est la générosité, où est l'intelligence française ? (...)

Qu'il me soit permis de me désolidariser de ceux qui, trop nombreux approuvent de tels actes. C'est la seule façon que j'ai de garder encore quelque fierté d'être Français.

CAPORAL G...,
Algérie.

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
★
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

« L'EXPRESS »
91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION : Françoise GIROUD, J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTÉ, Jean DANIEL
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe GRUMBACH

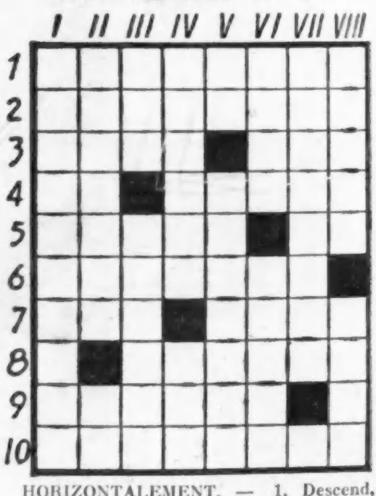
Sens interdit

Je viens de voir le président du Conseil tout souriant dans sa D.S. noire quitter Matignon et remonter la rue de Varenne à contre-courant. M. Guy Mollet ne respecte pas les sens interdits (...). Il n'y avait pas de quoi s'étonner : l'homme qui passait, ce n'était pas la première fois qu'il s'engageait sur des chemins qu'il s'était lui-même interdit de prendre.

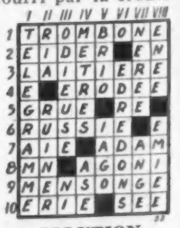
FRANCIS BUSSON,
Paris.

Un médecin militaire nous lance un appel : il a besoin de lait en poudre. La collaboration avec nos lecteurs a été dans ce domaine si efficace que nous nous permettons de leur demander une fois encore leur appui.

Mots croisés N° 54



HORIZONTALEMENT. — 1. Descend, adulte, ce qu'elle a monté jeune. — 2. Plus utile au Tanezrouft que dans le delta. — 3. S'adresse à un subalterne ou un supérieur. Devait avoir plus d'un timbre. — 4. La fin du monde y fut jugée proche. De nos jours, vient plutôt de la rue de Rivoli. — 5. Nourri par la croûte. Noirci sur la tranche. — 6. Rendis hostile. — 7. Décide de l'attribution d'une bourse. Des morts y entrent, des élus en sortent. — 8. C'est suppléer au manque d'imagination. — 9. Plane loin sous nos pieds. — 10. Le rouge et le noir.



SOLUTION DU N° 53

VERTICALEMENT. — I. Utilise une horreur de la nature. — II. Mène à l'école. En épelant : personnage. — III. Parasite en honneur aux changements de millésime. Les Bourguignons l'honorent, les Manceaux le nomment. — IV. Fâcheux excès qui fait faire du mauvais sang. Réputé, dans un proverbe de caractère génétique. — V. Dépassé par le centenaire. Plus rare que le terme. — VI. Cité après licitation. Sa maison est diversement fréquentée. — VII. Le bracelet la rend vaine. — VIII. Vilaine est sa voisine. Plus haut que la chute.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

MM. ALAIN SAVARY, ROBERT LACOSTE, MAX LEJEUNE ET GUY MOLLET (1)
L'enthousiasme n'était pas unanime

LA SEMAINE

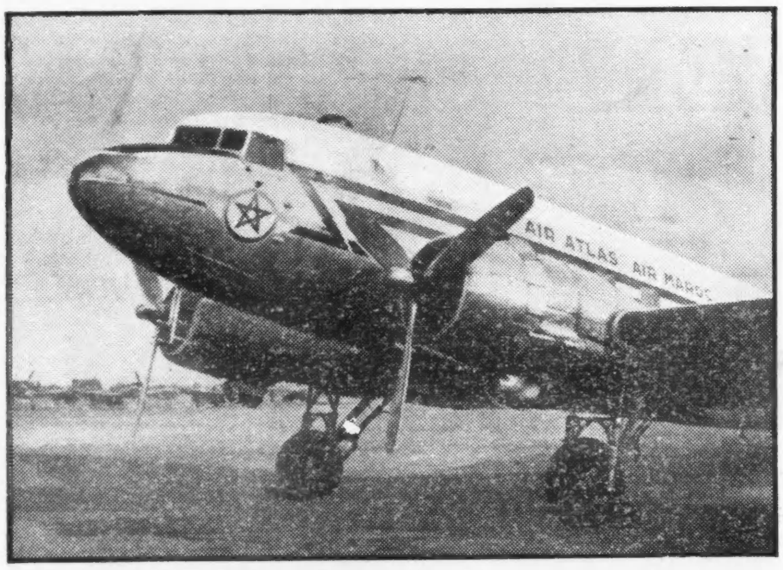
Une tâche ingrate

LE contraste entre les faits et les attitudes, entre l'optimisme béat et le pessimisme a rarement été aussi saisissant qu'aujourd'hui.

● Les uns sont contents : « Nos rappelés rentrent, conscients d'avoir fait tout leur devoir et sauvé l'Algérie. D'un coup superbe, la France vient de retrouver tout son prestige en capturant les chefs de la rébellion. La reconquête de toute l'Afrique du Nord est en marche. Le Parlement vient de traduire, dans un vote de confiance massif, l'unité nationale retrouvée. Le socialisme a décidément, chez nous, le vent en poupe, tandis qu'à l'Est le communisme se disloque. »

● Les autres gémissent : « Tout est perdu. Les démobilisés rentrent révoltés de ce qu'ils ont vu dans une Algérie perdue à jamais. La guerre d'Afrique du Nord, inévitable, sonnera le glas de notre pays, déjà ridicule dans l'affaire de Suez, de notre civilisation prise entre le marteau communiste et l'enclume islamique. Et, sur tout cela, le mensonge : combien de députés, même socialistes, ont agi contre leur conscience en donnant leur voix jeudi au gouvernement ? »

● Où est la vérité ? Informer, éclairer les événements, apporter les vrais éléments de jugement, n'a jamais été une tâche aussi ingrate : on est sûr de choquer, presque à chaque ligne, des hommes de bonne foi, mais qui sont tellement abreuvés de mensonges et de démonstrations spécieuses, qu'ils ne savent littéralement plus à qui se fier. Jamais pourtant cette tâche de démystification n'a été plus nécessaire.



L'AVION DE BEN BELLA A ALGER
La manchette du « Canard Enchaîné » : « Voyagez par Air Atlas ; vous serez... emballé ! »

● Les démobilisés d'Algérie rentrent-ils gonflés de fierté ou démoralisés ? Non : « indifférents », répond notre envoyé spécial à bord du « Kairouan », Georges Penchenier.

L'arrestation de Ben Bella et des chefs du F.L.N. est-elle un magnifique coup d'audace, dû au sang-froid du président du Conseil, ou une faute irréparable, commise d'ailleurs à son insu ? Le récit détaillé et authentique de toute l'affaire montre M. Guy Mollet atterré, M. Coty alarmé, un ministre — un seul ? — indigné devant une véritable conspiration.

Agents de l'Egypte, les dirigeants de la rébellion vivraient au Caire comme des satrapes ? Le reportage de Simone Lacouture qui les a longuement observés, a parlé avec eux depuis deux ans, en Egypte, montre qu'on peut dire aussi, en français, des injures contre la France et porter témoignage malgré soi des bienfaits de l'influence française alors même qu'on lutte contre elle.

● Au cours du débat-fleuve qui vient de s'achever au Parlement, les vrais problèmes ont été constamment éludés, la définition d'une politique a été remplacée par de nouvelles et imprudentes rodomontades.

Comment admettre, en effet, que M. Guy Mollet endosse publiquement, et se glorifie même, des fautes de ses ministres qu'il déplorait la veille, véhément et accablé ?

Comment accepter que l'indignation tout à fait légitime ressentie à la suite de la très grave affaire de l' « Athos », ce navire envoyé par l'Egypte pour apporter des armes aux rebelles algériens, conduise à la dangereuse décision de faire patrouiller la flotte en Méditerranée comme si l'on recherchait sciemment l'explosion ?

Lorsque M. Guy Mollet qualifie de « très grave » « l'immixtion spectaculaire du Maroc dans le développement du problème algérien », juge-t-il que l'interdépendance, recherche commune de solutions aux problèmes communs, ne saurait concerner, pour le Maroc et la Tunisie, la guerre qui se déroule en Algérie ?

● Avec la paix en Afrique du Nord, ce sont toutes les chances de redressement du pays qui sont aujourd'hui en jeu. Le 2 janvier, les électeurs du Front républicain ont voulu confier à des hommes dynamiques le soin de remettre de l'ordre dans les affaires de la France, de rénover le régime. Jusqu'ici, ces hommes ont déçu ceux qui les avaient portés au pouvoir. Mais s'ils ne parviennent même pas à déboucher, s'ils s'engluent définitivement comme leurs devanciers dans les contradictions et l'impuissance, alors ils feront la preuve qu'il ne reste aucune chance de rénovation et de redressement.

Ce n'est pas seulement la gauche française, mais le pays tout entier — et d'abord sa jeunesse — qui risquent de sombrer dès lors dans le plus amer découragement.

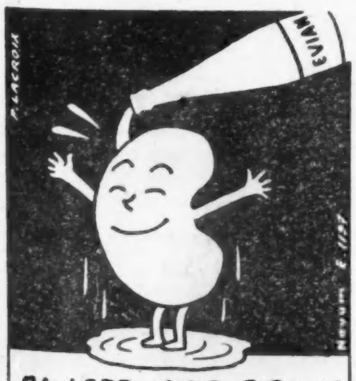
GOUVERNEMENT

L'affaire Ben Bella

A la Chambre des députés, jeudi après-midi, il y avait une place vide au banc du gouvernement. Celle de M. Alain-François Savary, 38 ans, député S.F.I.O. de Saint-Pierre-et-Miquelon, secrétaire d'Etat aux Affaires tunisiennes et marocaines. M. Savary est, en effet, démissionnaire depuis mardi à 15 heures précises. L'heure à laquelle, en Conseil des ministres, M. Robert Lacoste, ministre résidant

(1) Photographiés mardi avant le Conseil des ministres extraordinaire.

→


RINCEZ VOS REINS A L'EAU... D'EVIAN!
L'eau d'EVIAN, faiblement minéralisée, mais fortement diurétique, rince vos reins, emportant les déchets qui font vieillir prématurément. C'est ainsi que l'eau d'EVIAN-Cachat si pure, si légère conserve la forme.
EVIAN
Si pure! Si légère!

STERLÉ
Joaillier
PARIS
huit-huit
le parfum le plus précieux du monde

en Algérie, venait de terminer son exposé. Pour l'empêcher de démissionner, ses amis socialistes ont tout essayé : l'amitié, la solidarité socialiste, la promesse de négociations futures en Algérie.

« *Si tu restes,* lui a déclaré M. Guy Mollet, *nous reparlerons dès la semaine prochaine de notre plan algérien.* »

Ce fut en vain. M. Savary a déclaré qu'il avait honte. Honte en tant que ministre, en tant que Français et en tant que socialiste, de l'affaire Ben Bella. Pourquoi « honte » ?

Un ordre de Paris

C'est Alain Savary qui, ce fameux lundi, vécut l'affaire à Paris, dans les conditions les plus dramatiques.

A 12 heures, l'avion spécial de la compagnie Air Atlas, une compagnie marocaine, avait décollé de l'aérodrome de Rabat-Salé, ayant à son bord Ben Bella, Khider, leurs compagnons et trois journalistes. L'avion faisait partie de la suite du sultan du Maroc et toutes les personnalités marocaines qui avaient salué Mohamed V avaient salué aussi les chefs algériens.

L'appareil, un DC 3, avait comme itinéraire Rabat-Tunis, via Palma, capitale des îles Baléares, où une escale de ravitaillement en essence était prévue. Le début du voyage est normal. Cependant à 17 h. 20, c'est-à-dire cinq minutes avant l'atterrissage à Palma, le commandant de bord Gaston Grelier reçoit *de Paris* un message l'invitant à se rendre à Alger. A Palma, pendant l'escale, le commandant demande des instructions urgentes à Rabat. Le ministre marocain responsable, M. Diouri, alerté, envoie un message : « *Restez à Palma jusqu'à nouvel ordre* ». Il était 17 h. 58. Le commandant Grelier n'accusa pas réception. A 18 h. 05, M. Diouri confirma alors son premier message : « *Très urgent, vous donnons ordre rester à Palma* ». Le commandant Grelier ne répondait toujours pas. A 18 h. 14, il quittait Palma pour se diriger en principe sur Tunis. Mais à 18 h. 35 un ordre, d'Alger cette fois, lui parvenait de se diriger vers l'aérodrome de Maison-Blanche, à 25 kilomètres d'Alger. A 18 h. 50, le commandant Grelier informe Rabat que, n'ayant pas d'instructions des autorités marocaines, il se rend à Alger. Rabat comprend alors que ses messages ont été bloqués et qu'il n'y a plus de communications possibles avec l'avion qui transporte les Algériens.

MANIFESTATION A CASABLANCA (1)
Un mauvais souvenir

Guy Mollet alerté

Jusqu'à 19 h. 20, M. Diouri et M. Laghzoui, directeur de la Sûreté marocaine, vont multiplier les démarches auprès de M. Lalouette, chargé d'affaires, qui fait l'intérim de M. Dubois, démissionnaire, et alertent à Tunis le sultan et Bourguiba. A 19 h. 30, M. de Leusse, ambassadeur de France à Tunis, a un entretien dramatique avec Mohamed V.

M. de Leusse téléphone alors aussitôt à M. Alain Savary et lui apprend que, selon les informations reçues par Bourguiba et le sultan, l'avion qui devait amener les Algériens à la conférence de Tunis est dirigé vers Alger. M. Savary téléphone à la Défense nationale et n'obtient personne ; chez M. Max Lejeune, personne non plus ne lui répond. Il alerte alors le président du Conseil. M. Guy Mollet, consterné, répond :

« *C'est insensé, je n'y crois pas. Si c'était vrai, en tout cas, il faudrait tout faire pour empêcher une telle abomination.* »

Il était 20 h. 20. Alain Savary téléphone alors à Robert Lacoste en lui disant :

« *Faites attention, c'est très grave, et Guy Mollet n'est pas d'accord.* »

Robert Lacoste répond qu'il n'est absolument pas au courant de cette affaire et qu'il n'est à Alger que depuis 18 h. 15. Le matin même, Robert Lacoste était en effet en Dordogne.

La capture

Pendant ce temps-là, l'avion s'approchait des côtes algériennes avec évidemment une grande avance sur l'horaire prévu pour l'arrivée à Tunis. Afin de donner le change aux passagers, le commandant décida d'effectuer de grands tours pour que l'atterrissage ait lieu à l'heure prévue. Le radio de bord, M. Dubos, a envoyé à Alger la réponse du commandant aux injonctions des militaires. Une réponse de deux lettres : « *O. K.* ». Dans l'avion, Ben Bella compulsait ses dossiers. Khider sommeillait. L'hôtesse de l'air, Claudine Lambert, commençait à trembler en voyant, du fait des tours que faisait l'appareil, tantôt la lune à droite et tantôt à gauche et craignait que les passagers ne s'en aperçoivent.

A 20 h. 55, la compagnie Air France, jouant le jeu régulier des relations commerciales, câblait à Air Atlas :

« *Attention, votre avion atterrit à Maison-Blanche dans vingt minutes. Il devait atterrir à Tunis. Que se passe-t-il ?* »

Pendant quarante minutes, l'avion tournera autour d'Alger, pour se poser enfin à 21 h. 18. « *Tunis* », dit l'hôtesse, après avoir, comme d'habitude, prié ses passagers de ne bouger qu'à l'arrêt complet de l'appareil. Tandis qu'elle disparaissait dans la cabine de l'équipage, les lumières s'éteignaient à bord et les policiers, surgis de la nuit, maîtrisaient sans peine les cinq chefs rebelles stupéfaits.

M. Coty sévère

Il était 21 h. 25. C'est seulement à 22 h. 15 que M. Robert Lacoste téléphona à M. Savary pour lui confirmer l'interception de l'avion. Le secrétaire d'Etat avait déjà reçu entre temps plusieurs coups de téléphone alarmés de l'ambassadeur de Leusse. Il avait alerté M. Louis Joxe, directeur des Affaires politiques au Quai d'Orsay. MM. Savary et Joxe décidèrent alors de se rendre auprès du président Guy Mollet qui assistait au dîner d'adieu du général Gruenther. Le président du Conseil pâlit. Il s'apprêtait à prendre la parole. Il dit alors à Savary :

« *Rends-toi immédiatement chez le président de la République où je te rejoindrai dans un moment.* »

Alain Savary devait passer trois quarts d'heure, de 23 h. 15 à minuit, avec le président René Coty. Ce dernier fut d'une sévérité indignée à l'égard de ceux qui avaient donné l'ordre d'intercepter un avion qui faisait partie de la suite du sultan du Maroc.

A 24 h. 10, le sultan du Maroc téléphonait au président de la République :

« *Cet acte est plus grave que ma déposition et mon envoi en exil. Il s'agit de mes hôtes ; d'hommes qui ont eu confiance en ma parole ; de chefs avec lesquels je n'ai pris contact qu'après avoir obtenu votre consentement et même vos encouragements. Je voudrais venir à Paris vous le dire...* »

M. René Coty, très ému, dissuada Mohamed V d'entreprendre ce voyage et réunit aussitôt, à 24 h. 20, un Conseil interministériel auquel assistaient MM. Guy Mollet, Bourgès-Maunoury, Max Lejeune, Christian Pineau et Alain Savary. C'est au cours de ce Conseil que M. Max Lejeune devait déclarer :

« *J'étais au courant de cette affaire depuis le début de l'après-midi.* »

Mauvaise nuit

M. Max Lejeune est secrétaire d'Etat aux Forces armées. Il relève de l'autorité de M. Bourgès-Maunoury, ministre de la Défense nationale, et il est, pour toutes les opérations en Algérie, le principal collaborateur et le soutien le plus résolu de M. Robert Lacoste. Tous les ministres savent cela et en ont tiré des conclusions. Pourquoi M. Lacoste avait-il déclaré tout ignorer ? Pourquoi M. Bourgès-Maunoury et ses collaborateurs se dérobaient-ils aux appels de M. Savary ? Les débats du Conseil étaient animés et M. Guy Mollet était d'autant plus embarrassé que le président de la République ne dissimulait pas sa réprobation. Mais enfin il allait falloir tenir compte du fait accompli et — tout de même — « c'était une belle prise... ».

M. Guy Mollet passa une mauvaise nuit. Les messages affluaient. L'ambassadeur de Leusse déclarait être mis dans une position impossible et craignait pour la vie et les biens des

(1) Au centre, le drapeau des fellagha algériens.

GROUPEMENT DE L'INDUSTRIE SIDÉRURGIQUE
S.A. au capital de 5.500.000.000 F 5 bis rue de Madrid PARIS-8e. R.C. 55 B 7508

EMPRUNT ACIER

PRIX D'ÉMISSION
9.900 F
REMBOURSEMENT
10.500 F
INTÉRÊT MINIMUM
5,75 %

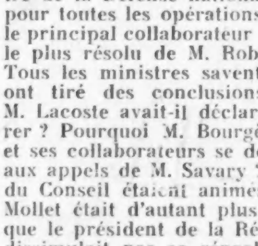
B.A.L.O. 22.10.1956

Intérêt et capital indexés en fonction de l'augmentation du chiffre d'affaires de la sidérurgie

GARANTI PAR LES PRINCIPALES FORGES ET ACIÉRIES FRANÇAISES PARTICIPANT A L'EMPRUNT

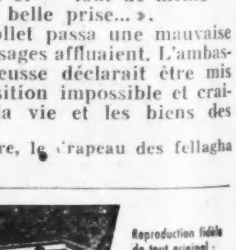
On souscrit aux guichets des banques

20 % réduction sur peintures
Toutes grandes marques
RIPOLIN - SPRED - NUTEX
BODY - 2, r. Cler (7e) - Ouv. lundi



Reproduction fidèle de tout original :
Document manuscrit
Coupure de journal
Page de livre ou de catalogue,
Partition de musique
Hiéroglyphes, etc...
par la
Perforation électronique des stencils
Tirage immédiat à 10.000 exemplaires

Colos-Rex-Rotary
DUPLICATEUR



Précision absolue
Encrage automatique intégral
Avertisseur de contrôle
Repérage micrométrique
Redresseur d'obliquité
Réglage d'impression

Imprime tous papiers de 4 à 40 kgs

29-33, RUE MIGUEL-HIDALGO - PARIS XIXe - BOT. 10-60

Français de Tunisie. Le général de Guillebon, commandant les forces françaises dans le Sud-Tunisien, avait déclaré devant témoins que « l'interception de l'avion était une ignominie ». Alain Savary avait déjà donné sa démission...

Un bon tour ?

Mais le lendemain mardi, le président du Conseil trouva sur son bureau une revue de presse plutôt réconfortante et qui, d'ailleurs, reflétait bien les premiers réflexes de l'opinion publique française. Tout le monde s'inclinait devant « le joli coup de filet », le « bel exploit sportif », la ruse pleine de panache. Et c'est un fait que la France, fatiguée de la passivité, lasse de voir son gouvernement subir les événements au lieu de les façonner, prit pour une initiative politique ce qui n'était qu'un complot techniquement bien monté. Pendant quelques heures, les Français, écœurés par l'enlisement de Suez, se laissèrent aller à un contentement irréfléchi devant ce « bon tour » que l'on croyait au surplus destiné à préparer une solution politique du problème algérien.

Qui sait ? Peut-être M. Guy Mollet voulait-il retirer à la Tunisie et au Maroc l'initiative des contacts, du cessez-le-feu ? Ces idées audacieuses que certains prêtaient au président du Conseil n'étaient pas complètement gratuites. Un ministre pensa à tourner de cette façon l'interception de l'avion et il alla voir le président Guy Mollet pour le lui conseiller. C'était mardi à midi, le président Guy Mollet devait faire un grand discours à l'Assemblée. Déjà, il avait pris connaissance des grèves générales en Tunisie et au Maroc et des incidents contre les Français de Tunisie. Mais, d'un autre côté, toute la droite applaudissait. Les félicitations commençaient, elles aussi, à parvenir. On disait qu'enfin la France redressait la tête et bombait le torse et M. Guy Mollet eut envie de faire comme la France.

Démission

En vérité, de quoi s'agissait-il ? Purement et simplement d'un acte de « pacification ». La France luttait en Algérie contre des rebelles : arrêter les chefs rebelles, c'était augmenter les chances de réussir la pacification. Quant au Maroc et à la Tunisie, leur budget dépendait entièrement de la France, et cela les conduirait à composition tôt ou tard. Il y avait bien le cas Savary, mais Robert Lacoste allait arriver à 13 h. 30 pour le Conseil des ministres et l'affaire se réglerait entre eux.

Robert Lacoste arriva en effet et ce fut pour déclarer :

> « *De toute façon, la Tunisie et le Maroc s'apprêtaient à transformer l'affaire d'Algérie en affaire nord-africaine. Eh bien ! dans cette perspective, c'est nous qui aurons pris l'initiative.* »

Certains ministres répondirent qu'il eût mieux valu que la France eût été présente à la conférence de Tunis, qui contenait un espoir de paix pour toute l'Afrique du Nord si on avait su l'exploiter. Plutôt que de généraliser le conflit, on pouvait peut-être penser à généraliser la coopération. « Impossible », répondit Lacoste. Alain Savary démissionna.

30 morts

Les réactions en chaîne suivirent, dramatiques et fatales. Trente morts, cinq enlèvements et agitation dans tout le Maroc. En Tunisie, cinq morts, vie économique paralysée, les Français, traqués, ne sortent pas de chez eux. Aussitôt, toute la presse changea. Même « Le Figaro » et même « L'Aurore ». On apprit alors que « *cette belle capture ne réglait rien* », que « *les désirs de paix du sultan et de Bourguiba ne devaient pas être mis en doute* », que « *l'interdépendance allait être plus difficile* » et qu'enfin la rivalité des Tunisiens et des Marocains aurait pu offrir à la France une chance d'arbitrage qui aurait ménagé ses intérêts algériens.

Le Caire disait...

Aujourd'hui, on s'attend à la rupture des relations diplomatiques avec le Maroc et la Tunisie ; à un considérable développement en Tunisie et au Maroc de l'opposition à Bourguiba et à Mohamed V. Car il est important de savoir que *la presse égyptienne désapprouvait la conférence de Tunis :* voici le texte de l'émission « La Voix des Arabes » diffusée du Caire le 20 octobre :

> « *Une nouvelle manœuvre se prépare dans la coulisse pour tenter d'arriver à un cessez-le-feu en Algérie. On veut pousser les combattants à entamer des conversations, car une deuxième révolution gronde en Tunisie et au Maroc. La France essaye de reprendre pied en Afrique du Nord en signant un nouvel accord qui achèvera de séparer les trois pays nord-africains du bloc des pays arabes.* »

Et le lendemain de l'interception de l'avion, il y avait dans Tunis des défilés de *Tunisiens* qui criaient : « Vive Salah Ben Youssef » (le rival exilé de Bourguiba).

Nouveau préalable

Sans doute M. Guy Mollet eut-il raison de reprocher mardi soir au président du Conseil marocain l'éclat et la solennité de l'accueil réservé aux chefs rebelles par le sultan du Maroc à Rabat. Sans doute les Tunisiens eurent-ils tort de parler de « conférence à trois ». Il y a eu, là encore, une rivalité entre Tunisiens et Marocains, qui se livrent à une sorte de surenchère de la séduction auprès des Algériens. La France a pu, à bon droit, s'en irriter et c'est Alain Savary qui prit la décision d'une suspension des négociations franco-marocaines pour exiger des Tunisiens et des Marocains plus de discrétion et plus d'égards. Mais avec l'arrestation, dans de telles conditions, de chefs rebelles, nous avons désormais un nouveau préalable et pour les trois pays de l'Afrique du Nord.

Le couteau sur la gorge

Si la France libère les chefs algériens, c'est, comme pour Suez, perdre la face. Si elle ne les libère pas, c'est la rupture avec l'Afrique du Nord. Au surplus, par cette arrestation, la France vient de consacrer deux hommes : Ben Bella et Khider, dont l'autorité était contestée dans plusieurs maquis.

Enfin, le gouvernement, qui depuis six mois croit pouvoir mener de pair une politique libérale en Tunisie et au Maroc et la guerre d'Algérie et refuse de choisir, s'est lui-même mis le couteau sur la gorge. Il lui faut choisir très vite, et dans les plus mauvaises conditions possibles, entre la reconquête militaire de toute l'Afrique du Nord et un « cessez-le-feu » en Algérie. Encore une fois, les événements risquent de choisir avant le gouvernement de la République française.

COMMUNISME

Un « Tito » noir

HAITI avait déjà, avec Toussaint Louverture, son « Napoléon noir ». La Martinique a maintenant son Tito.

Dans une lettre retentissante, Aimé Césaire, poète et député communiste de la Martinique, a fait connaître, hier, sa décision de quitter les rangs du parti dont il est membre depuis 1945, c'est-à-dire depuis qu'il représente, à l'Assemblée nationale, son île natale.

Fils de Fernand Césaire, contrôleur →

AU FORUM

SUR LE TOBOGGAN ?

Tous les hommes de gauche qui savent que rien ne pourra être construit en France sans les socialistes, éprouvent, avec la quasi-totalité des militants de la S.F.I.O. eux-mêmes, une angoisse indicible devant l'impuissance et la faiblesse des dirigeants socialistes. Situation particulièrement dramatique, tant en raison de la gravité de la situation française, que de l'évolution spectaculaire du communisme en Europe orientale, qui pourrait annoncer — c'est l'espoir d'hommes comme Pietro Nenni en Italie, Aneurin Bevan en Angleterre — « l'heure du socialisme ».

En présence d'un tel décalage entre les tâches et les moyens de la S.F.I.O., doit-on s'abandonner au découragement ? Ou peut-on encore espérer un redressement de la politique du gouvernement et de l'orientation de la S.F.I.O. ?

Voici l'opinion de MAURICE DUVERGER :

M. DUVERGER

LE Parlement vient, une fois de plus, d'exprimer sa confiance au ministère Mollet-Lacoste par un vote solennel. Ce rite ne doit tromper personne : si le scrutin exprimait les pensées véritables des députés, seuls les modérés, quelques poujadistes, un quarteron de R.G.R., les néo-jacobins de M. André Morice, et, sans doute, MM. Bidault et Soustelle, auraient approuvé la politique menée conjointement par le président du Conseil et le ministre résidant. La majorité qui le soutient officiellement n'a plus confiance dans ce gouvernement. Quant au pays, sa défiance s'accroît à vitesse accélérée : l'arrestation de Ben Bella, opération de politique intérieure, peut freiner quelque temps le toboggan (pas longtemps).

Ni la nation ni le Parlement n'approuvent au fond ce ministère. Mais il a beaucoup de chances, malgré tout, de rester au pouvoir durant de longs jours encore, battant le record de longévité précédemment établi par M. le président Laniel.

L'arbitre

L'explication de ce paradoxe est simple. Elle tient en deux phrases :

1°) Aucune majorité n'est possible dans cette Chambre sans le parti socialiste.

2°) L'autorité de M. Guy Mollet sur l'appareil de la S. F. I. O. est fermement établie. Par ce mécanisme, l'actuel président du Conseil est l'arbitre de la législature.

Quiconque réfléchit un peu au problème voit que sa première donnée n'est pas modifiable : elle tient à la composition même du Parlement tel qu'il est sorti des urnes le 2 janvier. La seconde seule est susceptible d'évoluer. Une crise couve sourdement à l'intérieur de la S. F. I. O. : quelques hommes clairvoyants perçoivent l'abîme où les entraîne la direction actuelle du parti. Portant sur ses bras les enfants de la droite, assumant une politique plus conservatrice que celle de M. Pinay, le socialisme français risque de perdre définitivement le crédit retrouvé tant bien que mal après cinq années d'opposition. Le « Gouinisme » de 1946 l'avait conduit de 350.000 à 100.000 adhérents, de 4 millions 500.000 à 2.700.000 électeurs. Où va le conduire le « Molletisme » de 1956 ?

A long terme

Mais ceux que tourmentent ces questions restent encore minoritaires. Beaucoup de militants demeurent éblouis par les prestiges du pouvoir retrouvé. Le tarissement du recrutement depuis dix ans les prive d'ailleurs de jeunesse, de sang frais : repliée sur elle-même, la vieille garde ne perçoit pas l'ébranlement sourd de la société française sous la poussée démographique. L'entendrait-elle, qu'il lui serait impossible d'en tenir compte : une structure rigide, ingénieusement agencée, garantit la dictature du secrétaire général, appuyée sur les toutes-puissantes fédérations du Nord et du Pas-de-Calais.

Seule capable de modifier réellement les données parlementaires du problème politique, ardemment espérée par tous ceux qui souhaitent un parti socialiste puissant et dynamique, la rénovation de la S. F. I. O. est une opération à long terme, hélas !

Le glas du retour

Est-ce à dire que la nation est ainsi condamnée à l'enlisement dans la mare stagnante où elle s'enfonce depuis huit mois ? Ce serait oublier que le Parlement n'est pas isolé du pays. Les députés ne sont pas enfermés pour cinq ans dans un Saint des Saints, protégé des bruits du dehors et des variations de température. L'opinion publique finit en général par avoir son écho au Palais-Bourbon, atténué, retardé, déformé peut-être, mais réel. Elle ne parvient pas toujours à changer les gouvernements : mais elle finit par les obliger à changer de politique.

Or, l'évolution de cette opinion depuis quelques semaines est saisissante : elle a déjà retenti sur le ministère, où la position de M. Lacoste se détériore de jour en jour. Un fait capital va d'ailleurs l'accélérer encore : le retour des rappelés.

Au moment même où le Parlement votait la confiance, des combattants d'Algérie débarquaient. Si j'étais le président du Conseil, j'attacherais plus d'importance à ceci qu'à cela. Pour sa politique, il se pourrait que ce retour marque le premier tintement du glas...

M. D.

(Copyright « L'Express ».)

des contributions, et d'une mère qui portait le nom poétique de Marie Hermine, Aimé Césaire est né à Basse-Pointe en 1913. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, il semblait promis à un destin purement littéraire.

Sa maîtrise de la langue fait en effet de lui l'auteur de poèmes qui comptent parmi les derniers grands textes qu'on puisse attribuer à l'école surréaliste.

André Breton le pousse, le vante, le préface. Et c'est une position singulière pour Césaire, député communiste, que d'être soutenu par le « pape » du surréalisme, ennemi juré du communisme stalinien.

Mais le parti communiste, exceptionnellement, lui laisse la bride sur le cou dans le domaine de ses créations littéraires et renonce à lui imposer le carcan du réalisme socialiste. Il le doit à son talent et aussi à une position personnelle très forte à Fort-de-France, dont il est maire. Au cours des années qui suivent la Libération, il fait paraître ses principaux recueils de poèmes : « Cahier d'un retour au pays natal », « Les armes miraculeuses » et « Soleil Cou Coupé ».

Suspect

Depuis toujours, cependant, Aimé Césaire a la réputation d'être « en arrière de la main » au parti communiste. On le met en avant, mais on s'en méfie. C'est un « poète », un « sentimental » et, de plus, il est intelligent : on ne peut donc, sérieusement, compter sur lui.

Aimé Césaire vient de se décider à justifier les raisons qu'on avait de se méfier de lui.

Toutefois, ce n'est pas sur le problème de l'expression esthétique qu'il a décidé de prendre la porte.

C'est sur celui de la déstalinisation d'abord :

> « *Oui, ces morts, ces tortures, ces suppliciés*, écrit-il dans sa lettre de démission, *ni les réhabilitations posthumes, ni les funérailles nationales, ni les discours officiels ne prévaudront contre eux.* »

Après le sursaut d'espérance qu'avait fait naître, chez les militants communistes, la publication du rapport Kroutchev, il s'indigne de l'immobilisme du P.C. français :

> « *Quoi ! Tous les partis communistes bougent. Italie, Pologne, Hongrie, Chine. Et le parti français, au milieu du tourbillon général, se contemple lui-même et se dit satisfait. Jamais je n'ai eu autant conscience d'un tel retard historique affligeant un grand peuple...* »

Le premier des Noirs

Et Césaire ne veut pas endosser le retard d'un peuple auquel il appartient par sa culture, mais non, pense-t-il, par sa race.

Cette fois, c'est l'auteur du « Discours sur le colonialisme » qui parle.

Comme Tito a obtenu que Moscou reconnaisse le droit de choisir les voies du socialisme propres à son peuple, Césaire se tourne vers Maurice Thorez pour exiger « *que marxisme et communisme soient mis au service des peuples noirs, et non les peuples noirs au service du marxisme et du communisme* ».

Césaire ne veut plus, en effet, que le droit des peuples coloniaux à disposer d'eux-mêmes soit un simple « élément » de la politique du parti communiste. « *Il est clair*, précise-t-il, *que je fais allusion au vote du parti communiste français sur l'Algérie, vote par lequel le parti accordait au gouvernement Guy Mollet-Lacoste les pleins pouvoirs pour sa politique en Afrique du Nord, éventualité dont nous n'avons aucune garantie qu'elle ne puisse se renouveler.* »

Mais c'est, bien entendu, pour les peuples noirs que Césaire lève, d'abord, l'étendard de la révolte. A condition d'ajouter entre parenthèses le mot communiste, sa lettre à Maurice Thorez aurait pu être précédée de la mention figurant sur celle envoyée par Toussaint Louverture à Bonaparte : « Le premier des Noirs au premier des Blancs ».

M. AIMÉ CÉSAIRE
Une lettre à Thorez

SYNDICATS

Le juste milieu

LE « Monsieur Prudent » du syndicalisme français, M. Robert Bothereau, a ouvert mercredi à Paris le 5e Congrès de la C.G.T.-Force Ouvrière, dont il est le secrétaire général.

Sa position est, cette année, particulièrement délicate.

D'une part, la C.G.T.-F.O. se trouve « coincée » entre ses amis de la S.F.I.O., actuellement au pouvoir, et l'impatience des travailleurs (notamment des fonctionnaires).

D'autre part, les sirènes de l'unité d'action ont ému le cœur de nombreux militants qui tournent les yeux à la fois vers la C.F.T.C. et vers la tendance « réformiste » qui existe au sein de la C.G.T.

A travers les débats sur la modification des statuts ou la composition du bureau confédéral, ce sont donc des questions de fond qui sont en jeu.

Pour tourner la difficulté, M. Bothereau a choisi de mettre l'accent sur les problèmes « concrets » qui se posent aux militants syndicaux, en particulier :

- le développement de l'automation ; les dangers ou les espoirs qui peut comporter son développement, suivant la façon dont on y fera face.
- la nécessité d'étendre le régime des nationalisations, compromis entre les excès du libéralisme et ceux du dirigisme marxiste.

A gauche ou à droite ?

Coup de barre à gauche : les accords sociaux prévus entre le gouvernement et les chefs d'entreprise ne doivent pas réduire les syndicats au seul rôle de collecteurs de cotisations. Ou encore : le succès du dernier emprunt national est illusoire, puisqu'il se soldera, l'an prochain, par une lourde ponction fiscale.

Coup de barre à droite : évitons de poser le problème algérien quant au fond. Et celui de Poujade, épouvantail factice, qui risque de nous jeter, pour de fausses raisons, dans l'unité d'action avec la C.G.T. Et encore : les conquêtes ouvrières de 1955 doivent trouver leur complément logique dans l'élaboration de la législation sociale.

M. Bothereau souhaite, en effet, que samedi prochain les résolutions du Congrès traduisent en termes 1956 les raisons qui ont fait se détacher, il y a huit ans, les militants F.O. de la C.G.T. Or, la première de ces raisons était le refus des ingérences politiques dans le mouvement syndical, qui doit se consacrer exclusivement à la défense des travailleurs, en refusant toute obédience partisane ou religieuse.

Entre la C.F.T.C. et la C.G.T., sur le plan syndical ; entre le gouvernement et les travailleurs sur le plan national, le leader de F.O. espère ainsi pouvoir tenir le juste milieu.

BUDGET

Le miroir de l'économie

COMMENT réaliser l'équilibre de l'économie française, adapter l'offre à la demande, en 1957 ? Telle est la question de fond, jusqu'ici éludée dans tous les débats budgétaires, à laquelle le projet de budget pour l'année à venir, que M. Ramadier vient de déposer au Parlement, s'efforce d'apporter une réponse. Le rapport d'ensemble, qui constitue le nouvel « Exposé des motifs » de la loi de Finances, replace en effet la politique budgétaire dans son cadre économique.

En 1956, cet équilibre de l'offre et de la demande a pu être obtenu, sans hausse démesurée des prix. Deux circonstances l'ont permis : l'augmentation de la production intérieure, qui a procuré au marché un supplément de biens disponibles de 650 milliards de francs ; le déficit des échanges extérieurs qui a fourni un apport presque aussi important, de près de 400 milliards.

Exporter plus

Pour 1957, les perspectives d'expansion de la production sont aussi favorables qu'en 1956. Le retour à des conditions climatiques plus normales permet d'escompter une amélioration de la production agricole. La mise en œuvre d'importants équipements laisse prévoir un accroissement sensible de la production industrielle.

Mais l'extension de la masse de biens offerts sur le marché ne peut plus être attendue, comme en 1956, d'une nouvelle détérioration de la balance commerciale. Epuisant à coup sûr toutes nos réserves en devises, et nos crédits dans les organisations internationales, celle-ci exigerait bientôt le retour brutal à des restrictions d'importations, entraînant du même coup l'arrêt de l'expansion. Les données permanentes de l'économie française imposent au contraire un redressement des exportations.

Difficile blocage

Ainsi limitée aux possibilités de la production intérieure, l'augmentation de l'offre devra faire face, en 1957, à une demande accrue.

Car celle-ci augmentera sa pression. Les relèvements de salaires obtenus au cours de 1956 auront, à eux seuls, pour effet de porter le niveau des rémunérations, au 1er janvier 1957, à 5 % au-dessus de la moyenne de l'année 1956. Les profits industriels et commerciaux seront également accrus par la poursuite de l'expansion, et les revenus agricoles par de meilleures récoltes. Cette progression spontanée, et pour une large part acquise, des diverses catégories de revenus doit entraîner une augmentation de la consommation qui suffirait déjà à absorber l'accroissement de la production.

Dès lors, la seule solution qui reste au gouvernement pour maintenir l'équilibre économique en 1957 est d'empêcher tout gonflement supplémentaire de la demande par un blo-

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

« NOUS vous demandons de vous grouper autour du programme radical et de ses promoteurs Edouard Herriot et Pierre Mendès France, serviteurs clairvoyants et passionnés de la République » (2 janvier 1956).

L'auteur de ce texte ? M. Tony Révillon, député de l'Ain, qui est, avec M. André Morice, le chef des scissionnistes radicaux.

★

« LE Journal du Matin », nouveau quotidien de droite dont le premier numéro devait sortir au début de novembre, ajourne sa publication. Les concours financiers qui lui avaient été promis lui faisant finalement défaut, le groupe patronné par M. Pierre Dupuy renonce à ses projets.

En revanche, un vent d'expansion et de réorganisation souffle dans les rédactions de « Paris-Match » et de « Jours de France ».

« Paris-Match » prépare des éditions en langues anglaise et allemande. L'importance et l'ampleur des préparatifs en cours expliquent d'ailleurs l'entrée, dans l'équipe administrative du grand hebdomadaire, de M. André-Louis Dubois, récemment démissionnaire de son poste d'ambassadeur de France au Maroc.

A « Jours de France », la réorganisation en cours, qui pourrait se traduire par une certaine « dépolitisation » du journal, a déjà amené le départ de M. Georges Belmont, rédacteur en chef, et de son adjoint, M. Pierre Jeancard, en désaccord avec le directeur de la rédaction, le général Guillain de Bénouville.

★

LA Fédération Nationale des Etudiants socialistes vient de réunir à Beauvallon (Var), pendant une semaine, un « Séminaire d'études internationales ». Des délégations d'étudiants d'une dizaine de pays ont pris part à cette session, notamment de jeunes Allemands de l'Ouest et de l'Est, des Anglais, des Algériens, des Yougoslaves, etc.

On a parlé des rapports Est-Ouest — pour souhaiter vivement une coopération accrue entre les deux blocs — des rapports franco-allemands en exprimant l'espoir d'une réunification allemande « dans la perspective de la constitution d'un gouvernement socialiste ». Mais les discussions ont surtout porté sur les rapports France-Islam.

A ce sujet, le communiqué résumant les conclusions du débat déclare tout uniment : « Tous les socialistes devraient s'efforcer de soutenir les éléments démocratiques qui existent dans le monde islamique, une des conditions de l'entente entre la France et les pays de l'Islam étant une solution rapide et négociée du problème algérien ».

On attend maintenant les réactions de M. Robert Lacoste, et surtout de M. Max Lejeune, qui fut longtemps l'œil de la direction de la S.F.I.O. auprès des étudiants socialistes.

★

LA démission de M. Alain Savary vient de cristalliser une opposition socialiste jusque-là hésitante contre la politique algérienne du gouvernement Guy Mollet : MM. Eugène Thomas, ministre des P.T.T. ; Robert Verdier, président du groupe parlementaire ; Edouard Depreux, Daniel Mayer et André Philip seraient les leaders de cette opposition qui se veut « différente » de celle de MM. Oreste Rosenfeld, Jean Rous et Marceau Pivert, considérés comme ultras. B. G.

Les connaisseurs préfèrent le mocassin "ANANDA"

C'est en effet LE SEUL qui soit :
- RESSEMELABLE et HYGIENIQUE par suite de sa première semelle EN CUIR QUI RESPIRE.
- ULTRA-LEGER, ELEGANT.
- EXTRA-SOUPLE, CHAUSSANT PARFAIT.

Cuir naturel, montage souple, première cuir, semelle et talon microporeux, serrage par lacet coton.

PRIX PUBLIC
28 au 34 .... 1.600 fr.
35 au 39 .... 1.950 fr.
40 au 46 .... 1.995 fr.

DETAILLANTS : Livraison par retour.
PARTICULIERS : Ecrivez-nous pour recevoir l'adresse du Dépositaire le plus proche de chez vous, ainsi que la méthode ANANDA : « POUR RESTER TOUJOURS JEUNE ET EN PARFAITE SANTE ».

ANANDA
61-63, rue Bichat - PARIS-10e
Service E NOR. 28-87

LUNETTES
HUCA-LUMOSOL

HUGUENIN Frères & Cie
MOREZ-DU-JURA

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

cage général des salaires, des profits et des dépenses publiques.

La fausse « libération »

Le rapport économique ne dissimule pas les difficultés de cette solution ; il reconnaît que l'équilibre qu'un tel blocage permettrait d'assurer, sera constamment menacé. Mais ce qu'il ne pouvait pas dire, c'est que la fragilité de cet équilibre est la conséquence d'un protectionnisme qui n'est pas encore rompu.

Le blocage des prix, pièce maîtresse de tout l'édifice, ne peut en effet résister longtemps lorsque la concurrence ne vient pas contenir la tendance des producteurs à répercuter dans leurs prix de vente l'accroissement de leurs charges. Or rien n'annonce, l'an prochain, une concurrence plus vive.

Concurrence étrangère ? Le renversement complet de notre balance commerciale en 1956 ne traduit nullement une rupture avec le système de protection qui abrite, depuis 25 ans, l'économie française. Le taux de libération des échanges a bien été porté à 82,5 % en avril 1956. Mais ce pourcentage ne doit pas faire illusion : il est calculé d'après la liste des produits importés en 1948 des pays de l'O.E.C.E. Sur la base des échanges actuels, la moitié de nos achats aux pays de l'O.E.C.E. et près des 2/3 de nos importations totales en provenance de l'étranger restent, en réalité, contingentés.

Le moteur des prix

Concurrence intérieure ? Conservant ainsi l'exclusivité de débouchés intérieurs en extension, les producteurs seront portés à augmenter leurs profits par une hausse de prix, qui, par contagion, risque de s'étendre à toute l'économie et de remettre en cause toutes les données de l'équilibre en 1957.

Les salaires, d'abord : arguant dès maintenant de l'augmentation du coût de la vie intervenue au cours des derniers mois, les revendications deviendraient alors trop fortes pour que l'on puisse éluder, pendant plus d'un an, un relèvement général des salaires.

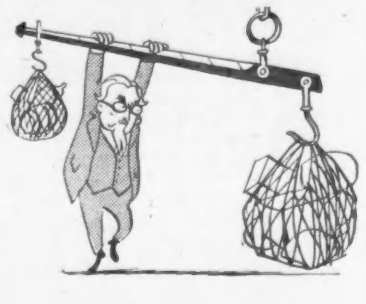
L'Etat ensuite : il serait d'autant plus difficile de maintenir les dépenses budgétaires à leur niveau actuel qu'elles ont été plus strictement calculées ; toutes les réserves d'économies que les ministres des Finances ont d'ordinaire la prudence de se ménager semblent avoir été, cette fois, épuisées. On risque de voir se confirmer, une fois encore, l'expérience des dernières années qui montre que les dépenses budgétaires dépassent toujours, finalement, de 100 à 150 milliards les prévisions initiales.

Crise de croissance

On ne saurait faire entièrement grief à l'actuel gouvernement des marges d'erreur que comportent ses prévisions ; elles sont à la fois la conséquence inévitable et le témoignage encourageant de la crise de croissance que traverse aujourd'hui l'économie française. Mais la réalité économique de 1957 risque de s'écarter sensiblement de l'équilibre comptable réalisé aujourd'hui sur le papier. Pour l'en empêcher, et maintenir l'équilibre actuellement prévu, il ne faut pas exclure la nécessité d'une austérité plus sévère encore. Surtout si les événements d'Afrique du Nord se prolongent, *a fortiori* s'ils s'aggravent.

ÉCONOMIE

Une balance mal réglée



● *Le vrai signe de la santé économique d'un pays, c'est l'équilibre à un niveau élevé de ses achats et de ses ventes à l'étranger. Cette « balance commerciale » de la France tendait à s'équilibrer progressivement ces dernières années. Elle s'est brusquement déréglée au cours du premier semestre 1956. Nos réserves en or et en devises (650 milliards de francs au 1er janvier dernier) s'épuisent vite : à la fin de l'année, il ne restera guère plus de 350 milliards dans les caisses.*

● *L'augmentation considérable des achats français à l'étranger — 250 milliards de plus en 1956 que l'année précédente — tient en partie à des causes exceptionnelles : le gel (importations supplémentaires de produits agricoles) et l'Algérie (achats importants de matériel militaire). Mais elle est surtout la conséquence de l'expansion de la demande intérieure, qui entraîne des besoins accrus de matières premières importées.*

● *Ces charges nouvelles seraient supportables si les ventes françaises à l'étranger progressaient. Mais, loin de s'accroître, nos exportations fléchiront, en 1956, d'une cinquantaine de milliards. Les producteurs français, bien protégés par de hautes barrières douanières, voient s'étendre le marché intérieur où ils sont les maîtres. Ils sont portés ainsi à négliger la recherche de débouchés extérieurs, qui seule permettrait pourtant de payer les importations supplémentaires nécessaires à l'industrie.*

● *Ainsi, le déficit alarmant de nos échanges extérieurs ramène l'alternative classique : liquidation des réserves d'or et de devises, ou dévaluation du franc. Pourtant, l'assainissement est possible. Il faudrait réviser le système d'aide à l'exportation, qui ne sert trop souvent qu'à maintenir artificiellement en activité des entreprises non viables, et pénalise au contraire celles qui ont fait un effort d'équipement et de rationalisation. Surtout, il faudrait établir un plan général de reconversion des échanges commerciaux et l'appliquer impitoyablement. L'économie n'aurait plus à craindre le grand souffle d'air pur de la libération des échanges.*

ÉTATS-UNIS

La cote d'amour

A 12 jours des élections présidentielles, le dernier sondage d'opinion donne :

Eisenhower : 52 %.
Stevenson : 40 %.

Roscoe Drummond écrit dans le *New York Herald Tribune :*

> *« Ce qui fait la force politique du Président, ce n'est pas « la paix, la prospérité et le progrès », mais le simple fait qu'il est Dwight Eisenhower et que les Américains ont apparemment en lui une confiance instinctive et inébranlable. »*

Et il cite cette phrase d'un journaliste :

> *« La longue liaison amoureuse du Président et de millions d'Américains se poursuit avec toute la chaleur et la passion des romans d'autrefois. »*

ITALIE

Togliatti travailliste

(De notre correspondant à Rome.)

Le virage libéral des P.C. polonais et hongrois (1) a trouvé dès la semaine dernière son pendant occidental. Dans une déclaration aussi « révolutionnaire » que celle de M. Gomulka, le parti communiste italien vient, en effet, de se rallier aux principes de la démocratie parlementaire, du pluralisme des partis et de la construction du socialisme par des « réformes progressives ».

Il affirme dans une longue « déclaration de programme » que la « voie italienne vers le socialisme » est profondément différente de toute autre, et notamment de la voie soviétique, et qu'elle peut en conséquence résoudre différemment le problème du « pouvoir prolétarien ». La voie italienne, affirme le parti de M. Togliatti, est compatible à la fois avec l'Alliance atlantique, avec la Constitution et avec « les règles de jeu de la démocratie bourgeoise ». Aussi le P.C. se déclare-t-il prêt à s'associer à tout gouvernement démocratique qui cherchera à « démanteler les structures les plus rétrogrades de la société italienne ».

Travaillisme ?

Tout comme la politique soviétique, le P.C. italien adopte aujourd'hui la ligne de la « coexistence compétitive » avec la bourgeoisie et ses partis. Il ne renonce pas ouvertement à la « prise du pouvoir par le prolétariat » ; mais il considère maintenant cette prise du pouvoir, et donc l'avènement du socialisme, comme le résultat d'une lente évolution et d'une longue période de réformes, période qui ne se distinguerait guère, en fait, d'un régime de type travailliste.

Tout comme l'U.R.S.S. a renoncé, pour l'avenir prévisible, à la révolution mondiale, le P.C. italien renonce à la révolution italienne qui, dans l'état de choses actuel, devrait être « imposée par des armées étrangères. Cette idée est absurde. »

M. Togliatti apparaît convaincu que c'est en se montrant « libéral », en acceptant le jeu démocratique et le compromis, que son parti aura les meilleures chances de prendre la tête de toutes les forces de transformation sociale. Il emboîte ainsi le pas à M. Nenni (qui l'avait compris avant lui) dans sa marche vers le centre. Ce virage démontre également que M. Togliatti ne plaisantait pas lorsqu'il déclarait, il y a quatre ans : « Si Nenni se rapproche du centre, je sauterai par-dessus sa tête et j'irai plus loin que lui. Partout où Nenni ira, je le suivrai comme son ombre. » De fait, il n'est rien dans la déclaration de programme du P.C. à quoi un socialiste « nennien » ne pourrait souscrire.

La détente

La déclaration du P.C. affirme tout d'abord que c'est la bourgeoisie italienne qui « freine aujourd'hui le plein développement vers la démocratie » ; alliée à l'ancienne féodalité terrienne et aux monopoles malthusiens, elle est devenue une « classe parasitaire » qui dresse contre elle, outre les travailleurs, une partie importante des classes moyennes et des moyens producteurs. « L'avant-garde révolutionnaire de la classe ouvrière se trouve aujourd'hui devant des conditions nouvelles, lui offrant de plus vastes possibilités pour conquérir une influence étendue sur toutes les couches de travailleurs, pour se rapprocher également de groupes sociaux hostiles, dans le passé, au progrès social, pour établir une compréhension réciproque et une éventuelle collaboration avec tous ceux qui veulent mettre fin au régime d'exploitation et transformer les bases économiques de la société.

« La période la plus dure de la guerre froide est terminée qui imposait à toutes les forces démocratiques et socialistes une stricte unité d'intention et d'action. Les voies qui devront être suivies dans les divers pays ne coïncident plus.

Objectifs proches

« Les communistes savent qu'une transformation structurale complète, que la solution des contradictions fondamentales de notre société ne peuvent être obtenues que par la conquête du pouvoir par la classe ouvrière et ses alliés. Toutefois, en raison du rapport des forces actuel, en raison aussi de l'urgence des problèmes posés par la misère, les communistes déclarent ouvertement que le démantèlement des structures les plus rétrogrades et les plus oppressives et leur transformation dans un sens démocratique et socialiste ne peuvent et ne doivent pas être renvoyés au jour de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière et ses alliés. Il s'agit là d'objectifs concrets et réalisables dès maintenant, qui peuvent être poursuivis dans le →

(1) Lire pages 9-10-11.

CONTACT
Champagne
GOSSET
LE PLUS CHER...
...LE MEILLEUR
AGENTS DEMANDÉS DIVERSES RÉGIONS DE FRANCE
ÉCRIRE CHAMPAGNE GOSSET · AY (MARNE)

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
CHAUDS ET LEGERS, telles sont les qualités des Pardessus français et importés qu'HOLMES vous invite à choisir dans la Collection la plus élégante de Paris
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

→ cadre de la lutte économique et politique des travailleurs.

« Détruire le monopole de la grande propriété terrienne et de l'industrie, transformer les structures économiques, garantir et étendre toutes les libertés, détruire les incrustations bureaucratiques et policières, soustraire l'Etat à la domination des vieilles oligarchies, introduire un régime de larges autonomies régionales, telle est la voie qui mène l'Italie au socialisme. Elle correspond aux aspirations de la majorité des citoyens. La Constitution républicaine contient les éléments essentiels de ce programme de développement. La Constitution est une conquête importante sur la voie italienne vers le socialisme.

Contre la violence

« Le parti communiste ne considère pas la Constitution comme un expédient, ni les règles de la démocratie bourgeoise comme un camouflage à l'abri duquel il préparerait une insurrection armée et la conquête de l'Etat. Le parti communiste considère la Constitution comme un pacte librement conclu par la grande majorité du peuple, comme un pacte qui doit servir de base au développement organique de la vie nationale durant toute une période historique.

« Dans le cadre de ce pacte peuvent s'accomplir en toute légalité constitutionnelle les réformes de structure nécessaires pour miner le pouvoir des monopoles, pour défendre les intérêts de tous les travailleurs contre les oligarchies financières et économiques, pour exclure ces oligarchies du pouvoir et y faire accéder les classes travailleuses.

« Les communistes déclarent une nouvelle fois qu'ils n'ont jamais été et ne sont pas partisans de la violence pour la violence. Absurde et ridicule également est l'idée d'une révolution imposée par des armées étrangères.

Collaboration

« Le régime parlementaire, le respect du principe de la majorité librement élue, les méthodes définies par la Constitution pour garantir la formation libre et démocratique de la majorité, sont non seulement compatibles avec la mise en œuvre de profondes réformes sociales et avec la construction d'une société socialiste, mais ils assurent et facilitent également, dans les conditions actuelles, la conquête de la majorité par les partis de la classe ouvrière, le contact et la collaboration avec d'autres forces sociales et politiques, l'avènement d'une nouvelle classe dirigeante au sein de laquelle la classe ouvrière soit la force déterminante. En particulier, il n'est pas de principe qui exclue la pluralité des partis dans le pays et au pouvoir durant la période de construction du socialisme, et la libre confrontation des différentes idéologies. »

A la suite de cette annexion, les 500.000 Bédouins de Jordanie, seul soutien de la dynastie hachémite, sont en effet devenus minoritaires dans « leur » pays : il leur fallait vivre avec un million de Palestiniens, dont la moitié sont des réfugiés ayant, pour tout revenu, les 32 francs de nourriture que leur sert chaque jour l'O.N.U.

Les Palestiniens

Les Palestiniens n'éprouvent de sympathie ni pour le roi jordanien, qu'ils considèrent comme un homme de paille, ni pour ses protecteurs anglais, accusés d'empêcher la marche sur Tel-Aviv. Les Palestiniens se sont emparés du commerce jordanien, ont arraché au souverain le droit de vote et délèguent actuellement (bien qu'ils soient majoritaires à 2 : 1) la moitié des députés au Parlement. Ils se sentent déracinés dans ce royaume fantôme qu'ils considèrent comme uniquement destiné à protéger les pipelines britanniques, à offrir des bases militaires à la Grande-Bretagne, et dont « l'industrie lourde, selon la boutade d'un économiste américain, se compose d'une fabrique de cigarettes et d'une fabrique de ciment ».

La Jordanie ne manque pourtant pas de possibilités : elle possède les meilleurs gisements de phosphate du monde et des travaux d'irrigation permettraient d'installer une bonne partie des réfugiés palestiniens. Le développement du pays supposerait toutefois de profondes réformes (la réforme agraire, pour commencer) auxquelles les féodaux s'opposent. Parce que la féodalité est le principal pilier de la « nation » jordanienne, nation dont l'Angleterre tient à perpétuer la fiction, la bourgeoisie montante considère l'Occident comme le défenseur des structures rétrogrades et place tous ses espoirs de progrès dans le « nassérisme » et l'U.R.S.S.

Quel protecteur ?

Tout comme en Irak et en Syrie, c'est la bourgeoisie et son « intelligenzia » qui sont prosoviétiques et proégyptiennes parce qu'antioccidentales, et non les masses misérables, faciles à fanatiser mais dépourvues de toute culture politique.

Déjà une nombreuse délégation militaire égyptienne est arrivée à Amman. Elle se propose d'offrir à la Jordanie des armes lourdes (de fabrication soviétique) et de remplacer la protection britannique par une protection égypto-syrienne. Quant aux subsides britanniques, ils pourraient être mis à la charge du Trésor de l'Arabie séoudite. Ainsi la Jordanie serait mûre pour être démembrée et « mangée » par ses trois amis : l'Egypte, la Syrie et l'Arabie séoudite.

Pour échapper à cette fin, le roi Hussein n'a qu'un seul recours : s'appuyer sur les Britanniques qui, eux, destinent la Jordanie à être mangée par l'Irak. Comme le roi Feiçal d'Irak est un cousin et ancien condisciple d'Hussein (ils étaient ensemble au collège de Harrow à l'âge de 17 ans), Hussein préférera peut-être la seconde solution. Reste à savoir si l'opinion et l'armée le suivraient dans cette voie. Les élections de dimanche dernier permettent d'en douter.

MM. Pietro Nenni et Palmiro Togliatti
Une course vers le réformisme ?

JORDANIE

A quelle sauce ?

(D'un correspondant à Amman)

DECOUPEE dans le désert par des frontières tracées au cordeau ; dépourvue d'unité nationale ; économiquement, géographiquement et politiquement non viable, la Jordanie n'a qu'une seule raison d'être : l'Angleterre. Et c'est cette unique et lointaine justification de son existence qu'elle vient de récuser en élisant, dimanche dernier, vingt-cinq députés antioccidentaux (dont trois communistes) sur un total de quarante.

Ces premières élections libres de l'histoire jordanienne, vieille de trente-quatre ans, viennent encore ajouter aux multiples contradictions dans lesquelles se débat la politique britannique au Proche-Orient. La Grande-Bretagne a en effet promis :

— de se battre aux côtés de la France contre le nationalisme arabe inspiré par Nasser ;

— de se battre aux côtés de l'Irak pour le « Croissant fertile », comprenant notamment la Jordanie et une partie d'Israël ;

— de se battre aux côtés d'Israël contre tout agresseur ;

— de se battre aux côtés de la Jordanie contre tout envahisseur.

Trois camps

Réflexion amère d'un observateur britannique : « Le spectacle d'une grande puissance cherchant à rester simultanément dans trois camps différents peut paraître divertissant ; il devient vite stupide et dangereux. »

En dépit des 12 milliards annuels de subsides et du traité d'assistance offerts par Londres, la Jordanie vient de dire « non » à l'Angleterre, pour choisir le camp égyptien. Ce choix serait un « suicide national » si la Jordanie était une nation. En fait, la nation jordanienne n'existe pas. Elle a perdu toute ombre de réalité quand feu le roi Abdallah, il y a huit ans, annexa une partie de la Palestine ex-britannique et avala un morceau trop gros pour être digéré.

HONGRIE

M. Kroutchev a trop attendu

(D'un correspondant à Vienne)

MERCREDI dernier, alors que l'aviation soviétique mitraillait la foule hongroise qui, par centaines de milliers, dans les rues de Budapest, refusait de déposer les armes, une fiction vieille de onze ans a été annihilée : la fiction de « l'inébranlable et fraternelle amitié entre les peuples de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires. »

En Pologne déjà, il s'en était fallu d'un cheveu que cette démonstration ne revêtît un caractère sanglant ; mais les foules de Varsovie, Wroclav, Poznan, Gdansk qui, mardi et mercredi derniers, criaient encore leur désir d'indépendance de l'U.R.S.S., n'étaient plus dangereuses : la victoire de M. Wladislaw Gomulka, consacrée par les excuses et les félicitations de M. Kroutchev, rendait les cris de la foule sans objet : c'étaient déjà des cris de victoire, de joie et d'espoir ; l'U.R.S.S. avait cédé à temps, les divisions soviétiques regagnaient déjà leurs bases.

Fureur

A Budapest, il en allait tout autrement. A la différence de leurs collègues polonais, les dirigeants hongrois n'ont pas su céder à temps pour désarmer les revendications de la foule. Celle-ci, composée surtout d'étudiants et d'intellectuels, s'était assemblée au début de l'après-midi de mardi sur un appel du cercle littéraire Petöfi, pour réclamer le rétablissement des libertés fondamentales. La manifestation a rapidement pris de l'ampleur : d'abord des soldats, censés surveiller le défilé, puis des ouvriers, sortant des usines, se sont joints aux manifestants. Il y avait 300.000 personnes, au début de la soirée, pour réclamer le retour au pouvoir d'Imre Nagy, communiste libéral, partisan d'une politique plus proche de la social-démocratie que de la construction forcée du socialisme.

Trop tard

M. Ernö Gerö, premier secrétaire du parti, qui revenait justement de Belgrade, où il avait signé un accord prometteur avec le maréchal Tito, crut ne pas devoir tenir compte de la pression de la foule. Il fit une déclaration menaçante à la radio, traitant les manifestants de provocateurs. C'est cette déclaration qui mit le feu aux poudres. La foule marcha sur les édifices publics, tenta de prendre d'assaut l'immeuble de la radio. Des éléments fascistes, et même monarchistes, rivalisaient de zèle avec les éléments ouvriers et intellectuels pour prendre la direction des manifestations. A l'aube, les inspirateurs du mouvement (étudiants et communistes libéraux) avaient perdu le contrôle des opérations. La nomination hâtive d'Imre Nagy au poste de président du Conseil, le remaniement du Politburo hongrois venaient déjà trop tard pour apaiser la fureur des masses.

Hésitation

Le premier geste de M. Nagy qui, douze heures plus tôt, aurait pu rétablir le calme en se montrant à la foule, fut d'appeler au secours l'armée

LA TÉLÉMÉCANIQUE ÉLECTRIQUE
NANTERRE FRANCE

SPÉCIALISTE DE L'APPAREILLAGE ÉLECTRIQUE A CONTACTEURS

PBL 286

PROTECTION DES MOTEURS
COMMANDE AUTOMATIQUE
COMMANDE A DISTANCE

COLLEGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES ET ECONOMIQUES
Cours en fin de journée et par correspondance
184, boulevard Saint-Germain - Paris (6e)
Etudiants, ingénieurs, cadres diplômés, fonctionnaires de 25 à 35 ans qui désirez compléter votre formation universitaire et étudier les expériences les plus récentes en matière d'organisation du travail, de salaires, de relations publiques, etc., vous pouvez vous inscrire à l'une des quatre sections : économique, sociale, outre-mer, administration des entreprises ou suivre, comme auditeurs seulement, nos cours supérieurs de rédaction et de langues étrangères (anglais, allemand et russe). Prix modérés, réduction 50 % pour les étudiants.

LE DESSIN DE VICKY

« Je vous ai toujours dit que c'était de la folie de les réhabiliter avant qu'ils soient morts. »

soviétique. Les revendications du cercle Petöfi, concrètes et réalisables au départ, sombraient dans la confusion et le sang parce que les dirigeants hongrois, et M. Gerö en premier lieu, ne les avaient pas écoutées à temps. Et l'U.R.S.S., qui accorde depuis trois ans un soutien à éclipses à M. Rakosi, le « Staline » hongrois, se voyait contrainte de tirer sur le peuple pour n'avoir su jouer en Hongrie ni la carte Nagy (investi en 1953, puis limogé), ni la carte Rakosi, parti pour l'U.R.S.S. le 18 juillet dernier.

Le choix imposé

Les événements de Budapest, comme déjà, quoique à un moindre degré, ceux de Varsovie, confirment ainsi une fois de plus qu'il n'est pire politique que celle des atermoiements et de l'équivoque. Depuis trois ans, le gouvernement soviétique n'a pas su choisir sa ligne politique, il a fait aux démocraties populaires des promesses réticentes suivies de menaces, il a oscillé entre la libéralisation et l'intervention brutale, il a signé des engagements qu'il violait en sous-main.

Le résultat de ces louvoiements et demi-mesures, qui reflètent le désarroi idéologique des dirigeants soviétiques, incapables et de perpétuer la dictature et de la démanteler d'un coup, c'est que les événements imposent à l'U.R.S.S., en Hongrie au moins, le plus mauvais de tous les choix qu'elle aurait pu faire : la répression armée. Les dirigeants soviétiques auraient pu « tenir » les démocraties populaires, soit en continuant de leur « serrer la vis », soit en les laissant jouer la carte du « national-communisme ». Pour n'avoir pas su choisir à temps entre ces deux politiques, l'U.R.S.S. a affaibli les « durs » du type Rakosi, mis en place par Staline, sans se concilier les forces libérales qui triomphent aujourd'hui. La déstalinisation à laquelle l'U.R.S.S. a permis de s'accomplir se fait — à Varsovie, à Budapest, demain peut-être à Prague et à Berlin-Est — contre l'U.R.S.S.

M. IMRE NAGY, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE HONGRIE
Une victoire dramatique

Depuis le 17 juin 1953, date du soulèvement des Allemands de l'Est, la politique du Kremlin suit une ligne en zigzag. Ce fut d'abord, en été 1953, sous M. Malenkov, une tentative timide de libéralisation : Ullbricht (le Rakosi allemand) était privé d'une partie de ses pouvoirs, Nagy était porté au pouvoir en Hongrie et Rakosi éclipsé. Les attaques contre la Yougoslavie cessaient. M. Malenkov paraissait partisan d'une déstalinisation progressive, à condition de pouvoir la contrôler d'aussi près que Staline avait contrôlé ses partisans.

Cette politique timide et flottante semblait devoir prendre fin en 1955 : M. Kroutchev, qui venait de limoger M. Malenkov, semblait résolu à jouer à fond la coexistence et la déstalinisation : il se réconciliait avec le maréchal Tito, en juin 1955. En juin 1956, il octroyait au président yougoslave un droit de regard sur les partis et les politiques des démocraties populaires, et reconnaissait explicitement à chacune d'elles le droit de choisir librement son propre chemin vers le socialisme.

La circulaire

Mais deux mois après la déclaration soviéto-yougoslave du 30 juin dernier, une circulaire confidentielle du Kremlin — qui, en fait, doute de l'autorité et du loyalisme des leaders libéraux — rappelait aux démocraties populaires que l'U.R.S.S. était leur seul guide et leur seul modèle. Le Kremlin reculait une nouvelle fois devant les conséquences de sa politique officielle et cherchait à atténuer en sous-main la portée des engagements pris à Belgrade.

Après quoi M. Kroutchev, prié de s'expliquer, a une nouvelle entrevue avec le maréchal Tito. Il l'emmène à Yalta pour mieux le convaincre de ses difficultés. M. Gerö assiste à l'entretien. Le maréchal Tito reste ferme sur la nécessité de la démocratisation, mais admet qu'elle doit s'accomplir dans l'ordre. Il est entendu que les dirigeants des démocraties populaires iront tous à Belgrade soumettre leurs plans au président yougoslave. Au cours des quinze derniers jours, les leaders bulgares, roumains et hongrois se succèdent à Belgrade.

L'erreur

Mais la libéralisation « dans l'ordre » se révèle délicate. Si M. Gomulka a pu redresser la situation à la dernière minute, M. Nagy est déjà débordé par ses troupes. Ni l'un ni l'autre ne peuvent se laisser pousser à l'antisoviétisme par les réactions passionnelles de la foule. Mais ce n'est pas leur faute, non plus, si leurs peuples croient aujourd'hui devoir arracher à l'U.R.S.S. une libéralisation que le Kremlin accepte enfin, mais dont il perd le crédit parce qu'il a trop longtemps hésité à l'accorder.

L'HOMME DE LA SEMAINE

Wieslaw Gomulka

« NOUS avons franchi le Rubicon ». Ce cri de victoire poussé dans la nuit de dimanche par un speaker de Radio-Varsovie, on en recueille encore les échos dans toutes les villes, toutes les bourgades, tous les hameaux de Pologne. La joie est d'autant plus vive que l'angoisse a été plus grande. La dernière bataille, qui fut la plus rude, a été suivie par le peuple entier dans un élan de solidarité que Varsovie n'avait pas connu depuis les jours glorieux de l'insurrection de 1944.

Jamais le gouvernement soviétique n'avait envoyé à l'étranger une pareille équipe de dirigeants civils et militaires. Toutes les têtes du gouvernement et du Parti, tous les chefs de l'Armée rouge étaient là.

Mais les Russes se heurtèrent à un mur. Il n'existe sans doute pas de compte rendu sténographique des conversations dramatiques que les dirigeants soviétiques ont eues avec leurs camarades polonais, mais on sait qu'aux menaces d'un Kroutchev déchaîné, Gomulka et ses collègues ont simplement répondu :

> *« Nous sommes d'aussi bons communistes que vous. Nous voulons autant que vous faire de la Pologne un pays socialiste, mais nous savons mieux que vous comment le faire et nous vous demandons de ne pas vous mêler de nos affaires. »*

C'est que depuis le XX[e] congrès du Parti communiste russe, le monopole doctrinal de l'U.R.S.S. n'est plus reconnu dans les démocraties populaires. Les mêmes hommes qui se sont inclinés en 1948 lorsque Staline leur a ordonné de liquider Gomulka pour sauver l'unité du bloc communiste, ont fait la sourde oreille aux arguments similaires que viennent de leur présenter les successeurs du « père des peuples ». Eussent-ils cédé qu'ils se fussent d'ailleurs heurtés à une résistance farouche de la base.

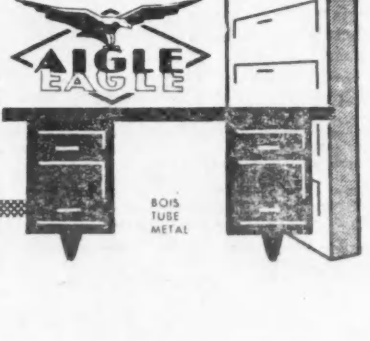
Front commun

M. Kroutchev a rendu un service appréciable aux communistes polonais en venant les menacer à Varsovie. Il leur a prouvé, en effet, qu'ils étaient dans le vrai et que la route vers la démocratisation qu'ils ont choisie est la bonne. Tito avait bénéficié du même soutien involontaire en 1948 : il avait fallu l'intervention brutale de l'U.R.S.S. pour que les communistes yougoslaves ouvrent les yeux sur les tares du stalinisme.

→

ÉTABLISSEMENTS
G. ECREPONT
Textiles bruts et manufacturés
Toiles à drap - Linge de Maison
•
16, av. de la République
PARIS - XI[e]

Hommes d'affaires !
• GAGNEZ DU TEMPS !
• EN UNE SEULE VISITE...
VOUS AUREZ UNE VUE CONCRÈTE
et complète sur l'organisation moderne des bureaux
Au centre des affaires, voyez la plus vaste exposition spécialisée de PARIS (5 étages)
Avec la collaboration de nos techniciens, vous trouverez rapidement une reponse à vos problemes.
N'oubliez pas que le rendement de votre personnel dépend des solutions que vous adopterez.
Telephonez a GUT. 44-26 +



PROVOC
Éts AIGLE - 51, rue Vivienne, PARIS 2[e]
PARKING DANS LE MAGASIN

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, rue du Fg-Saint-Denis
PARIS (10[e]) Nord : 97-65
PAPIERS PEINTS
SANITEX
Lavable à l'eau et au savon
ESSEFOR
Breveté S.G.D.G.
VELOURS
Collection de grand luxe
En vente chez tous les spécialistes

A Varsovie, Kroutchev n'est pas allé aussi loin mais sa visite et son langage ont suffi pour convaincre les plus réticents que la déstalinisation n'a pas exactement le même sens à Moscou que dans les autres capitales. La tentative d'intimidation soviétique a suffi également à refaire l'unité du parti polonais. Sans doute Ochab. Gomulka, Cyrankiewicz et Zambrowsky n'étaient-ils pas dans les meilleurs termes avant la visite de Kroutchev. Mais la nécessité d'opposer un front commun aux pressions soviétiques leur a permis d'oublier provisoirement les rancunes accumulées pendant la période stalinienne.

Que ces rancunes aient été profondes, il suffit d'ouvrir le dossier de Gomulka, victime d'hier, héros d'aujourd'hui, pour s'en rendre compte.

« Je vous parle aujourd'hui longuement, camarades, parce que je sens que je parle pour la dernière fois... » L'homme brisé qui s'exprimait ainsi le 12 novembre 1949, sortant péniblement ses mots, n'osant presque pas regarder son auditoire, c'était Wladislas Gomulka.

Il avait toutes les raisons d'être aussi pessimiste. Jamais un chef communiste exclu et dégradé n'avait pu remonter la pente. Le parti ne pardonnait pas, même à ceux qui étaient purs comme le cristal, même à ceux qu'on accusait à tort. Staline se chargeait d'ailleurs de l'annihilation physique de tous les déviationnistes, pour que leur réhabilitation ne puisse se faire un jour qu'à titre posthume.

Pour une fois, l'histoire a déjoué tous les calculs. Sept ans à peine, presque jour pour jour, après la tragique session de novembre 1949, Wladislas Gomulka en chair et en os reprend la parole devant la session plénière du Comité central de son parti. Qui plus est, la Pologne tout entière est suspendue à ses lèvres et le fête comme un héros national.

Trois miracles

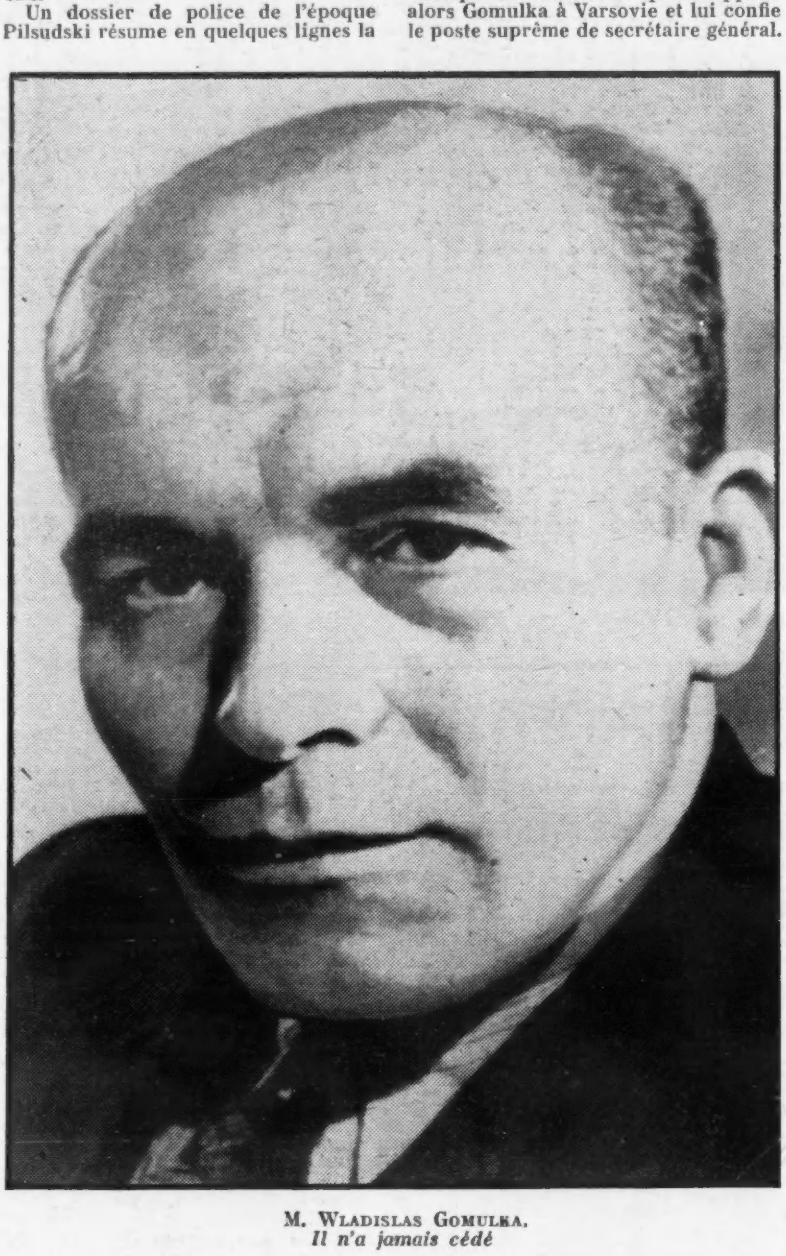
Le « miracle Gomulka » dépasse par son importance les frontières de la Pologne. Pour la première fois en Europe de l'Est, la déstalinisation devient l'œuvre des victimes et non pas des complices de Staline. La preuve est faite que la pression venant de la base constitue un élan irrésistible que personne n'arrive à freiner « ni Dieu, ni Tsar, ni héros ».

Qui est cet homme qui s'est érigé en quelques jours en figure de premier plan de la politique mondiale ?

A Varsovie, les hommes qui connaissent bien la carrière de Wladislas Gomulka disent qu'il est né au moins trois fois. En toute logique, il eût dû en effet dire trois fois adieu à ce monde ingrat qu'il voulait à tout prix changer et qui lui réservait de pénibles surprises. Véritable spécialiste des miracles, il a survécu à tous les cataclysmes. Et ce sont les empires de ses adversaires, apparemment solides comme des rocs, qui se sont effondrés alors que Gomulka restait toujours là, pour monter en grade et en popularité.

Cela a commencé dans l'empire des Habsbourg. En 1905, à Krosno, dans une petite ville de la Pologne du Sud, qui faisait alors partie de l'Autriche-Hongrie, dans une famille d'ouvriers de l'industrie du pétrole, naquit Wladislaw Gomulka.

Il avait juste 13 ans et commençait à travailler comme ouvrier, quand le puissant empire d'Autriche-Hongrie s'effondra comme un château de cartes. Mais la Pologne indépendante qui émergea de ces ruines n'était pas, elle non plus, une terre promise pour les ouvriers.



M. Wladislas Gomulka.
Il n'a jamais cédé

Syndicaliste d'abord, Gomulka donne son adhésion au parti communiste l'année même du coup d'Etat du maréchal Pilsudski, qui, au mois de mai 1926, établit sa dictature personnelle et interdit les partis d'extrême gauche. Une vie de militant clandestin commençait pour Gomulka. Elle signifiait d'abord la prison. Ensuite, grâce à la douceur de la police polonaise, l'infirmité. Enfin, elle promettait peu, car le pays faisait la sourde oreille à la campagne d'extrême gauche.

Un dossier de police de l'époque Pilsudski résume en quelques lignes la carrière de Gomulka dans la Pologne d'entre les deux guerres :

> 1932. — *Arrêté au cours d'une réunion clandestine à Lodz ; blessé au genou au cours d'une tentative de fuite et condamné à quatre ans de prison. (Il restera boiteux pour la vie.)*
>
> 1937. — *De nouveau arrêté et condamné à sept ans de prison.*

Ce que le casier judiciaire de Gomulka ne révèle pas, c'est que parfois à quelque chose malheur est bon. Les communistes polonais n'ont pas eu de déboires qu'avec Pilsudski. Staline leur a joué des tours plus dangereux. Persuadé que le parti avait une sympathie pour le trotskysme, Staline convoqua un jour de 1938, à Moscou, ses principaux dirigeants, leur signifia la dissolution du P.C. polonais par le Komintern et les fit fusiller. Gomulka n'avait pas pu se rendre à cette aimable convocation, étant solidement gardé par ses geôliers pilsudskistes. C'était la première fois qu'il échappait miraculeusement à la mort.

Quelques années après, sous l'occupation hitlérienne, Staline change d'avis et décide que les communistes polonais, après tout, doivent reconstituer leur mouvement. Gomulka est chargé d'organiser le parti (qui prend le nom de parti ouvrier polonais (P. P.R.) en Pologne du Sud.

Tête mise à prix

Ses supérieurs à Varsovie jouent de malchance. En 1942, Marceli Nowotko, premier secrétaire du parti, est assassiné par un fanatique d'extrême droite. Son successeur, ancien élève et ami de Frédéric Joliot-Curie, Pawel Finder, est arrêté peu après par la Gestapo et fusillé. Le parti appelle alors Gomulka à Varsovie et lui confie le poste suprême de secrétaire général.

Ce titre conférait une grande puissance, mais auprès de peu de gens. Le parti pouvait encore compter ses adhérents sur les doigts. Par contre, cette charge représentait des dangers incommensurables. Car, à cette époque-là, le leader communiste n° 1 était une proie de choix non seulement pour la Gestapo, mais aussi pour la résistance polonaise de droite qui dépendait du gouvernement en exil à Londres. La tête de Gomulka était donc doublement mise à prix. Les puissants services de renseignements des deux armées n'épargnaient ni l'argent ni les efforts pour s'emparer de lui. Survivre face à de tels adversaires était déjà un exploit mémorable ; mener une activité politique et militaire relevait du miracle. Que Gomulka ait pu diriger son parti pendant la période la plus dure de l'occupation, qu'il ait pu échapper à tous les pièges et à tous les attentats mérite à juste titre d'être considéré comme son « deuxième miracle ».

A la Libération, cet homme de taille moyenne, coriace, toujours sérieux et plutôt renfermé, débordait d'énergie. Officiellement, il n'était que vice-président du Conseil et ministre des Terres recouvrées. En fait, il dirigeait le gouvernement et le parti et avait des pouvoirs *presque* illimités.

« Presque », parce qu'il y avait la Russie et Staline. A première vue et au début, ce n'était pas grand-chose, car le dictateur du Kremlin ne savait pas exactement lui-même que faire dans ces pays nouvellement acquis et hâtivement baptisés « démocraties populaires ». Le monde était encore à l'heure de Yalta et de la rencontre sur l'Elbe. Staline ne voulait pas blesser la susceptibilité de ses alliés occidentaux de la veille par la soviétisation trop rapide des pays qui, officiellement, devaient être simplement dans la zone d'influence russe, mais rien de plus.

Pas de dictature

C'était donc l'époque où l'on soutenait, à Varsovie, à Budapest, à Prague et à Bucarest, que les démocraties populaires n'étaient pas soumises à la dictature du prolétariat — devenue inutile dans de nouvelles conditions — et que chaque pays pourrait avoir son évolution originale.

Gomulka prit cette théorie au sérieux, d'autant plus qu'elle coïncidait avec ses idées personnelles. Sa longue carrière d'agitateur et de militant ouvrier lui avait enseigné que la majorité de ses compatriotes, et le prolétariat polonais en particulier, ont certains traits caractéristiques dont il faut tenir compte si l'on veut éviter une rupture et un isolement. Ces traits sont le patriotisme — parfois ombrageux et déraisonnable — et le souci de l'indépendance nationale.

En parcourant le pays, en tenant d'innombrables meetings, en affrontant ses différents contradicteurs, Gomulka se voyait toujours et partout poser les mêmes questions : « Etiez-vous bien en Russie quand la Pologne était occupée par les Allemands ? » « Quand allez-vous nous apprendre que la Pologne est devenue la 17e République soviétique ? »

Ces questions déclenchaient la fureur de Gomulka et il s'écriait avec force :

> *« J'étais ici pendant l'occupation. J'ai combattu contre les Allemands plus que vous. Je ne permettrai pas que la Pologne devienne la 17e République soviétique, pas plus que vous ! »*

Il hurlait ces phrases avec d'autant plus de conviction qu'il les savait exactes.

Mais il était à la direction du parti presque seul à avoir pris tellement à la lettre la nouvelle ligne. Les autres membres du bureau politique qui, pour la plupart, avaient effectivement vécu en Russie pendant la guerre et connaissaient mieux Staline et ses astuces, espéraient peut-être que la Pologne ferait une expérience nouvelle et originale, mais ils n'arrivaient pas à le croire.

Avec ces hommes qui s'appelaient Bierut, Berman, Minc ou Ochab, Gomulka avait des relations difficiles. Formés dans des conditions trop différentes, ils ne parlaient pas le même langage, bien qu'ils aient été engagés dans le même combat.

Le revirement de Staline et sa décision d'aligner les démocraties populaires sur l'U.R.S.S. devaient sonner le glas de Gomulka et le laisser isolé parmi les dirigeants de son parti. Les « anciens moscovites » étaient rompus dans l'art de prendre les tournants politiques au premier changement d'humeur du dictateur. Gomulka, le partisan, le résistant, s'accrochait ; il voulait lutter, prouver qu'il avait raison. Communiste convaincu, cet homme qui n'avait jamais vécu dans un autre milieu et n'avait jamais connu d'autres problèmes, croyait rendre service à la cause en prêchant la conciliation à l'égard de Tito et en réclamant la poursuite de l'expérience polonaise à l'intérieur du pays. De telles idées, face à Staline, ne pouvaient pas le mener loin.

Le drame

Au mois d'août 1948, Gomulka est relevé de ses fonctions de secrétaire général du parti, mais il reste ministre et membre du bureau politique. On essaye encore de le faire changer d'avis. Avec un entêtement paysan, il refuse. Il devient irrécupérable. On met en scène le grand spectacle de l'exclusion et de sa liquidation.

PRINCESSE CENDRILLON
Assise à un fauteuil de balcon, la jeune princesse d'Ithaque, actuellement à Paris, assistait incognito à une représentation de *Rigoletto* à l'Opéra. Tout à coup elle étouffa une exclamation, une des « ballerines » qu'elle portait aux pieds venait de glisser entre les fauteuils ! A l'entr'acte, un galant polytechnicien retrouva le soulier de Son Altesse en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

JOINTS MICHEL
SPECIALISTES du CALFEUTRAGE SCIENTIFIQUE
RENDRONT FENETRES ET PORTES ETANCHES PAR JOINTS METALLIQUES
ETANCHEITE DU BATIMENT PAR LE SEELASTIK
Devis sans engagement :
4, rue Rosa-Bonheur - NICE
Tél. 754-78

Gomulka sent que son tour est proche, qu'il faut lutter ou capituler. Il n'est capable ni de l'un ni de l'autre. Il ne peut pas lutter contre ses camarades de parti, il ne veut pas créer de fraction et affaiblir le parti dans un pays où les communistes sont toujours une infime minorité bien qu'ils soient au pouvoir. Mais il ne peut pas admettre que lui, ouvrier, fils d'ouvrier, militant et résistant, puisse avoir tort ; que ses idées puissent être contraires à la vérité historique et à la nécessité du moment. Il essaye ici ou là de convaincre quelques-uns de ses camarades. On ne l'écoute même plus. Pour eux, il est pestiféré, il est dangereux à fréquenter ; on trouve préférable d'effacer les traces d'une ancienne intimité et d'une collaboration trop étroite avec lui. C'est un isolement et une attente tragiques.

En attendant, sur l'ordre de Moscou, le parti communiste est sommé de fusionner avec le parti socialiste, autrement dit de l'absorber. En grande pompe, on organise le congrès de réunification. Gomulka refuse d'abord d'y assister. On l'y oblige. Il sent le piège, il est averti par quelques rares amis qu'une manifestation contre lui sera organisée. Mais il vient quand même, il monte à la tribune et fait, face à la salle stupéfaite, un discours dans lequel, sous une forme voilée, il répète une fois de plus son credo. Il attaque les cosmopolites — c'était très à la mode à Moscou — mais pour reparler des traditions nationales polonaises et de son mouvement ouvrier. Pour rappeler que la nation de Copernic et de Mickiewicz, de Jaroslaw Dabrowski et de tant d'autres, a sa culture propre et ses traditions révolutionnaires qu'elle doit garder comme la prunelle de ses yeux.

« A bas Gomulka », crient les congressistes, dont la majorité sent au fond de son cœur qu'il s'agit là d'un discours d'adieu et qu'il eût été très beau que cet homme puisse être suivi.

Ce n'était pas tout à fait un adieu. La mise en scène exigeait une exclusion solennelle, une mise au pilori devant l'instance suprême du parti, le Comité central. C'est les 11, 12 et 13 novembre 1949 qu'il s'est réuni sous la présidence de Bierut : des flots d'accusations s'abattent sur la tête de l'ancien secrétaire général du parti. On lui reproche tout : son manque de vigilance sous l'occupation, sa prétendue complicité dans l'assassinat de Marceli Nowotko, premier secrétaire du parti, son nationalisme, son titisme, jusqu'à son silence ces derniers mois et son refus de « désarmer devant le parti ». C'est un avant-goût des procès de Rajk et de Kostov. Tout homme prudent eût « désarmé » le plus vite possible pour garder la vie sauve, mais pas Gomulka.

Le peuple

Son discours n'a pas changé en quoi que ce soit la décision du comité central d'exclure Gomulka du parti, il n'a pas préservé l'homme d'un emprisonnement imminent. Mais il reste inscrit pour toujours dans son dossier, et il est peut-être en grande partie à l'origine du mythe Gomulka dans le pays.

Car si cent personnes seulement assistent au comité central, Varsovie tout entière et la province polonaise après elle, savent ce qui s'y passe. C'est pourquoi très vite tout le monde a su en Pologne que « Gomulka n'avouait pas, Gomulka ne s'abaissait pas et il n'accablait aucun de ses anciens camarades ! Il défendait la Pologne et la classe ouvrière polonaise contre la folie stalinienne et contre les Russes ».

Pourquoi n'y eut-il tout de même pas de procès Gomulka ? Pour certains, l'explication tient toute dans l'impossibilité d'obtenir de lui le moindre aveu et dans la crainte que cette fois-ci la comédie judiciaire ne se tourne contre le régime.

D'autres prétendent que la majorité des dirigeants du parti, qui dans le fond de leur cœur partageaient les idées de Gomulka et n'exécutaient qu'à contre-cœur les directives de Moscou, étaient opposés à l'annihilation physique de l'ancien chef de la résistance communiste. Les noms de ceux qui étaient pour et contre étaient jetés hier encore un peu au hasard. Leur vérification était presque impossible jusqu'au jour de la grande crise au parti communiste polonais, déclenchée par le rapport Kroutchev.

Depuis ce jour-là, les dirigeants polonais étaient forcés de sortir du terrible « anonymat » dans lequel était plongée la vie politique des pays communistes. Avant, c'était Staline et le parti, après, c'était le parti tout seul qui représentait une force omnipotente et mystique dans l'ombre de laquelle vivaient quelques personnages, ayant seuls accès, par une grâce inexplicable, aux vérités communistes. Après avril 1956, quand on apprit que cette force surhumaine était capable de commettre des fautes graves, et que les « révélations » dont bénéficiaient les dirigeants locaux avaient leur origine dans le néfaste « culte de la personnalité », les détenteurs de la « vérité » furent sommés par la base de faire apparaître leur personnalité propre et de développer leurs idées. La déstalinisation obligea les dirigeants du parti à sortir de la confortable « clandestinité » dans laquelle ils vivaient.

LA LECTURE DU DISCOURS GOMULKA (1)
« Impossible d'augmenter les salaires. »

On put voir alors qui était « dur » et qui était « libéral », qui était pour l'obéissance inconditionnelle à Moscou et qui soutenait l'idée d'un « communisme indépendant ». Un certain nombre de dirigeants du parti se virent classés par le pays dans le groupe de « Natolin » (faubourg de Varsovie où se trouve l'ambassade de l'U.R.S.S.) et devinrent l'incarnation de la résistance stalinienne en Pologne. Il n'est pas difficile de déduire que ces hommes étaient jadis partisans du procès Gomulka, comme ils sont aujourd'hui partisans de la soumission à Kroutchev. Et il ne faut pas s'étonner que ce soient ces hommes-là que Gomulka cherche à éliminer.

Révolte

La résistance des hommes de Natolin au cours des trois derniers mois a été féroce. Détenant toujours le contrôle de l'appareil du parti, ils voulaient à tout prix obtenir le retour aux anciennes méthodes et « resserrer la vis ».

Mais depuis que la toute-puissante police politique — la U.B. — avait été décapitée après le 20e congrès du parti communiste russe, l'appareil du P.C. à lui seul ne suffisait pas à intimider la population. Qui plus est, tous les intellectuels du parti et toute la jeunesse communiste attaquaient ouvertement et impunément les méthodes du gouvernement d'hier, détruisant ainsi les derniers arguments que les « durs » invoquaient encore pour justifier leur dictature. Incapables de parer à cette offensive sur le plan idéologique comme de la faire cesser par la force, le groupe de Natolin se trouva de plus en plus isolé, faisant figure d'un corps étranger au sein d'un parti et d'une société qui voulaient que « ça change ».

Depuis Poznan, les jeux sont faits. La classe ouvrière polonaise, qui a porté sur ses épaules presque tout le poids de l'industrialisation forcée des années précédentes, a nettement signifié son refus de continuer. Le divorce entre les slogans et la réalité était devenu si flagrant que partout, dans les usines, les dirigeants furent accueillis par le même cri :

« Assez de phrases ! Nous voulons le socialisme, mais le vrai, pas celui que vous avez pratiqué jusqu'à présent. »

M. Klosiewicz, le président des syndicats polonais et un des chefs du groupe de Natolin, fut hué au cours d'un meeting dans l'usine d'automobiles de Zeran, près de Varsovie, et ne put même pas commencer son discours. A la sortie, il eut la pénible surprise de trouver les pneus de sa voiture crevés. C'était pour l'avertir qu'il n'irait pas loin...

LE MARÉCHAL ROKOSSOWSKI
Un symbole impopulaire

Le retour

La catastrophe approchait. Le 16 décembre, expire le délai constitutionnel pour les nouvelles élections au Parlement. Et personne en Pologne ne peut aujourd'hui falsifier les résultats ou contraindre les gens à voter. Le parti risquait au minimum un discrédit public, au pire une vague de grèves et d'émeutes « à la Poznan ».

Devant une telle alternative, il n'y avait qu'une solution : Gomulka. A lui seul, le pays avait gardé son estime et sa confiance. Avec lui, le mot socialisme cessait d'être un vain slogan pour devenir un signe d'espoir. Il était devenu la dernière planche de salut des communistes polonais en détresse.

Pendant ce temps, Gomulka, dans un demi-isolement, préparait un programme politique et économique pour sa rentrée. Communiste, il n'a jamais été antirusse. Mais il sait aujourd'hui plus que jamais qu'il eut raison de soutenir en 1948 que le socialisme, en Pologne, ne peut être construit que par des Polonais selon les méthodes appropriées à ce pays et en respectant les particularités nationales fortement enracinées dans sa population. C'est pourquoi la démission des hommes de Natolin et le départ de tous les conseillers civils et militaires soviétiques étaient un des premiers points de ses revendications.

Se sentant condamnés, les hommes de Natolin lancèrent un appel à Moscou.

Ce sont eux qui ont suscité le voyage imprévu de M. Kroutchev et la guerre des nerfs de la semaine dernière.

Ce faisant, ils ont réussi à envenimer le conflit et à le faire sortir du cadre de la lutte dans le parti pour le transformer en une épreuve de force entre la Russie et la Pologne.

La victoire

La manœuvre était plus que maladroite, mais la Russie, elle aussi, a son Natolin et la méfiance traditionnelle de Staline à l'égard des Polonais a fait école au Kremlin. En fait, tous les observateurs reconnaissent que la majorité des Polonais — pas seulement des communistes — désirent une entente avec la Russie, qui peut seule garantir les frontières occidentales de la Pologne et qui offre des débouchés exceptionnels à la jeune industrie polonaise. De même, personne en Pologne ne songe à rétablir le capitalisme.

L'intervention russe a échoué. Les Polonais ont le droit d'être fiers de leur ténacité et de leur victoire. Ce n'est pas une victoire sur la Russie, mais sur les vestiges du stalinisme qui restent de l'un et de l'autre côté du Bug. Les événements de la semaine dernière ont prouvé combien profondément sont encore enracinés dans les cœurs des dirigeants russes certaines conceptions de « dirigisme » sur le plan international, certain manque de respect pour les opinions des autres et certaines prétentions de supériorité qui caractérisaient tout au long de sa carrière Joseph Staline. L'échec de l'intervention en Pologne aura ses répercussions dans toutes les démocraties populaires et en U.R.S.S. ellemême. Gomulka, le miraculeux camarade « Wieslaw », a marqué son retour au pouvoir par une victoire qui dépasse sa personne et son pays.

K. S. KAROL.

(1) Photo prise à Varsovie quelques minutes après la mise en vente des journaux donnant le compte rendu de la séance du Comité Central.

HENRY DE MONTHER

A soixante ans, Henry de Montherlant est l'auteur le plus applaudi de l'Odéon. Que sa nouvelle pièce, *Brocéliande,* ait ou n'ait pas de succès, les filles pour la première fois soumises de *Port-Royal* assurent sa perpétuité à l'affiche. Son roman le plus connu, *Les Jeunes Filles,* est, lit-on au dos d'une édition populaire, « tiré à des millions d'exemplaires, traduit en douze langues ». Son théâtre figure aussi bien dans la coûteuse bibliothèque de la Pléiade que dans les petits fascicules des classiques Vaubourdolle destinés aux écoliers.

Et pourtant, c'est l'Odéon. Ecrivain de grande race, aussi à l'aise dans les formules frappées à la romaine que dans un certain relâchement de bonne compagnie, vivant, nerveux, maître de sa culture et de son art, il semble s'être peu à peu rabougri à l'intérieur d'une œuvre qui n'a rien perdu de sa noblesse de forme, comme si le jeune torero qui entrait d'un si bon pas dans l'arène littéraire au lendemain de la première guerre mondiale n'avait finalement donné toute sa mesure que dans des courses de vaches.

Il est de la génération de Jean Giono, d'André Breton, d'Aragon, l'aîné de cinq ans à peine d'André Malraux, et il a conquis très jeune une place importante dans le paysage littéraire. De sa formation, nous savons tout, car rarement un écrivain a poussé aussi loin le sens de l'indiscrétion anecdotique et publicitaire : du goût qu'avait le lait de sa nourrice à ses sujets de méditation de candidat bachelier, il nous a généreusement éclairé sur tout.

L'étonnant c'est que, de cette enfance plus fertile en merveilles qu'un séjour dans la forêt de Brocéliande, il sort un jeune Français comme on les formait couramment dans les bonnes familles de cette époque : bien élevé, bon humaniste, il a montré à l'école Sainte-Croix de Neuilly un goût précoce pour les lettres (il y a été président de l'Académie, c'est-à-dire du petit cercle littéraire).

Il professe un catholicisme bourgeois, un patriotisme guidé par les traditions de son milieu et par l'influence de Maurice Barrès, qui est son maître à penser et à sentir. Il est de cette jeunesse qui va accueillir la guerre avec crânerie, sinon avec enthousiasme.

Gardien de cimetière

De fait, à vingt ans, en 1916, il est mobilisé comme secrétaire d'état-major auprès du pieux général de Castelnau ; sur sa demande, il passe ensuite dans un régiment d'infanterie et il est grièvement blessé (sept éclats d'obus) quelques mois avant l'armistice. Il se remet assez rapidement, et le voici jeune, libre, brillant, dans le monde brillant et libre jusqu'à la licence des années vingt.

Il devient gardien de cimetière : secrétaire général de l'Œuvre de l'Ossuaire de Douaumont. A vrai dire, il ne semble avoir ni grandes passions ni grandes curiosités. De son propre aveu, jusqu'en 1925 il n'a connu que le collège, la guerre et le stade. Tandis qu'un autre barrésien démobilisé, François Mauriac, trouve dans le conflit entre les plus ardentes concupiscences de la chair et un christianisme intransigeant, le ressort de sa grandeur, un Henry de Montherlant ne sait trop de quel côté se tourner. Il fera d'abord une littérature d'ancien élève avec *La Relève du matin,* puis une littérature d'ancien combattant avec *Le Songe* et le *Chant funèbre pour les morts de Verdun.* Et comme on ne peut plus garder l'œil fixé sur la ligne bleue des Vosges reconquises, il le fixe sur le ciel gris des stades de banlieue où il va jouer au football avec de jeunes ouvriers, et ce sont *Les Olympiques.*

Il connaît immédiatement ses premiers succès littéraires et il les mérite. Il sait rajeunir les cadences barrésiennes, trouver des accents qui tiennent du poème en prose ou de la grande rhétorique pour dire l'expérience de la guerre qui est encore toute fraîche et l'expérience du sport qui, en littérature, est plus originale encore : la *Nouvelle Revue Française,* déjà prudente, lui refuse une chronique sur le sport. Mais en même temps qu'il résout des problèmes littéraires, il pose des problèmes moraux, et c'est le commencement de l'équivoque qui subsistera pendant toute sa carrière.

Son diagnostic est lucide et il l'exprime en termes excellents :

« ...Faire la paix n'est pas suffisant. Il faut faire une paix qui ait la grandeur d'âme de la guerre. Il ne faut plus que l'homme, quand il recherche en quoi il a été homme, songe d'abord à la guerre. Il n'est pas admissible que ce que sonnaient les cloches ce 11 novembre, à onze heures du matin, ç'ait été pour beaucoup le glas de la vie grande... Si on veut supprimer la guerre, il faut donner aux hommes de cœur, et notamment aux jeunes gens, quelque chose de même valeur qu'elle... »

Biographie et bibliographie

Noble langage d'une juste intuition. Mais dont le danger est d'entretenir une sorte de nostalgie virile de la guerre, d'être un manifeste pour la préparation militaire qui n'est pas le militarisme, comme la mobilisation n'est pas la guerre. Et en même temps, Montherlant ne distingue pas assez bien que le sport en lui-même n'est pas une morale, ou plutôt qu'il peut être le point de départ de deux morales opposées, une morale de l'effort, mais aussi une morale du jeu et du plaisir : et c'est vers la morale du plaisir que par manque d'armature intérieure il est lui-même incliné. La paix qui a de la grandeur d'âme, il va la chercher pour son propre compte dans une existence d'homme de lettres riche, errant, jouisseur et disponible.

Pendant dix ans, de 1925 à 1935, il vivra surtout hors de France, voyageant et séjournant en Espagne et en Afrique du Nord. Dans le volume que lui a consacré un de ses thuriféraires, Montherlant a fait reproduire un certificat signé par une veuve Martin-Favier, de Nîmes. Elle certifie que dès l'âge de seize ans, le jeune Henry de M... pratiquait la tauromachie en Espagne. Ne doutons point de la veuve Martin-Favier à laquelle l'auteur de *Pitié pour les femmes* semble reconnaître une autorité morale supérieure à la sienne.

Il revient au taureau en 1925, il est blessé, cette blessure réveille ses blessures de guerre, et comme toujours cette expérience ranime en lui à la fois la pensée de la mort et la pensée du plaisir. Il connaît une période de crise et d'inquiétude, puis il trouve le bonheur et s'installe en Afrique du Nord. Il veille de loin, mais efficacement, à l'entretien de sa gloire littéraire, obtient en 1934 le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française.

Après son retour en France l'année suivante, sa biographie se confond pour ainsi dire avec sa bibliographie et les meilleures voies d'approche vers l'homme sont l'étude de son œuvre de romancier, de moraliste et de dramaturge.

Et d'abord *La Rose de sable,* que nous ne connaissons pas. C'est un gros roman qui traite du problème colonial et du rapport des civilisations en Afrique du Nord, que Montherlant écrivit à Alger de 1930 à 1932. Probablement sous l'influence de Tolstoï qu'il venait de découvrir, Montherlant s'y montre un précurseur, un défenseur des indigènes et un adversaire des colonialistes. Mais voilà, ne voulant pas nuire aux colonisateurs et à la France, Montherlant garde son manuscrit dans ses tiroirs. Il ne le publie pas, il l'effeuille, quatre pages ici, cent pages ailleurs dans des éditions plus ou moins de luxe à tirage plus ou moins limité.

Un demi-dieu épousant une oie

Ce manuscrit, c'est l'arme secrète de notre chevalier à la rose de sable ; il continue à s'en faire gloire et à essayer de nous faire peur, même si les fragments déjà publiés n'ont point fait plus de bruit que des pétards mouillés. Œuvre sans doute plus ou moins ratée, dont il a tiré le meilleur parti en en parlant toujours et en ne la montrant jamais, œuvre qui viendrait trop tard, même si elle a été prophétique, parce que aujourd'hui Montherlant, c'est beaucoup moins que Montherlant.

Sa popularité de romancier, il la doit surtout à la série des *Jeunes Filles.* Il a publié d'abord un livre honnête, un peu gris, bon exercice balzacien sur la condition qui est la sienne, celle de célibataire. Puis il s'est mis à parler des femmes, de l'amour et du mariage spécialement dans leurs rapports avec un personnage de grand créateur, c'est-à-dire d'homme de lettres à succès.

Le premier volume ayant réussi par la verve, l'intelligence psychologique, l'insolence, le mélange de misogynie et de goût du plaisir qu'il exaltait, Montherlant exploita la veine un peu longuement dans trois autres livres : *Pitié pour les femmes, Le Démon du bien* et *Les Lépreuses.*

Continuant un calembour de Montherlant lui-même à d'autres propos, on aimerait dire de ses amours que *« comme en numismatique, les revers eux aussi valent d'être étudiés ».* Mais comme cette étude est difficile : cet écrivain si prodigue de détails quand il s'agit de sa famille, de ses petites maladies, des circonstances dans lesquelles il a dit ou écrit un mot historique, est un Don Juan discret, et on ne peut que l'en louer. Et les femmes assez nombreuses qui ont publié des articles ou des livres sur leurs relations amicales avec lui font presque toutes figure de bas-bleus aveuglés par la vanité ou par la rancune. N'a-t-il pas eu de chance ? Est-il toujours resté semblable à ce héros d'un de ses livres de jeunesse qui trouvait dans l'amour l'occasion de reconstituer les sensations d'un demi-dieu antique épousant une oie ?

Mieux que Gyp et Lavedan

Au total cet ensemble de quatre volumes, l'œuvre romanesque la plus considérable de Montherlant, nous apparaît surtout comme un divertissement. Il nous y propose des caricatures très amusantes et très réussies d'un certain nombre de types féminins : l'intellectuelle maladroite et exaltée, la petite gourde bénie, la déséquilibrée mystique, etc. Et il nous y propose une caricature, peut-être moins consciente, mais non moins réussie de l'homme de lettres qui se prend pour un créateur : il y a ainsi, dans *Le Démon du bien,* dans un style renouvelé de celui de la *Genèse,* un portrait de Costals au travail pendant 71 jours, en gilet cellular et en chaussettes, qui nous introduit avec une noble simplicité dans la familiarité des grands de la plume. L'ensemble, avec l'emploi du procédé épistolaire, rappelle avec infiniment plus de talent et de tempérament Gyp, Lavedan et les romanciers mineurs du début du siècle.

Ce que Montherlant sait bien, c'est que c'est un roman du plaisir et non point un roman d'amour. Ce que Montherlant ne sait pas, et c'est en partie ce qui ruine sa position de moraliste, c'est que le plaisir et l'amour ne sont pas la même chose.

En 1935, il publie sous le titre *Service inutile,* un recueil d'articles et de textes divers précédés d'une longue préface qui est probablement le sommet de son œuvre. Après des années d'absence, il est rentré en France ; il sait comme tout le monde que l'on est passé entre la crise économique de 1929 et l'avènement de l'hitlérisme de 1933, de l'après-guerre insouciante à une avant-guerre chargée de périls. Il a gardé la nostalgie d'une paix pleine de grandeur d'âme et il veut exprimer son mépris, sa nausée, devant toutes les compromissions, toutes les bassesses, tout ce qui peut mettre en péril la qualité de l'homme.

Toutes les qualités de l'écrivain sont réunies au service de cette cause ; et que l'écrivain proclame à l'avance son service « inutile » ajoute à son attitude de la fierté et de la hauteur. Bref, *Service inutile* imite à la perfection une sorte de bréviaire d'une nouvelle chevalerie, le traité de la noblesse pour des temps abaissés.

C'est ainsi que toute une génération de lecteurs a pris le livre, c'est pour cela qu'elle a aimé Montherlant, c'est dans ce sens qu'Albert Camus par exemple a pu dire qu'il avait été remué et atteint profondément par notre auteur. Ce qu'il disait avait la force [...] évidentes et nécessaires.

Or, toute la littérature av[...] d'accent entre 1920 et 1935 : [...] adroits et brillants comme [...] s'essouffler, les amuseurs [...] plus personne, les grandes v[...] de Bernanos et de Malraux [...] pour parler à l'homme de [...] sur la terre comme au ciel, [...] péry montrait que l'écrivain [...] ver dans l'action bien mieux [...] le sport l'occasion d'exercer [...] à la grandeur, et François Mau[...] à propos de la guerre civile [...] donner un premier exemple [...] politique courageuse et génér[...]

Avec *Service inutile,* on eut [...] sion que Montherlant rejoignait [...] de ces écrivains qui sont beau[...] que des écrivains, des direc[...] conscience et des moralistes [...] et on l'accueillit avec joie. [...] depuis ses premiers livres, on [...] préoccupé par les problèmes [...] disposé à les résoudre dans l[...] la plus grande noblesse.

Et puis, lentement, ce fut [...] Tandis que l'Espagne si chè[...] cœur était déchirée de la [...] plus sanglante, il collaborait [...] ment, il s'en flatte encore au[...] aux journaux français qui s[...] l'un ou l'autre parti et sa [...] affaire était la publication du [...] dage misogyne des *Jeunes Fille[s]*

Que la veuve Martin-Favier [...] donne, mais l'ancien torero, bri[...] ce qu'il avait estocadé, se [...] chanter les peu décentes nost[...] vant le taureau d'une Pasiph[aé] [...] reprenait au moment de Munich [...] çait dans *L'Equinoxe de sept[embre]* [...] dangers du défaitisme et les [...] la morale de midinette, puis [...] 1940, correspondant de guerre [...] *rianne,* il était légèrement bles[sé] [...] front de l'Oise. Mais enfin, le [...] de Pasiphaé le travaille enco[re] [...] voici soumis par ces virilités [...] comme les sculptait Arno Bre[ker]

Homme d'œuvres, Henry de [...] lant s'occupe pendant la gue[rre] [...] la Croix-Rouge suisse, des enf[...] times des événements, et il le [...] une humanité attentive dont i[...] donné de nombreux témoignag[es]

Homme de lettres, il comm[...] brillante carrière théâtrale et [...] de nombreux articles dont plus[...] refusés par la censure ou pas[...] difficulté dans des publications [...] restreint.

Dans la mesure même où il [...] connaître chez les vainqueurs [...] phe d'une conception de la vie [...] et païenne qu'il a souvent p[...] ne peut pas reprocher à Mo[...] d'être infidèle à lui-même ni [...] grief de son attitude et il en[...] doute, dans les mesures d'o[...]

L'EXPRESS

26 OCTOBRE 1956
SUPPLEMENT AU N° 279

MARCHÉ DES IDÉES 26 OCT. 56

- *Le retour des premiers rappelés* (pp. 14-15)
- *La vie au Caire des rebelles algériens* (pp. 16-17)
- *"L'EXPRESS" VOUS OFFRE UN PICASSO* (pp. 18-19)
- *Le texte du discours-programme de Gomulka* (pp. 20-21-22-23-24)

Les premiers libérés débarquent du « Kairouan »

« J'AI PRIS LE MAUV

Le retour des premiers libérés

par Georges PENCHENIER

DES hommes entassés à fond de cale comme harengs en caque, dans une atmosphère lourde de fumée et qui sent l'aigre ; des hommes couchés sur la plage avant du *Kairouan*, mal abrités du vent par les rouleaux de cordages ; accroupis derrière les superstructures du pont ; des hommes fatigués... Le spectacle n'a rien de dantesque, mais non plus rien d'exaltant.

Il y a là des marins, des aviateurs, des fantassins, en tout 1.037 rappelés libérables de la classe 53/1 dont 171 sous-officiers. Tous mariés, certains d'entre eux pères de famille, ils sont originaires de Paris, de Marseille ou de Lyon, du Sud-Ouest, de Lorraine ou du Languedoc, et viennent de passer six mois sur la terre africaine. Ce ne sont ni des bravaches, ni des terreurs, ni des antimilitaristes, mais des hommes comme tout le monde. Ils n'ont qu'une idée fixe : la maison. Et ils ne se prennent pas — du moins pas encore — pour des héros.

Les discours, les fanfares, le panache, plus rien, dirait-on, ne les touche. Ils ont fait ce qu'on leur a dit de faire, marché quand il fallait marcher, tiré quand il fallait tirer, dormi, mangé et bu quand cela leur était possible. Pour le reste ils l'abandonnent à qui de droit : aux journalistes qui racontent avec tant de conviction l'exaltation de l'aventure, le combat héroïque et victorieux, les joies profondes du coude à coude et du dévouement. Eux s'en moquent. **Conscients d'avoir fait leur devoir, ils ne demandent rien d'autre que de retrouver la place qu'ils avaient avant leur rappel et la chaude atmosphère de la famille.**

Comme nous sortions du port d'Alger, la musique des équipages de la flotte a salué le *Kairouan* d'une vibrante « Marseillaise ». Une dame sur le pont des premières m'a dit avec le ton qu'il fallait : *« Comme c'est émouvant, comme c'est chic pour ces petits soldats de France. »* Je suis allé jeter un coup d'œil sur « les petits soldats ».

Accoudés au bastingage, ils regardaient les blanches maisons de la Casbah se fondre dans la lumière éclatante de midi. La « Marseillaise » passait au-dessus de leurs têtes. Peut-être sentaient-ils confusément qu'en ce milieu du XX[e] siècle on peut faire son devoir et se battre, sans dentelles, sans éloquence et sans flonflons.

On peut leur jouer toutes les « Marseillaise » qu'on voudra, leur déléguer des cohortes d'Algéroises déguisées en Alsaciennes ou en Bretonnes, leur distribuer du chocolat et des bananes, ils acceptent tout sans broncher et comme s'ils assistaient à des rites étrangers d'une autre planète. Blasés ? Même pas, indifférents.

Les spécialistes des services psychologiques de l'armée ne sont pas au bout de leurs peines : on dirait vraiment qu'ils se dépensent pour rien. Mais y a-t-il plus décevant qu'un rappelé ? On croit, parce qu'il est discipliné, voire courageux, qu'il a enfin compris la noblesse d'une juste cause. Mais que vienne la démobilisation et il ne reste plus rien.

« Hip, hip, hip, hourrah... »

Dès mon arrivée à Paris, j'ai jeté un coup d'œil sur la presse. Expérience parfois effarante, même pour un journaliste. J'ai appris ainsi dans un journal du matin que les hommes du *Kairouan* en abordant à la Joliette avaient crié d'une seule voix : « Hip, hip, hip, hourrah ! Vive la France ! » C'est faux ; j'étais à bord. Ils ont crié — et avec quelle conviction — « Pour la quille, hip, hip, hip, hourrah ! ». Ce n'est pas aussi beau, mais c'est plus naturel.

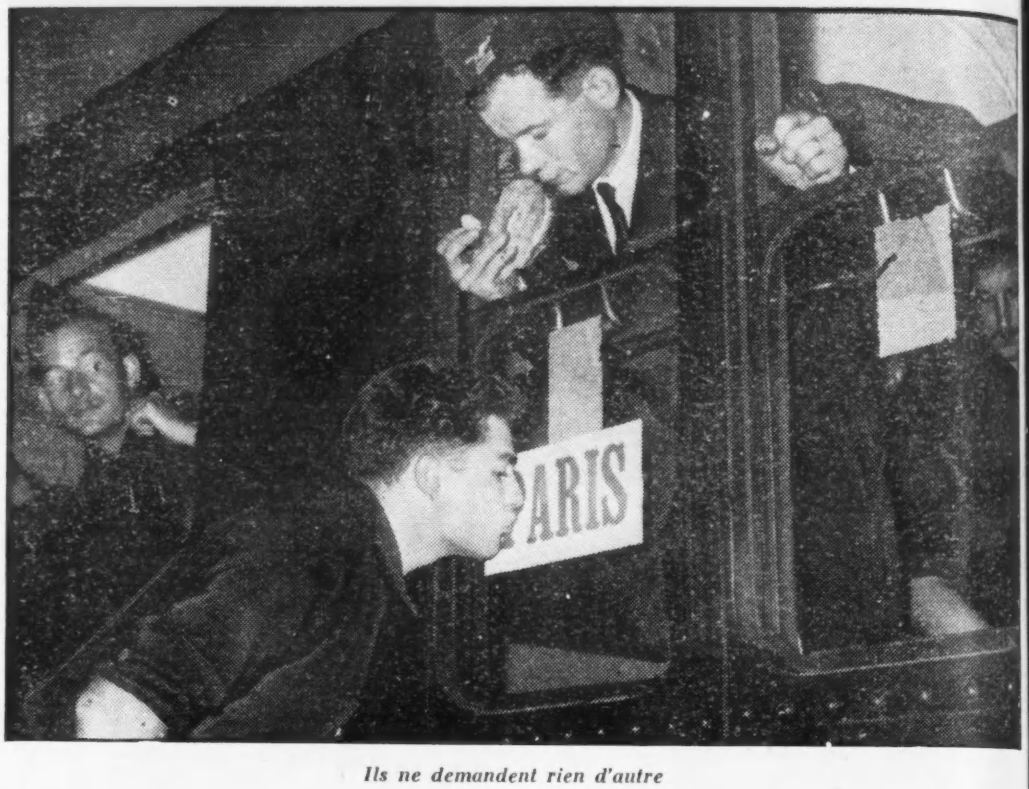
Y avait-il parmi eux des communistes ou des super-nationalistes ? Je ne sais pas ; je n'en ai pas rencontré. Le côté politique de la question n'intéressait en aucune façon ceux auxquels je me suis adressé. Ils admettent que l'Algérie, comme on le leur affirme, soit française. Mais ils ne s'y sentent pas chez eux et l'accueil souvent réservé des populations européennes n'a pas arrangé les choses. L'un d'eux, amer, m'a dit : *« Enfin quoi, on s'est fait engueuler un jour à El Affroun parce qu'on n'était pas volontaires. Et qu'est-ce qu'ils attendent, eux, pour s'engager tous ? »*

Ils ont d'ailleurs encore moins de tendresse pour l'indigène. Quand il s'agit de tuer ou d'être tué, ce sont des choses qu'on ne discute pas. Du même coup ils admettent fort bien qu'on emploie toutes les méthodes voulues pour arriver à la pacification de l'Algérie. Toutes les méthodes... mais avec d'autres qu'eux.

« Si on veut en finir, m'a dit l'un d'eux, *il n'y a qu'à passer l'Algérie au rouleau compresseur, ou au napalm. »*

« Et pour ça, a conclu un autre, *les engagés volontaires suffisent. »*

Cette traversée que j'ai faite avec les libérés de



Ils ne demandent rien d'autre

la 53/1, voilà qu'au moment de la décrire, elle me pèse. Faire un récit coloré, vivant, de ces heures mornes ? Je m'en sens incapable. On dirait qu'ils ont déteint sur moi, ces Chapuis, ces Hoffmann, ces Angeli, ces Labatut qui viennent de tous les horizons de France et qui se refusent à poser pour l'imagerie d'Epinal. Mieux vaut peut-être que je me reporte tout bonnement au sec canevas de mon carnet de notes. Voici à peu près ce que j'y trouve en vrac et souvent en dehors du sujet :

SAMEDI 8 HEURES. — Que de changements à Alger en quelques mois ! Et d'abord la lenteur des véhicules : à la suite des attentats commis en ville par des fellagha dotés de voitures rapides, le G.G. a limité la vitesse des automobiles privées à 50 km.-h. L'atmosphère en ville paraît plus lourde. Des amis me disent qu'ils ne vont plus le soir dîner dans les sombres petits restaurants de la « Marine ». Les uniformes se sont multipliés. Tels musulmans que je rencontrais à chacun de mes séjours précédents ont disparu, partis pour Paris par crainte de représailles du F.L.N., ou au Caire pour des raisons contraires. Alger, ville de front...

10 HEURES. — En attendant d'embarquer je parcours la presse locale. Toujours les mêmes titres à la « une » : *« Un terroriste lance une grenade à Constantine. »* — *« Les rebelles incendient un car à Rovigo. »* — *« Quatre agents de police mitraillés à l'Arba. »* — *« Cinq nouvelles arrestations dans le complot P.C.A.-F.L.N. »* L'affaire de contrebande d'armes de l'*Athos* tient la vedette et autorise cet encadré éclatant : *« La France porterait plainte à l'O.N.U. contre l'Egypte. »*

Il y a aussi (en troisième page du *Journal d'Alger*) le communiqué publié par la maison généralice des sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. C'est une curieuse histoire : le mois dernier, deux sœurs blanches d'Ighil Ali disparaissaient, enlevées par le maquis. Leur supérieure reçoit une lettre annonçant qu'elles se portent bien et qu'elles soignent les blessés dans le djebel. Puis c'est le silence et enfin, il y a huit jours, toute l'Algérie apprend qu'une colonne française a délivré l'une des religieuses épuisée par les traitements qu'elle a subis (on imagine lesquels) et que l'autre a été sauvagement assassinée par les fellagha. Le communiqué de la maison généralice met les choses au point. En fait, sœur Pierre Fournier a été tuée accidentellement par les Français au cours d'un engagement avec l'escorte F.L.N. qui reconduisait les deux religieuses à leur couvent. Quant à l'autre, *« elle témoigne du respect total dont elles ont été l'objet pendant tout le temps de leur absence ».* Et la maison généralice conclut : *« Tout ce qui a été dit ou écrit d'autre sur la mort de sœur Pierre Fournier est pure fantaisie. »* Mais pourquoi, plutôt que de publier ce communiqué, la plupart des journaux laissent-ils leurs lecteurs remâcher la première version ?

En revanche, la presse algéroise célèbre à l'unisson le départ du premier groupe de rappelés. La fondation Maréchal-de-Lattre invite *« toute la population d'Alger »* à se rendre au port pour saluer les partants.

11 H. 30. — *« Toute la population d'Alger... »* Il y a sur le quai environ 200 personnes où l'élément féminin juvénile domine. Dans le lot il y a aussi les amis des passagers réguliers et un bon nombre de militaires escortant le général d'Eliçagaray qui abandonne l'armée pour la vie politique.

La Cie de Navigation Mixte à laquelle appartient le *Kairouan* a pavoisé pour la circonstance. Sur le boulevard Front-de-Mer les édifices publics (mairie, préfecture, assemblée) et quelques rares immeubles privés ont arboré le drapeau tricolore qui permettra de titrer : *« Alger pavoise en l'honneur des rappelés libérés ».* Ces derniers cependant se sont répandus à bord et ont installé comme ils ont pu leurs paquetages à fond de cale. Après quoi les plus audacieux sont remontés sur le pont supérieur arrière réservé aux passagers payants. Il faudra beaucoup de persuasion pour les en déloger tout à l'heure.

12 H. 15. — Le départ est retardé. On attend un groupe d'alpins de Bouira qui n'ont pu prendre le train à la suite d'un sabotage de la voie ferrée. Ils arrivent donc par la route. Au bar des « premières » le cocktail d'adieu du général d'Eliçagaray est sérieusement compromis par l'afflux des sous-officiers et de la troupe. Torse nu, un solide gaillard arbore avec satisfaction sur sa poitrine en guise de pendentif une quille en bois peint longue de 30 centimètres.

12 H. 30. — Le médecin lieutenant Pascal (de Montpellier) est enfin arrivé avec son détachement d'alpins venant de Bouira. Les amis des passagers payants et l'escorte du général quittent le bord. Le dernier à franchir la passerelle est un petit bonhomme armé d'une mallette. Je l'avais pris d'abord pour un voyageur de commerce, mais il est le représentant des anciens combattants et son bagage contient une veste de rechange où étincellent ses décorations. Tout à l'heure, dans les coursives, il allait de l'un à l'autre. *« J'ai soixante-six ans,* disait-il, *et toutes les médailles de 14-18 sauf trois. Je ne bois jamais d'alcool. Vous êtes témoins que je suis le seul de l'association à être monté à bord. Les autres avaient promis de venir mais ils n'ont pas tenu parole. Moi, je réponds toujours : présent ! »* Les hommes le regardaient sans mot dire.

12 H. 40. — Le *Kairouan* a largué ses amarres. Le quai est presque désert. Lorsque, à l'occasion du premier anniversaire de son entrée à Strasbourg, de Lattre était revenu dans la capitale de l'Alsace — avec deux bonnes heures de retard sur l'horaire — il avait été surpris de trouver les rues à peu près vides. A l'officier qu'il avait délégué auprès du maire pour connaître les raisons de ce manque d'enthousiasme, le vieux Frey avait répondu : *« Dites au général de Lattre qu'il peut tout faire ici sauf une chose : empêcher les Strasbourgeois de manger leur choucroute. »* Il doit y avoir plus d'Alsaciens qu'on n'imagine à Alger.

Les sirènes du port mugissent ; quatre chasseurs font un rapide et étourdissant passage sur la rade ; au moment où il franchit la passe, le *Kairouan* est salué par la musique des équipages de la flotte massée sur le môle de l'amirauté. « Marseillaise » et « Chant du Départ » s'estompent. Sur la plage avant, marins et aviateurs accoudés au bastingage écoutent avec indifférence ces der-

BATEAU... »

nières et fracassantes manifestations d'un passé dont ils semblent se détacher sans regret.

13 HEURES. — On a parqué les hommes à l'arrière et à l'avant — 243 fantassins d'un côté, 729 aviateurs et 66 marins de l'autre — et l'on a verrouillé les portes. Les 30 passagers des premières et le fretin des autres classes (en tout 90 « payants ») ne risquent plus rien. Pour rejoindre les rappelés, c'est toute une affaire. Il faut faire d'interminables détours par les cuisines et le poste d'équipage, dix occasions de s'égarer. Par la suite — mais seulement pour gagner l'avant — j'utiliserai le chemin le plus court au prix de quelques acrobaties entre la plage avant et la passerelle du commandant.

La gamelle — lentilles et bœuf bourguignon — n'a qu'un succès relatif. Les hommes ont surtout la gorge sèche et voudraient pouvoir acheter de la bière. Prudent, le colonel Delétain, commandant d'armes — qui se souvient d'avoir conduit dans l'autre sens en avril un groupe turbulent de rappelés — a interdit toute vente de boisson autre que limonade. L'impopularité de cette mesure est considérable.

15 HEURES. — Le *Kairouan* navigue sur une mer d'huile. Des centaines de tortues s'écartent paisiblement devant l'étrave, n'éprouvant que rarement le besoin de plonger. Sur la plage avant, les hommes jouent aux cartes ou somnolent. Ils ont fui les cales sombres où s'alignent côte à côte comme des fauteuils de cinéma les pliants crasseux qu'on a mis à leur disposition.

17 HEURES. — Le commandant Ayasse me fait les honneurs du *Kairouan*. Ce méridional de haute taille, au crâne étincelant et au parler chantant, aime son bateau plus que je ne saurais dire. Il m'en parle avec une affection touchante.

19 HEURES. — Le commandant m'a invité à sa table. En dehors de son second et du médecin, il y a là le général, le colonel commandant d'armes et un gros manutentionnaire d'Alger, M. D., accompagné de sa femme.

Repas de têtes : le colonel commandant d'armes est aviateur. Réserviste et disposant de temps libre, il a repris du service en Algérie pour six mois et termine son temps. Il n'a plus reconnu son arme où l'on rampe plus souvent qu'on ne vole. Il rentre somme toute assez satisfait de ses vacances militaires, mais peu disposé à les renouveler.

Le général a deux têtes : l'une de général, l'autre de député. Il quitte l'armée pour se présenter aux élections. Ses propos sont déterminés à la fois par son passé et par son avenir, donc nuancés. Il a foi dans l'armée française mais admet qu'il y a d'autres solutions que celle de force. Il est optimiste — pas trop — et croit que la démocratie n'est pas une denrée d'exportation.

M. D. a une tête de portefeuille. Il représente ici les valeurs les plus sûres et les plus sacrées : travail, commerce, compte en banque et présence française.

En face de moi, Mme D. est parfaite dans son rôle d'épouse légitime d'un grand Français d'Algérie. Elle pense que la presse a une responsabilité écrasante car *« elle dirige l'opinion »*. Elle a sur les questions algériennes une optique qui a le mérite d'être claire. *« Les Arabes,* me dit-elle, *étaient heureux autrefois, pourquoi vouloir les changer ? La grande erreur, voyez-vous, c'est d'avoir voulu en faire des évolués. Il faut renoncer à cette utopie et laisser l'indigène dans sa condition ancestrale. On a eu tort, croyez-moi, de faire des écoles, bien tort. »*

21 HEURES. — Dans les cales cependant les hommes s'apprêtent pour la nuit, loin, très loin de ces hautes spéculations du salon des premières. Quand je les rejoins on parle à bâtons rompus de leurs projets, de leurs familles, de leurs préoccupations. C'est toujours la même chose : on a l'impression que ce qui les a le plus frappés c'est d'avoir perdu six mois dans une aventure dont ils n'ont rien retiré.

Ils parlent librement après avoir posé comme condition préalable, toujours, qu'aucune mention ne sera faite de leur nom. Ils sont libérables, mais ne se sentent pas encore libérés. En fait, au bout d'un moment ils se déchaînent. Les moindres ragots entendus dans les cantonnements, ils en font des paroles d'évangile et m'assurent notamment avec conviction qu'il y a *« trente mille engagés volontaires attendant à Fréjus leur départ pour l'Algérie »*, mais qu'on refuse de les embarquer *« parce que leurs soldes sont trop élevées et qu'il revient moins cher de conserver les rappelés ou le contingent ! »*

Qu'il est loin des cales le pont supérieur ! Pour Mme D. il n'y a pourtant pas de problème. Elle se sent si près de ces hommes qu'elle prétend comprendre, mais qui, eux, ne la comprendraient pas.

DIMANCHE, 7 H. 25 DU MATIN. — Nous voilà à quai. A l'exception de la presse et de quelques soldats et officiers, il n'y a personne ici pour recevoir le premier convoi de rappelés libérés. Mais ceux-ci ne s'en soucient guère. Dès qu'ils ont accès aux passerelles, ils se précipitent touchent leur ration et le guide offert par le gouvernement, puis c'est la fuite rapide vers les trains spéciaux.

Deux messieurs de noble apparence discutent à côté de moi : *« Mais, mon cher,* dit l'un d'eux, *comment s'opère donc la relève ? — Ah ! monsieur le président,* fait l'autre, *c'est bien ce qui me préoccupait tellement. Mais je me suis renseigné. Soyez sans crainte, elle se fait homme pour homme. »*

15 HEURES. — Tout à l'heure le *Ville-de-Tunis* est entré en rade venant d'Oran et transportant 1.195 hommes. La confusion était extrême. Ce matin, très peu de familles attendaient à l'entrée du môle, mais à 13 heures c'était une invraisemblable cohue de femmes dont beaucoup étaient venues à tout hasard sans même savoir si leur mari, leur fils ou leur fiancé arrivait bien ce jour-là. Un peu à l'écart une toute jeune femme attendait avec des yeux très rouges, tenant un bébé dans ses bras : *« Elle s'appelle Patricia,* me dit-elle. *Elle a treize jours. Il ne la connaît pas encore, bien sûr. »*

23 HEURES. — Cet officier des services psychologiques de l'armée qui remonte sur Paris dans le même compartiment que moi, a été envoyé par le ministère à Marseille pour y contrôler le rapatriement des trois premiers groupes de rappelés libérés. Il a assisté au cours de cette journée de dimanche à l'arrivée du *Kairouan* (Alger : 1.037 hommes), du *Ville-de-Tunis* (Oran : 1.195 hommes) et du *Djebel-Dira* (Philippeville : 365 hommes). Je lui fais part sans ambages de mes observations. *« Vous n'étiez pas là,* me dit-il, *à l'arrivée du « Djebel-Dira » ? Non ? Quel dommage ! Les rappelés du « Kairouan » étaient peu intéressants ; ceux du « Ville-de-Tunis », lamentables. Mais ceux du « Djebel-Dira » : un allant, un moral, une tenue ! On voyait bien qu'on avait affaire à de vrais combattants... »*

Je n'ai pas eu de chance ; j'ai pris le mauvais bateau.

24 HEURES. — J'ai rassemblé mes notes et je me demande bien ce que je dois en faire.

Ces hommes avec lesquels je viens de passer vingt heures sont pourtant faits du même sang, de la même chair que ceux que j'ai vus en plein bled dans la vallée de la Soummam, en Aurès ou dans les Nementchas. Alors pourquoi ont-ils si pitoyable mine ? Et qu'a-t-on fait d'eux pendant ces six mois qui pouvaient être riches en enseignements de toutes sortes ?

Les rappelés n'ont appris en somme qu'à mépriser l'indigène et à se méfier du Français de souche. Le bilan est tragiquement négatif. Les services psychologiques de l'armée ont beau leur délivrer le magnifique fascicule bleu qui doit leur servir de guide, je crains qu'il ne soit trop tard.

Peut-être après tout ai-je trop subi l'impression d'un moment, faussée par les conditions de ce départ à la sauvette. Peut-être que, de retour chez eux, avec le temps, ces hommes retrouveront d'autres souvenirs et matière à réflexion. Peut-être... je ne sais pas. Mais il serait quand même temps d'y songer pour ceux qui restent et pour ceux qui partent encore aujourd'hui.

G. P.

[Tous ceux qui sont un jour rentrés d'une guerre éprouveront sans doute comme nous la vérité de ce récit mais aussi son caractère éternel.

Simplement : pourquoi mentir, pourquoi travestir ? Les jeunes hommes qui sont partis pour l'Algérie, ceux qui y partiront, méritent au moins qu'on leur rende l'hommage de reconnaître qu'ils ne sont pas des mécaniques que l'on remonte à coups de clairon mais des hommes, dont le sacrifice est d'autant plus grand qu'il ne s'inscrit pour eux dans aucune action cohérente.]

Une idée fixe : la maison

C'est la quille

LA VIE AU CAIRE DES REBELLES ALGERIEN

« Ah ! soupirait Khider il y a quinze jours : si seulement nous pouvions rentrer en France ! »

Les chefs algériens que les autorités françaises viennent d'arrêter au moment où ils s'apprêtaient à se rendre à la Conférence de Tunis sont à coup sûr les plus intransigeants et les plus « durs » des responsables politiques de l'insurrection algérienne. Mais ils sont aussi les plus populaires et ceux qui disposent de l'autorité la plus grande dans un pays qui ne comprend ni Sultan, ni personnalité de premier plan. Jusqu'à ces derniers jours, ils vivaient au Caire. A plusieurs reprises, le gouvernement français, d'une manière plus ou moins indirecte, a essayé d'entrer en contact avec eux pour les « sonder ». Les efforts mêmes faits pour intercepter l'avion où ils se trouvaient leur donnent une sorte de consécration : le gouvernement a cru devoir négliger les conséquences tunisiennes et marocaines de cette opération, devant l'importance de cette « prise ».

Ben Bella est le cerveau militaire de la rébellion dont Khider est le chef politique. Notre collaboratrice Simone Lacouture, de retour en France après trois années passées en Egypte, rapporte sur les chefs algériens du Caire un témoignage essentiel.

★

A Paris, on s'imagine volontiers les membres du F.L.N. à tu et à toi avec le colonel Nasser, entrant dans le bureau du Premier égyptien comme chez eux et abreuvant la presse égyptienne des « exploits » de l'armée de libération algérienne. Sans doute faut-il imputer cette vision erronée de la vie égyptienne aux émissions radiophoniques de « La Voix des Arabes » qui déverse, sur le ton à la fois ordurier et lyrique dont les Egyptiens ont le secret, des injures à l'égard de la France. Sans doute des cargaisons d'armes égyptiennes sont-elles convoyées depuis le Caire jusqu'en Algérie — comme vient de le prouver le bateau pirate récemment arraisonné. Pourtant tous les journalistes français qui ont vécu en Egypte savent quelles frontières de méfiance et d'incompréhension séparent les Algériens et les Egyptiens.

Le « B reau du Maghreb », installé au troisième étage d'un vieil immeuble du centre, est monacal et poussiéreux. Un « chaouiche » débonnaire veille à l'entrée de la maison, assis paisiblement, le fusil entre les jambes, sirotant des verres de thé. Il ne vous demande jamais rien...

● Une table, trois fauteuils, c'est le bureau de Khider

Je pousse la porte d'entrée... Une dizaine de jeunes gens nouvellement arrivés, des étudiants, des « évadés », musardent. Mais si l'on connaît les lieux, il suffit de frapper à la porte de droite : le bureau de Mohammed Khider, le chef nominal du Front. Pièce triste, pauvre. Une table, un canapé de cuir vert élimé, trois fauteuils, et la table minuscule sur laquelle on dépose inévitablement le café « masbout ».

● Khider reçoit aimablement, souriant, apparemment conciliateur, cordial. De taille moyenne, les tempes grisonnantes, le teint mat, il est le militant de base. Ancien député d'Alger à l'Assemblée constituante de 1946, il fut condamné par contumace au lendemain de l'insurrection de 1954.

● Hussein Ait Ahmed, l'intellectuel du groupe, élégant et ouvert, apparaît parfois au Caire entre deux sessions de l'O.N.U. Il est le beau-frère de Khider et les deux militants ont épousé les deux sœurs. Leurs fils âgés de quatre ans se ressemblent comme des jumeaux et portent des noms glorieux : Jugurtha, fils d'Ait Ahmed, a envoyé de New-York une panoplie de cow-boy à son cousin Tarik, fils de Khider ; Tarik, ce général arabe qui conquit l'Espagne. Les deux familles partagent un petit appartement aux fauteuils recouverts de cretonne à fleurs, comme dans tout intérieur bourgeois du Caire.

● Hocine Lahouel, ancien petit commerçant, directeur de la « Nation algérienne », fit un long voyage en Asie, rencontra Nehru et fut à la base de ce plan que le gouvernement français rejeta en juin dernier.

● Mohammed Yazid fut le président des étudiants algériens en France et récemment envoyé à Djakarta.

● Ahmed Bouda, tout grêlé de variole, ancien délégué de l'Assemblée algérienne et évadé en mars 1956, est l'ours du bureau, têtu, bourru, mal léché.

● Me Kiouane, au contraire, est aimable et disert, très « parisien » en dépit de ses yeux curieusement asiatiques. Jeune avocat d'Alger, ancien « centraliste » (scission de Messali Hadj), il a longtemps essayé de convaincre la gauche libérale française. Il est aujourd'hui l'un des plus « durs » du Front et cherche à expliquer les thèses d' « autonomie de gestion » exposées dans un hebdomadaire parisien : « A Alger, le dialogue n'était plus possible, même avec les libéraux : nous les compromettions ! »

● Le Dr Lamine, l'une des têtes les plus froides du Front, le plus raisonnable et le plus sage, fait la liaison avec les deux gouvernements marocain et tunisien. Tous vivent sobrement. Ils vont à pied ou prennent l'autobus. Le Bureau du Maghreb n'a même pas une voiture de service. Et plusieurs d'entre eux travaillent comme professeurs... de français dans des écoles égyptiennes.

● Pour eux, les Egyptiens sont des Orientaux

● MM. Bayoud et Boujemline, les représentants de l'U.D.M.A. au Caire, font bande à part et tiennent leurs assises dans leur appartement, quoique le ralliement du « patron », Ferhat Abbas, les ait rapprochés du Front. Enfin, les Ulémas tiennent séance dans un bureau distinct de celui du Front.

● Tawfik el Madani, qui dirigea pendant 40 ans le journal des ulémas d'Alger, arrivé au Caire cet hiver, a rallié au Front les ulémas méfiants, et pendant le Ramadan, plusieurs réunions du Front eurent lieu à la direction des ulémas, satin vieux rose et faux Louis XV.

● Ferhat Abbas et son ami Ahmed Francis, du temps qu'ils étaient au Caire, se distinguaient de leurs « amis » par un occidentalisme si agressif, qu'ils en devenaient presque suspects. Ce fut de façon plus nette encore le cas d'Abdelmajid Mecheri, le frère du préfet, qui n'eut de cesse qu'il n'ait quitté la capitale égyptienne pour s'installer à Genève.

Bref, la réserve des Algériens à l'égard de l'Egypte, pour être moins grande que celle des Marocains et des Tunisiens, n'en reste pas moins très sérieuse : il leur arrive de dire dans leurs conversations : « *Nous en France...* », même si dans la même phrase ils injurient certains Français.

Ils se plaignent souvent et amèrement de n'avoir « même pas été invités une seule fois pendant le Ramadan à un « Iftar » (le repas fraternel qui rompt le jeûne).

Tous vivent effacés, en marge de la société égyptienne, sans amitiés locales, sans contacts amicaux, sans relations personnelles. Ils lisent les journaux français et discutent à longueur de journée de la politique intérieure française. Peut leur chaut l'Egypte ou le Moyen-Orient pour lesquels ils font preuve d'une ignorance qui n'a d'égale que celle des Egyptiens à leur égard. Bien plus que des Arabes habitant un pays ami, ce sont des politiciens français en exil. Même leurs tracts et leurs journaux sont imprimés à Paris...

Entre eux, ils ne parlent que le français, et ils envoient leurs enfants dans les écoles françaises. Nous rencontrâmes un jour Allal El Fassi sortant d'une librairie les bras chargés de livres : quatre volumes de Proust pour sa fille Leila... Ils accueillent avec avidité les journalistes français de passage au Caire, mais ils sont toujours seuls, entre eux, dans cette pâtisserie du centre où se rencontre le Tout-Caire. Aux tables voisines, presque jointives, les Egyptiens, dont plusieurs collaborateurs proches de Nasser qui viennent chercher pendant l'été brûlant la douceur de l'air conditionné. Jamais ils ne s'asseyent à la même table.

Cet élément humain ne supprime pas, certes, le problème de l'intervention égyptienne dans les affaires d'Afrique du Nord. Mais cela en limite singulièrement la portée. Entre les uns et les autres, un abîme. « *Rien ne changera le fait qu'ils sont des Orientaux* », nous disait un jour l'un d'eux. « *Nous, les Occidentaux...* » Maghreb ne signifie-t-il pas Couchant ? Et d'ajouter : « *Si nous entrons un jour dans la Ligue arabe, ce sera pour former un front occidental susceptible de balancer la force des Moyen-Orientaux.* »

● Ben Bella, le maître du trafic d'armes

Reste évidemment le numéro 1 du Front, le vrai chef : Ben Bella. Son arrestation vient de faire passer au premier plan de l'actualité une figure restée jusque là mystérieuse. Ancien adjudant de l'armée française, il est partout et nulle part. Ami de Nasser et du roi Séoud, c'est lui qui négociait avec les Etats arabes tous les achats d'armes.

Il voyage constamment. Il vole de Ben Ghazi à Riad et d'Amman à Damas, ne faisant que de courtes escales au Caire où il habite une villa mystérieuse. Une seule fois, il accepta d'assister quelques minutes à une conférence de presse : c'était pour cautionner la déclaration modérée de Ferhat Abbas. Il est en fait le seul vrai chef. Celui à qui ses camarades ne posent pas de questions. Ses disciples louent son « calme », sa « pondération » et son « intelligence politique ».

Il apparut une fois dans la presse égyptienne, cette année, sur deux pages, dans l'hebdomadaire illustré « Akher Saa », avec ce titre : « *Un million de francs à qui capturera Ben Bella, l'homme de la révolution algérienne.* » Et le journal ajoutait : « *Akher Saa* » *retrouve la retraite secrète de Ben Bella... Ne demandez pas comment nous avons trouvé sa cachette et comment nous sommes parvenus jusqu'à lui...* » Car il est exact que Ben Bella se cache même des Egyptiens. Dans cette interview, dans laquelle Ben Bella raconte comment il a échappé, à Tripoli, à une tentative d'assassinat perpétrée par des agents français, relevons que Ben Bella affirme :

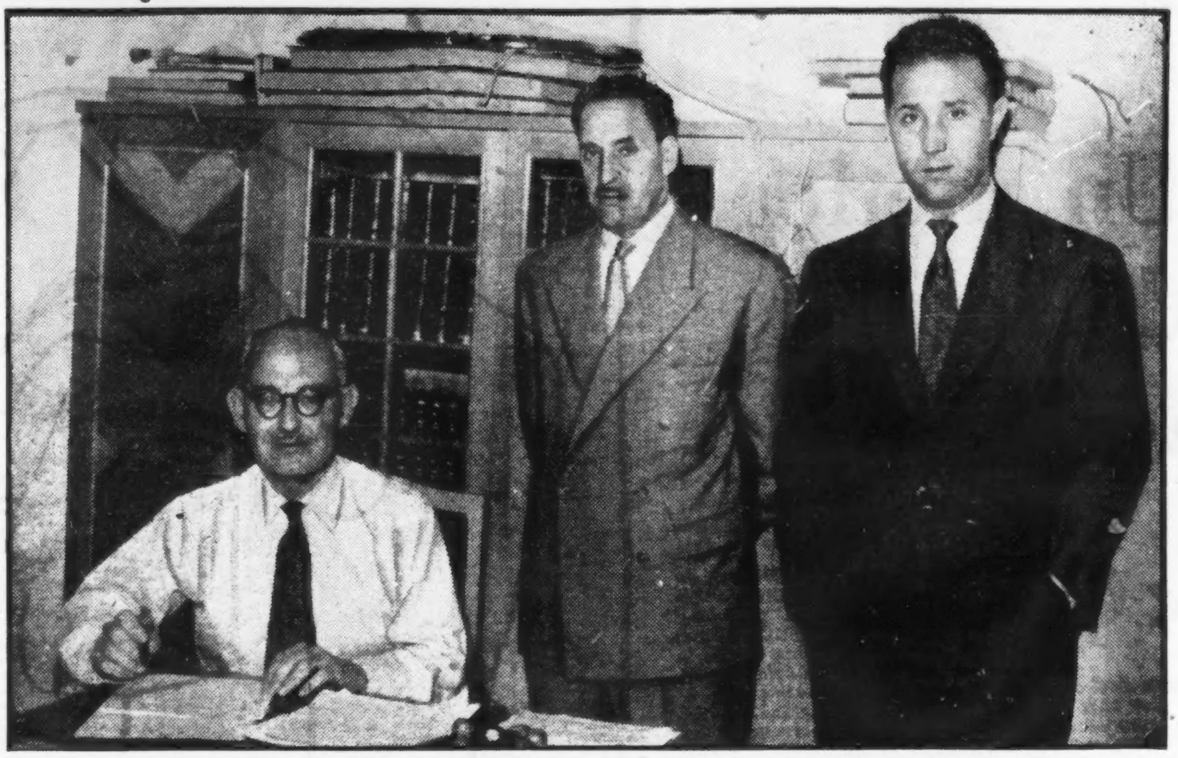
> « *Nous combattons la France avec ses armes... et je puis affirmer que ces armes sont d'origine française. Non, les Russes ne nous en ont pas proposé. Mais s'ils le faisaient, nous accepterions. Non, nous ne sommes pas communistes, et j'accuse la France d'avoir introduit chez nous la tentation communiste.* »

Il ne parle pas des pays arabes, mais les nombreux voyages qu'il effectue ont pour but essentiel l'achat d'armes acheminées par Tripoli et le Sud tunisien. On affirme qu'il traverse souvent la frontière. S'occupant du trafic d'armes, il est, plus que les autres, tributaire des Egyptiens, et c'est ce qui, peut-être, est à l'origine de ses divergences avec Allal El Fassi et de la réserve de certains chefs de maquis algériens qui déclarent vouloir « être considérés par l'Egypte comme un allié, non comme un instrument ».

Sur le plan politique, Ben Bella passe pour

HEFS

A droite nous sommes au Caire le 26 avril dernier. Ben Bella, dans les locaux du bureau du Maghreb, accueillait Ferhat Abbas, au centre, et Tewfik el Madani qui se ralliaient spectaculairement au Front de la Libération Nationale. Assis à cette table de travail, Tewfik el Madani, ancien secrétaire général des Oulemas, le leader de la tendance religieuse et mystique de la rébellion algérienne, ne se doutait pas alors qu'il deviendrait chef responsable du F.L.N. C'est aujourd'hui chose faite, depuis que, dans l'ordre de gauche à droite (ci-dessous), Mostefa Lacheraf, ex-professeur au lycée Louis-le-Grand à Paris, Boudiaf, Aït Ahmed Hocine, délégué à l'O.N.U. du F.L.N., Khider et Ben Bella, les deux têtes de l'insurrection, sont entre les mains de la police française...



être moins intransigeant que Khider. Il connaît mieux les limites, et parfois les échecs, de l'insurrection. Il a peu de familiarités avec les milieux politiques français : c'est pourquoi il entend se servir de Ferhat Abbas, du Docteur Francis et de Kiouane.

Au Caire, les Algériens sont des inconnus

Le Front n'a que peu de contacts avec la presse, donc avec le public égyptien. On ne voit jamais ici les journalistes du Caire, sinon pour les très rares conférences de presse où le Bureau les convoque. Ils y viennent sans enthousiasme, comprennent mal l'arabe algérien — encore moins le français de Ferhat Abbas et de Mecheri qui ne parlent qu'à peine l'arabe. Ils ignorent complètement les problèmes et s'adressent à nous, journalistes français, pour savoir de quoi il retourne.

Lorsque Ferhat Abbas arriva au Caire cet hiver, annoncé par les agences, nos confrères égyptiens nous téléphonèrent pour savoir qui il était. Ils mélangent les partis et les leaders et ne s'y retrouvent pas entre le M.T.L.D., l'U.D.M.A., l'O.R., le C.R.U.A., le M.N.A. et le Front, se perdent au milieu des divergences, des scissions, des rivalités et des regroupements. Pour eux, ce sont des étrangers dont ils comprennent à peine la langue et qu'ils s'étonnent surtout d'entendre parler français entre eux. Les problèmes d'Afrique du Nord ne les intéressent pas, et leurs journaux ne donnent qu'une place incroyablement minime aux nouvelles d'Afrique du Nord. Il faut un ordre des bureaux officiels de l'Information pour que l'on fasse un reportage, une interview, un exposé de la question.

Les Nord-Africains ne ressentent pas, de leur côté, cette « sympathie » pour les peuples arabes du Moyen-Orient (ils disent : « *l'Orient* »). En dépit de leur langue, de leur religion, ils se sentent étrangers sur une terre étrangère, en exil.

« *Ah ! si nous pouvions au moins rentrer en France* », nous disait récemment l'un de ceux qui passent pour les plus violemment antifrançais. Et pour éclairer encore les relations algéro-égyptiennes, il n'est pas sans intérêt de connaître l'histoire de la campagne de presse antifrançaise avortée, en juin dernier.

Un beau matin, *Al Goumourhia*, journal officiel, annonçait : « *Toute la vérité sur les contacts entre le Front et les Français.* » Affolement au Bureau du Maghreb. On dépêche un envoyé au journal qui y rencontre le rédacteur chargé de la série d'articles : Zakaria Lutfi Goma, ancien attaché de presse à Paris, et qui venait d'être expulsé de France.

« *Je me vengerai de Wybot* », hurlait-il à qui voulait l'entendre. Et sa vengeance, c'était la révélation des « *contacts* ».

Le premier article parut, exposant le problème algérien et annonçant pour le lendemain « *toutes les révélations* ». Il n'y eut pas de lendemain.

« *Ils vont nous couper toute possibilité de négociation* », se lamentaient les Algériens. Il fallut beaucoup de diplomatie de leur part pour faire stopper cette campagne de presse, alors que leur seul vœu était de négocier. « *J'irai moi-même à Paris*, nous disait Khider, *au risque de me faire mettre en prison.* »

Il y est !

« C'est lui le patron », a déclaré Ben Bella lui-même en désignant du geste aux policiers Mohamed Khider (ci-dessus), ancien député au Parlement français et condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité...

Un métier de tous les jours

« ÇA, *c'est une femme* », dit Picasso de Georges Braque, l'un des rares peintres vivants qu'il admire profondément. Et, du parti communiste auquel il adhéra en grande pompe après la dernière guerre : « *Quelle belle femme, mais c'est aussi celle qui m'a le plus trompé.* »

Car chez Picasso, auquel ces propos sont prêtés, chaque pensée comme chaque trait de crayon s'inscrit dans un univers dont la femme est l'incarnation suprême et dont les références sont uniquement concrètes, sensuelles, visuelles.

C'est là son génie. Et c'est aussi son drame : il est en effet venu au monde et à la peinture en un temps où les systèmes picturaux étaient — comme ils le sont encore — des vedettes plus considérables que les peintres eux-mêmes : impressionnisme, fauvisme, cubisme, surréalisme, abstractivisme, réalisme, autant de camps, de clans ou de chapelles auxquels le peintre *doit* appartenir s'il veut toucher, de son vivant, sa part de gloire.

Or si Picasso a parfois accepté, pour voir, de « faire un bout de chemin » avec l'une ou l'autre des écoles en vogue, son tempérament propre ne lui a jamais permis d'assimiler une « théorie », quelle qu'elle soit.

Comment, dans ces conditions, Picasso a-t-il pu devenir le peintre le plus célèbre et — probablement — le plus considérable de son époque ?

Parce qu'il possède un des plus extraordinaires talents de dessinateur qu'on ait jamais connus ?

Parce que sa puissance de travail est prodigieuse ?

Parce qu'il sait exploiter son talent avec un sens certain de la publicité ?

Pour ces raisons et pour d'autres, plus complexes, qui tiennent précisément à ce que Picasso, tout en étant le grand peintre à la mode, n'a jamais cessé de travailler à contre-courant de toutes les modes.

Chacun de ses coups de crayon est une déclaration de guerre.

Guerre aux « théoriciens » qui voudraient bien l'adopter, mais dont le dogmatisme lui est absolument intolérable. Il les défie, les nargue, mais, surtout, leur montre ce qu'il sait faire : tantôt il dessine comme Ingres, tantôt il tord les nez de ses personnages, leur place des yeux où il lui plaît, comme on décide de percer des fenêtres du côté de la mer dans la maison de ses rêves. « *On peut tout voir avec les mains* », semble-t-il dire pour souligner que lui, du moins, n'a pas besoin de « *se faire des idées* » pour pouvoir peindre.

Guerre au public qu'il ne manque pas une occasion de décevoir, d'irriter, d'exaspérer. En fait, il « prépare » son taureau, sûr qu'il est de l'estocade finale.

Picasso est une sorte de Manolete de la peinture. Il n'a pas seulement la façon d'agir d'un torero. Il en a aussi la façon de vivre : autoritaire, capricieux, mais capable d'une princière gentillesse, il a ses « clients », ses femmes, ses amis, ses enfants qui se groupent autour de lui dans un univers dont il est à la fois le centre et le sommet.

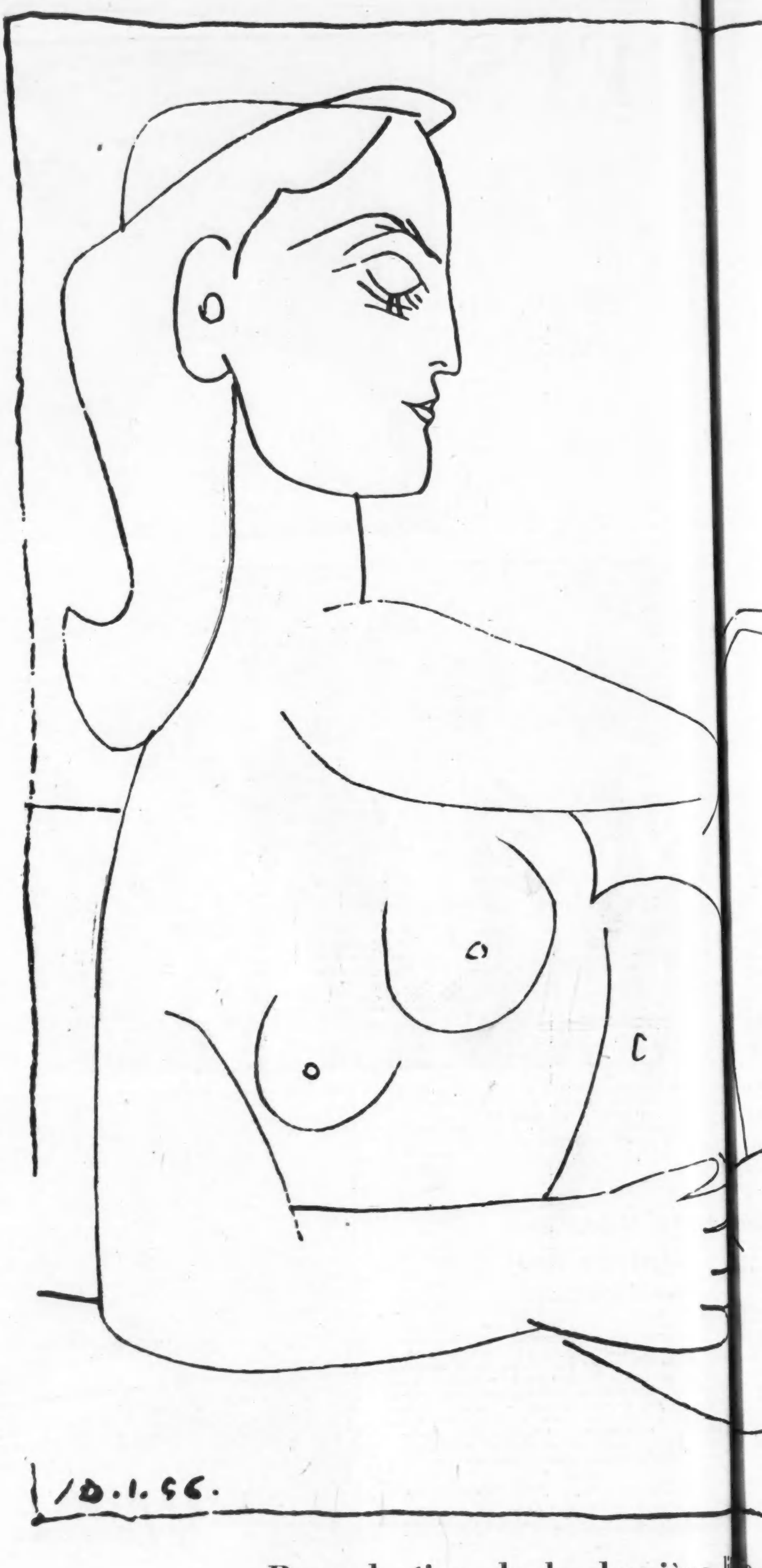
Ceux pour qui le souvenir de la guerre d'Espagne est toujours présent comprendront que Picasso est aussi le Durruti de la peinture : l'anarchiste authentique (espagnol) pour qui la lutte contre les structures établies est un « métier » de tous les jours, aussi nécessaire, finalement, que celui de médecin ou de boulanger.

On aime ou on n'aime pas Picasso, mais son œuvre et son personnage répondent naturellement au besoin qu'éprouvent les hommes de se libérer des dogmes et des recettes de la médiocrité.

C'est la raison de son angoisse qui le pousse à changer sans cesse de manière tout en restant lui-même. Et c'est aussi la clef de son succès.

D'après le calendrier des P.T.T., Picasso a, cette année, 75 ans. Dans le calendrier sentimental, il aura toujours le même âge que Goya, Manolete et la guerre d'Espagne.

J.-F. CHABRUN.



Reproduction de la dernière li

li e de Picasso — *Deux femmes sur la plage*

LE PROGRAMME DE GOMULKA

« L'Express » publie ici le texte du discours prononcé par M. Wladislas Gomulka, lors de la dramatique réunion du Comité central du P. C. polonais qui suivit la visite à Varsovie des principaux leaders soviétiques. Une version tronquée de ce texte avait été mise, à Paris, à la disposition des journalistes français. Des passages essentiels avaient été omis que nous avons rétablis, ayant pu nous procurer le texte intégral de cet important document.

Au moment où il reprend le pouvoir, M. Gomulka s'affirme dans ce discours comme un véritable homme d'Etat. Modéré dans le ton, il est extrêmement sévère sur le fond et ne laisse aucune question importante dans l'ombre. Ayant renoncé au lourd jargon cher aux leaders communistes depuis Staline, il fait une analyse claire et rigoureuse de la situation, dénonçant nettement les coupables pour présenter enfin un programme de gouvernement solide et exempt de toute démagogie. Ce discours commande l'avenir de la Pologne, mais il mérite aussi d'être entendu et médité au-delà des frontières polonaises.

LORSQU'IL y a sept ans, j'ai pris la parole, au mois de novembre, devant le Comité Central du Parti Ouvrier Polonais Unifié, je croyais m'adresser pour la dernière fois aux membres du Comité.

Bien que sept années se soient écoulées depuis ce jour où la politique du Parti fut brutalement modifiée, je suis profondément convaincu que cette période appartient à un passé révolu.

Nous avons connu de nombreuses et grandes difficultés au cours de ces années. L'héritage que cette période a laissé au Parti, à la classe ouvrière et au peuple, est plus qu'alarmant dans certains domaines.

Il y a deux mois et demi, la septième réunion plénière du Comité Central avait apprécié les aspects positifs et négatifs de la période écoulée ; elle avait tracé les directives de l'action future. Malgré le désir que j'en avais, je n'ai pu alors prendre part à cette réunion.

Nombreux ont été parmi vous ceux qui ont prononcé mon nom à cette réunion, et qui avaient envisagé la possibilité, voire la nécessité, de mon retour dans le Parti. Ce retour avait été subordonné à l'attitude que je prendrais à l'égard des résolutions adoptées au cours de cette réunion plénière. C'est pourquoi j'estime de mon devoir de vous faire connaître mon point de vue sur ces résolutions, ainsi que la façon dont j'envisage la réalité présente, et l'avenir.

Je formule certaines réserves sur les décisions de la 7e réunion plénière du Comité Central. Elles concernent l'appréciation portée sur le passé et la politique agricole du Parti.

Indépendamment de cela, je considère que ces résolutions sont justes et qu'elles constituent une bonne orientation de l'action à mener. Elles devront, au cours de leur réalisation, être précisées et complétées.

Les résolutions de ce Comité Central ont trait aux réalisations et aux erreurs du Plan de six ans.

Je suis loin de vouloir sous-estimer les réalisations de notre pays. Nous nous réjouissons, comme la nation tout entière, de l'augmentation de la production dans notre industrie. Je n'ai pas lieu de mettre en doute les indices d'augmentation de la production industrielle. Je les accepte comme étant conformes à la vérité. Mais il y a toutefois plusieurs objections qui nous contraignent à réviser l'appréciation de nos réalisations économiques au cours des six dernières années.

> **« On a institué comme règle le travail du dimanche »**

Examinons les réalisations du Plan de six ans dans l'industrie houillère.

De tous les exemples cités, il résulte que notre industrie minière non seulement n'a pas progressé au cours du Plan de six ans, mais a reculé par rapport à l'année 1949.

La politique économique, en ce qui concerne notre industrie minière, a été caractérisée par une légèreté criminelle. On a institué comme règle le travail du dimanche, ce qui ne pouvait que ruiner la santé et les forces du mineur et rendre impossible l'entretien adéquat de l'équipement minier. On a imposé à beaucoup de nos mineurs un travail de soldat et de prisonnier.

Une telle politique n'a pu qu'aboutir à la situation inquiétante dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui sur le plan de l'extraction du charbon.

Prenons un autre exemple. Au prix d'énormes frais d'investissements, nous avons construit une usine d'automobiles à Zeran. Il a été ainsi créé une usine qui fabrique à des prix de revient exorbitants des automobiles d'un modèle périmé qui consomment énormément d'essence et qui, je crois, ne sont fabriquées nulle part ailleurs dans le monde.

Est-ce que la création de telles usines peut être considérée comme un renforcement de notre potentiel industriel ? Quel profit tire notre économie nationale de pareilles réalisations ?

Ainsi, après l'achèvement du Plan de six ans qui devait élever sensiblement le niveau de vie de la classe ouvrière et de toute la nation, nous nous trouvons aujourd'hui, dans la première année du Plan Quinquennal, en face de considérables difficultés économiques qui croissent de jour en jour.

Nous avons engagé d'importants investissements dans l'industrie et lorsque sont arrivées à terme les premières échéances, nous nous sommes trouvés dans la situation d'un failli insolvable. Il nous a fallu demander un sursis aux créanciers.

Les dirigeants de notre économie nationale n'ont probablement pas compris un fait très simple, à savoir qu'il faut utiliser les crédits de façon que la production permette d'amortir les investissements. Chez nous, par exemple, une grande partie des crédits a été utilisée pour l'achat d'équipements qui n'ont encore trouvé aucune utilisation dans la production et qui n'en trouveront pas pendant de longues années encore. Une partie peut être même considérée comme définitivement perdue. Encore aujourd'hui nous recevons des machines commandées jadis pour des objectifs industriels qui ne figurent plus depuis longtemps dans nos plans économiques.

> **« Il faut avoir le courage de dire la vérité »**

Quels sont les résultats de notre Plan de six ans ? Quelle est la situation actuelle ? Et quelles sont nos possibilités pour un nouveau départ ? La réponse nous est donnée par le désastreux bilan de notre balance des payements extérieurs.

Le solde de ce bilan est tel que malgré les moratoires qui nous ont été accordés, malgré l'ajournement du payement de la moitié de nos dettes, il y a lieu de s'interroger sur les possibilités réelles d'exécution de ce nouveau plan de cinq ans.

On connaît le danger que court un pays dont la production de biens de consommation est trop faible par rapport à une circulation fiduciaire trop forte.

Est-ce que les résolutions de la 7e réunion plénière du Comité Central parlent de tout cela ? Non. Le plus important n'est pas que ces résolutions essaient d'adoucir l'appréciation du passé. Ce qui est grave, c'est que sans une analyse économique précise, nous ne pouvons formuler correctement aucun plan d'avenir. Des faits comme ceux cités plus haut ne peuvent être passés sous silence. Parce qu'il faut dire clairement que c'est la nation tout entière et en premier lieu la classe ouvrière qui font les frais de la mauvaise politique économique. Or le Comité Central n'a même pas pris de sanctions contre les hommes responsables de cet état de choses.

Dans le domaine agricole, nous assistons également à des phénomènes qui doivent nous faire réfléchir et dont nous devons tirer certaines conclusions. Or il n'en a pas été tenu compte par la 7e session plénière du Parti, dont les décisions appellent plusieurs réserves.

La solution de tous les problèmes qui se sont accumulés est entre les mains de la classe ouvrière. Tout dépend de son attitude : la situation actuelle comme les perspectives de demain. Mais l'attitude de la classe ouvrière dépendra de la politique tracée par la direction du Parti comme de la compétence du gouvernement et de tous les organes dirigeants du pays.

La classe ouvrière a donné dernièrement à la

direction du Parti et au gouvernement une douloureuse leçon. Les travailleurs de Poznan ont eu recours à la grève et sont descendus dans la rue, en ce sombre jeudi de juin, pour crier : « Nous en avons assez. Cela ne peut pas continuer. Il faut en finir avec cette politique désastreuse. »

Les travailleurs de Poznan ne manifestaient pas contre la Pologne populaire ni contre le socialisme. Ils protestaient contre le mal qui s'est largement répandu dans notre système social et qui les a douloureusement touchés. Ils protestaient contre les déviations des principes fondamentaux du socialisme, qui reste leur idéal.

« C'est le parti qui est responsable de Poznan »

C'est à l'idée du socialisme que la classe ouvrière a rattaché ses espoirs d'une vie meilleure. Elle a lutté pour le socialisme dès qu'elle eut pris conscience de son existence. Et quand l'évolution de l'histoire a permis à ses représentants de prendre le pouvoir en Pologne, la classe ouvrière, vibrante d'enthousiasme, s'est consacrée de toutes ses forces à la réalisation concrète de l'idée socialiste.

La classe ouvrière, c'est notre classe. Elle est notre force invincible. Nous sommes la classe ouvrière. Sans elle, c'est-à-dire sans la confiance de cette classe, chacun de nous ne serait rien d'autre que sa propre individualité.

Tenter de présenter la tragédie de Poznan comme une œuvre des impérialistes et des provocateurs fut d'une grande naïveté politique.

Les agents de l'impérialisme et les provocateurs peuvent se manifester en tous lieux, à tous les moments. Mais jamais, ni nulle part ils ne peuvent déterminer l'attitude de la classe ouvrière. Si impérialistes et provocateurs avaient pu inciter la classe ouvrière à agir, les ennemis de la Pologne populaire, tous les ennemis du socialisme auraient eu la tâche aisée. Mais il n'en fut nullement ainsi.

Il fut un temps où les forces hostiles au socialisme, dirigées par les capitales étrangères, disposaient en Pologne d'un puissant réseau clandestin. Il fut un temps où le pouvoir populaire était militairement attaqué et devait défendre son existence par la force des armes. C'est par centaines et par milliers que les membres de notre Parti, soldats ou ouvriers, sont morts dans ce combat.

Ce furent des jours sombres dont l'affreux souvenir est encore présent dans nos cœurs. C'étaient les premières années de la Pologne populaire. Mais même en ces temps difficiles et qui leur étaient favorables, les agents clandestins ne réussirent jamais à s'infiltrer dans les rangs de la classe ouvrière et à avoir sur elle la moindre influence politique.

La classe ouvrière est l'avant-garde de la nation et elle ne peut se prêter aux manœuvres des agents de la réaction. Les provocateurs réactionnaires n'ont jamais été, ne sont pas et ne seront jamais les inspirateurs de la classe ouvrière polonaise.

C'est chez nous, c'est à la direction du Parti, au gouvernement que se trouvent les causes véritables de la tragédie de Poznan et du profond mécontentement de la classe ouvrière. Le feu couvait déjà depuis plusieurs années.

Les espoirs des larges masses de travailleurs ont été trompés car le Plan de six ans qui régit notre économie n'a pas provoqué la nette élévation du niveau de vie que ses promoteurs promettaient. Jongler avec les statistiques n'a pas réussi : prétendre que les salaires réels avaient augmenté de 27 % n'a fait qu'irriter davantage encore le peuple.

Il aurait fallu avoir le courage de démentir les travaux de piètres statisticiens.

« Les gens commencent à redresser l'échine »

Le XX^e^ congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S. nous incite à prendre un tournant dans notre vie politique. Un courant plus vivifiant et plus sain a animé la masse du parti, la classe ouvrière et toute la société. Les gens ont commencé à redresser l'échine. Brisant un mur de silence et de contrainte, les esprits ont commencé à sortir d'une atmosphère irrespirable, faite de mensonges, de falsifications et de duplicités. Les discours stéréotypés que l'on prononçait aux tribunes du Parti, discours que l'on reproduisait dans la presse, sont remplacés par des paroles vivifiantes. On peut encore entendre quelques fausses notes mais elles ne donnent plus le ton. La critique des erreurs passées s'étend maintenant à tous les domaines.

Quand il eût fallu, après le XX^e^ congrès, tirer les conclusions des erreurs passées, quand il eût fallu agir rapidement, sûrement, aller franchement aux masses en leur exposant la vérité sur notre situation économique, la direction du Parti a été incapable d'élaborer une action concrète. L'ajournement plusieurs fois répété de la septième session du Comité Central en donne un exemple concluant.

On m'a jadis reproché, entre autres choses, de manquer de confiance en la classe ouvrière. Cela est totalement faux. Je n'ai jamais perdu la foi dans la sagesse, l'héroïsme et les vertus révolutionnaires de la classe ouvrière. J'y crois encore aujourd'hui.

Je suis persuadé que les travailleurs de Poznan n'auraient pas eu recours à la grève, qu'ils n'auraient pas manifesté, qu'il n'y aurait eu parmi eux personne pour prendre les armes, que le sang de nos frères ouvriers n'aurait pas été versé si le Parti, c'est-à-dire ses chefs, avait dit la vérité.

On ne peut diriger un pays si la classe ouvrière et les masses laborieuses ne font pas confiance à ceux de ses représentants qui tiennent les rênes du pouvoir.

Telle est la base morale de tout exercice du pouvoir au nom des classes laborieuses.

Certes, il est possible de gouverner sans remplir ces conditions. Mais on gouverne mal. Il faut s'appuyer sur la bureaucratie, sur la violation de la légalité, sur la force. La dictature du prolétariat, qui est la démocratie la plus large, perd dans de telles conditions tout contenu. Pour purger notre vie politique et économique de tout ce qui freine son développement nous serons obligés de modifier bien des choses dans nos conceptions du pouvoir populaire, dans l'organisation de notre industrie, dans les méthodes de travail du Parti et de l'Etat. Il faut en un mot remplacer tous les éléments qui sont impropres à construire un socialisme idéal et les remplacer par des meilleurs.

« Impossible actuellement d'augmenter les salaires »

Pourquoi nos possibilités sont-elles aujourd'hui limitées ? L'amélioration du niveau de vie est liée à notre situation économique. Salomon luimême n'eût pu tirer une goutte d'eau d'une outre vide. Nous devons dire que dans notre situation actuelle il nous est impossible d'augmenter les salaires. La corde est si tendue qu'insister encore risquerait de tout casser.

Quand sera-t-il possible de relever le niveau de vie ? Je ne peux rien promettre de concret. Deux facteurs en décideront. D'abord l'amélioration de la gestion de l'industrie et de l'économie nationale. Ensuite l'accroissement du rendement des travailleurs.

La réforme de la gestion de notre industrie touche des problèmes de structure profonde. C'est là qu'il s'agit d'améliorer notre conception du socialisme et les modèles dont nous nous inspirons. Le problème de la gestion autonome ouvrière fait actuellement l'objet des discussions des travailleurs et des différents organes du Parti et de l'Etat. Les organes dirigeants de l'économie et de la politique doivent s'efforcer d'aider l'initiative ouvrière et d'introduire, partout où cela est possible, de telles formes d'exploitation. Mais pratiquement, il faudra avancer lentement.

L'industrie des matières premières, les entreprises qui bouclent tout un cycle de production ou encore les usines qui ne rencontrent aucune difficulté d'approvisionnement réunissent les conditions idéales pour tenter de telles expériences et l'on ne saurait en différer davantage la mise en route. En prenant pour exemple le plus valable l'industrie minière, je peux illustrer les principes essentiels de la gestion autonome ouvrière. Produire mieux, moins cher et davantage, voilà la voie qui mène au relèvement du niveau de vie de la classe ouvrière et de la nation tout entière. Tels sont les fondements sur lesquels doit s'appuyer la gestion autonome ouvrière. C'est en eux que résident les stimulants matériels applicables à la situation économique actuelle.

Mais notre désir d'améliorer les bases de notre vie économique, notre volonté de produire davantage, mieux et moins cher ne peuvent se limiter au problème posé par l'autonomie ouvrière. Ce n'est là qu'un des aspects de la reconstruction, qu'un aspect politique et d'organisation. En cherchant une solution au problème de la réduction des frais de production, non seulement les régies ouvrières autonomes, mais aussi les administrations doivent connaître d'abord le montant de leurs frais réels. Cette question est d'une importance capitale pour la vie économique tout entière. Les difficultés dans la détermination de ces prix de revient, et par conséquent les difficultés rencontrées pour les réduire viennent du fait que l'Etat lui-même établit les prix des matières premières et des marchandises produites d'une manière arbitraire.

→

« L'adhésion aux coopératives doit être volontaire »

En un mot, il convient de modifier notre système des prix afin d'adapter ceux-ci à la valeur des produits. Tout en tenant compte des exigences de la planification, notre économie socialisée devrait satisfaire les besoins d'autonomie des entreprises socialistes.

Le programme de développement de l'artisanat doit enfin aboutir à des résultats pratiques. Dans ce domaine, le plus grave problème posé à l'Etat est celui de la fourniture des matériaux mais il y en a d'autres. Il y a surtout celui des impôts ou plutôt de ce que l'on appelle les *surtaxes*. J'estime que nous ne pourrons jamais créer les conditions nécessaires au développement de l'artisanat si nous maintenons le système des surtaxes. Tout ce que ce système permet, en effet, c'est de ruiner les entreprises.

Il est indispensable de mettre au point un système fiscal raisonnable qui permette à l'artisanat de travailler sans crainte et notre première tâche doit être d'abolir le système néfaste des surtaxes.

Dans le domaine agricole, certaines réformes sont également nécessaires. Toutes les coopératives de production qui sont saines doivent recevoir une aide sous forme de crédits d'investissements remboursables, mais il faut supprimer le système des dotations de l'Etat. En revanche, il ne faut plus accorder de crédits aux coopératives qui n'offrent aucune perspective de développement et qui ne représentent qu'une perte pour l'économie nationale. Il appartiendra aux membres de ces coopératives de décider eux-mêmes de la dissolution de leur communauté. J'estime qu'il ne faut pas gaspiller l'argent de l'Etat en accordant des crédits à des entreprises non rentables.

Les coopératives agricoles ne peuvent se développer normalement qu'aux conditions suivantes :

1) L'adhésion aux coopératives doit être absolument volontaire ; ceci exclut toute contrainte, qu'il s'agisse de pression physique, morale ou économique. Il faut renoncer à toute discrimination fiscale comme moyen de coercition.

2) Les membres des coopératives doivent être maîtres de leurs décisions. La coopérative n'est rien d'autre qu'une entreprise agricole indépendante ; sa direction doit être élue en toute liberté par ses membres ; elle doit pouvoir disposer de ses biens comme elle l'entend.

3) Les coopératives doivent être libres d'acquérir par leurs propres moyens, ou avec les crédits de l'Etat, tout le matériel agricole dont elles ont besoin.

Les stations de machines agricoles de l'Etat (P.O.M.) doivent servir d'ateliers de réparations et doivent être commercialement rentables. Elles doivent tenir à la disposition des coopératives et des exploitants individuels quelques grosses machines agricoles.

4) Le gouvernement peut aider les coopératives pour tous les travaux d'investissements nécessaires, en accordant la priorité au développement des cultures les plus nécessaires. L'Etat doit leur faciliter l'approvisionnement en engrais et la modernisation du matériel technique.

Si les résultats obtenus par les entreprises coopératives ne sont pas meilleurs, il ne faut pas en accuser le principe même de la coopération. Celle-ci est bonne, juste et légitime mais elle a été déformée par une mauvaise politique, par l'emploi de mauvaises méthodes et par la faute de responsables incompétents. Il y a encore dans nos coopératives beaucoup de choses qui rebutent les masses paysannes et les détournent de la coopération. Il est indispensable que cela change.

La ruine d'un grand nombre d'exploitations agricoles considérées comme « exploitations de koulaks » constitue un chapitre spécial de l'histoire désastreuse de notre politique agricole passée.

« Il y a le socialisme russe, il y en a d'autres... »

Je passerai maintenant à un autre problème qui, à un degré aussi important que les questions économiques, imprègne profondément tout notre Parti et toute notre société. Il s'agit de la démocratisation de notre vie, et du développement des rapports des partis et des Etats avec notre grand et fraternel voisin, avec le Parti Communiste d'U.R.S.S. et l'Union Soviétique.

Comment se fait-il que notre Parti, qui a franchement reconnu les aspirations vers la démocratie et qui poursuit l'idée la plus humanitaire qui soit, celle du socialisme, que ce Parti qui est à la tête du pouvoir populaire en Pologne ait permis des déviations comme celles qui se sont produites dans un passé encore récent ? Nous risquerions de chercher longtemps une réponse satisfaisant à cette question, si nous ne savions déjà qu'elle se trouve dans l'analyse des voies conduisant à la construction du socialisme et à la formation d'un modèle de socialisme. La définition la plus brève du contenu social du socialisme est la suivante : c'est un système qui abolit l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais dire cela ne signifie pas plus que dire : l'avion est une machine qui vole. Construire un avion exige des connaissances théoriques et une habileté technique sans lesquelles il sera impossible de le faire décoller. De même pour construire le socialisme il a fallu d'abord une théorie scientifique que nous devons aux classiques du marxisme.

Mais ceux-ci n'ont jamais considéré leurs théories comme quelque chose d'achevé, bien au contraire, ils ont toujours affirmé que la théorie devait être quelque chose de vivant s'enrichissant des nouvelles expériences de la vie. La théorie apparemment la plus complète ne reste jamais immuable car elle ne peut être plus riche que la vie.

Ce qui reste la constante du socialisme c'est le désir d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais pour atteindre ce but, les moyens peuvent différer grandement. Les formes de socialisme peuvent varier. Le socialisme russe en est une, le socialisme yougoslave, une autre ; il peut y en avoir d'autres encore.

L'U.R.S.S. a été le premier pays socialiste du monde. Lénine et le Parti bolchevik, pour la première fois dans l'histoire, ont entrepris cette tâche gigantesque : appliquer la théorie socialiste dans les faits. Mais devant les difficultés énormes que présentait la transformation d'un pays arriéré comme la Russie tzariste en une nation socialiste, Staline, une fois qu'il eut accédé à la direction du Parti, a interdit toute discussion des problèmes concrets et a entrepris de liquider impitoyablement tous ceux qui n'étaient pas de son avis. La libre discussion à l'intérieur du Parti a été remplacée par le culte de sa personnalité. Il en vint à appliquer des méthodes de gouvernement contraires aux principes sacrés de l'humanisme socialiste, contraires à l'attachement des hommes pour la liberté, contraires, enfin, à la légalité socialiste.

« Finies, l'infaillibilité et la sagesse de droit divin »

Après la deuxième guerre mondiale, l'U.R.S.S. a cessé d'être le seul pays travaillant à édifier le socialisme. Dans l'arène mondiale, sont apparus la Chine Populaire et plusieurs pays de démocratie populaire, dont la Pologne, qui se sont engagés sur la même voie de l'édification du socialisme. Devant les partis ouvriers de ces pays, et par conséquent devant notre Parti, se sont posés des problèmes qui, jusque là, n'existaient pas : par exemple, quelle voie mène au socialisme dans les conditions propres à chaque pays ? Quelles sont les conséquences de ce choix sur la formation d'un modèle de socialisme ? Sur les rapports mutuels entre partis et Etats, entre les partis et les gouvernements des pays du camp socialiste ?

Les rapports entre les partis et les pays du camp socialiste ne suscitent pas, et ne devraient susciter aucune complication ; c'est l'une des caractéristiques essentielles du socialisme.

Ces rapports devraient se fonder sur la solidarité ouvrière internationale. Ils devraient reposer sur la confiance mutuelle et l'égalité des droits ; sur une aide et une critique amicale réciproques, si elles se révèlent nécessaires ; sur une solution raisonnable élaborée dans un esprit d'amitié et dans un esprit socialiste de toutes les questions litigieuses.

Dans le cadre de tels rapports, chaque pays devrait posséder sa pleine indépendance et sa pleine autonomie. Les droits de chaque peuple à se gouverner souverainement comme une nation indépendante devraient être, totalement et mutuellement, respectés. Il devrait en être ainsi, et je dirai même qu'il commence à en être ainsi.

Malheureusement, dans le passé, il n'en a pas toujours été ainsi entre nous et notre grand voisin et ami, l'Union Soviétique.

On ne peut pas réduire le culte de la personnalité uniquement à la personne de Staline. Le culte de la personnalité, c'est un système qui dominait en U.R.S.S. et qui a été greffé à tous les partis communistes, comme à de nombreux pays du camp socialiste, dont la Pologne.

Le système ne reposait pas sur un culte unique mais sur une infinité de chapelles hiérarchisées. Au sommet de l'échelle, il y avait Staline. Devant lui courbaient la tête les dirigeants de l'U.R.S.S., les chefs des partis communistes étrangers, les leaders des démocraties populaires et tous ceux qui occupaient les barreaux inférieurs. Les premiers secrétaires des différents partis communistes étrangers, qui occupaient le deuxième échelon de l'échelle, avaient le droit de se draper dans le manteau de l'infaillibilité et de la sagesse régionales. Ils brillaient dans leur pays d'une lumière empruntée à celle de Staline, comme la lune reflète l'éclat du soleil.

Ces petits bénéficiaires du culte de la personnalité décidaient de tout, savaient tout et dirigeaient tout dans le domaine qui leur était réservé. Ils étaient les hommes les plus sages et les plus intelligents quels que soient leur talent et leurs capacités réels.

Il n'y avait que demi-mal lorsque se cachait sous

ce manteau un homme raisonnable et modeste. Un tel homme s'y sentait mal à l'aise, honteux, et ne savait comment s'en débarrasser. Car aucun dirigeant du Parti ne peut travailler efficacement dans ces conditions.

Mais les choses étaient plus graves lorsqu'un homme borné, un exécutant servile, un carriériste pourri, étaient l'objet du culte de la personnalité. Ces hommes enterraient le socialisme, inconsciemment mais inexorablement.

« L'autorité ne se donne pas comme une médaille »

Dans le système du culte de la personnalité, le Parti, en tant qu'entité, pouvait agir indépendamment, uniquement dans le cadre de sa subordination au culte supérieur. Si quelqu'un tentait de sortir de ce cadre, il était menacé d'excommunication par ses camarades. Si l'affaire concernait tout un parti, celui-ci encourait l'anathème des autres partis communistes.

Est-ce que, dans de telles conditions, les rapports des partis et des Etats, entre les démocraties populaires d'une part, et avec l'Union Soviétique d'autre part, pouvaient s'établir sur des bases d'égalité ? Evidemment non ! Le système du culte de la personnalité, organisé avec précision, écrasait toute pensée socialiste indépendante.

Ce système régnait sur toutes les pensées, tous les actes. Il dictait tous leurs jugements aux militants, à tous les membres du Parti.

Ce serait une grave erreur de confondre culte de la personnalité et autorité. Le culte de la personnalité déforme et altère l'idée socialiste, détourne les travailleurs du socialisme.

Par contre, l'autorité des centaines et des milliers de dirigeants du Parti et du pouvoir populaire contribue à l'édification du socialisme. Elle est indispensable pour diriger le Parti et l'Etat. Mais, comme on ne peut donner aux gens de l'autorité comme on leur épingle une médaille ou une décoration à la poitrine, il convient de lutter de toutes nos forces contre le culte de la personnalité et ses séquelles, pour établir l'autorité.

Chez nous également, de tragiques méprises ont été commises : des gens innocents ont été envoyés à la mort ; d'autres innocents, nombreux, ont été emprisonnés, et quelquefois pendant de longues années ; parmi eux, il y avait des communistes ; des hommes ont été soumis à des tortures bestiales ; on a semé la peur et la démoralisation. Le culte de la personnalité se développait, violant et annihilant le sens même du pouvoir populaire.

Nous en avons fini avec ce système, une fois pour toutes.

Il convient d'en rendre hommage au XX[e] congrès du Parti Communiste soviétique qui nous a si admirablement aidés à le liquider.

Bien que le culte de la personnalité soit né en U.R.S.S., cela ne signifie pas que tous les maux qu'il a entraînés doivent être attribués à Staline, au Parti Communiste de l'Union Soviétique ou à l'U.R.S.S. elle-même. Nous avions en Pologne nos propres « Béria ».

Nous leur devons une page de notre histoire écrite avec le sang et les souffrances des innocents. Je ne veux pas faire le compte ici de mes propres malheurs. Toute idée d'un règlement de comptes personnel m'est étrangère. Ce sont là des choses trop importantes pour qu'on les échange contre la petite monnaie des petites vengeance personnelles. Mais ce sont des choses qu'on ne peut laisser dans l'obscurité car c'est l'honneur et la réputation du Parti qui sont en cause. Et tous ceux qui ont consciemment déshonoré et sali notre Parti ne doivent plus avoir place dans ses rangs.

« Il faut régler calmement nos différends avec l'U.R.S.S. »

La direction du Parti devrait nommer une commission pour étudier si, dans les poursuites intentées à des citoyens actuellement réhabilités et qui avaient été arrêtés sur l'ordre ou avec l'accord du bureau politique ou d'une partie du bureau, il ne se trouverait pas de cas de provocations conscientes, d'accusations mensongères, faites sciemment, qui tombent sous le coup de notre code pénal. Cette recherche doit être faite et elle devrait être confiée à une commission composée d'hommes absolument impartiaux. Les résultats de l'enquête de cette commission devraient mettre le point final au tragique épisode polonais des « méthodes Béria ».

Il faut se dire résolument et il faut le dire aussi au Parti, à la classe ouvrière et à toute la nation :

La voie de la démocratisation est l'unique voie menant à la construction du meilleur modèle de socialisme : nous ne nous écarterons pas de cette voie, et nous nous défendrons de toutes nos forces pour ne pas nous en laisser écarter. Mais nous ne permettrons à personne d'utiliser ce mouvement de démocratisation contre le socialisme. Ce mouvement est dirigé par notre parti et lui seul, en accord avec les autres partis du Front National, pourra guider le pays dans la voie d'une réelle démocratisation et renforcer ainsi les bases du régime au lieu de les affaiblir.

Le Parti et tous ceux qui ont été les témoins des erreurs passées et qui désirent sincèrement en supprimer toutes les séquelles afin de renforcer les bases du régime, doivent résister résolument à toutes les manœuvres qui tendraient à affaiblir notre amitié avec l'Union Soviétique.

Comme nous le savons, tout n'a pas toujours été parfait dans les rapports de notre Parti et du Parti soviétique, de la Pologne avec l'Union Soviétique ; cela ne doit plus être aujourd'hui ainsi.

Si, dans quelque domaine que ce soit, il y a encore des problèmes à régler, il convient de le faire calmement, dans l'amitié. Tels devraient être les rapports entre les partis et les pays du camp du socialisme. Et si certains pensent qu'on réussira en Pologne à créer un climat antisoviétique, ils se trompent lourdement. Nous ne permettrons pas qu'on touche aux intérêts vitaux de l'Etat polonais, à la cause de l'édification du socialisme en Pologne.

« Ce n'est pas le parti, mais l'État qui doit gouverner »

Afin de pouvoir accomplir énergiquement sa tâche, et diriger le mouvement de démocratisation, notre Parti doit être avant tout uni et homogène. Il doit appliquer pleinement les principes du centralisme démocratique tels qu'ils se trouvent exprimés dans les thèses léninistes. Dans le passé, ces principes étaient prônés mais rarement pratiqués. Ils signifient notamment l'élection des autorités du Parti, le caractère public de sa vie, le droit de conserver son point de vue en acceptant que les décisions de la majorité engagent tous les membres du Parti.

Le principe selon lequel le Parti ne doit pas gouverner, mais seulement diriger, la tâche du gouvernement incombant à l'appareil de l'Etat, doit être mis en pratique et non plus seulement prôné en paroles.

Le Parti vivra plus intensément la vie de la classe ouvrière, il pourra mieux former sa conscience lorsque l'énorme majorité des militants se trouvera avec les ouvriers dans les ateliers.

Il convient également d'assurer un contrôle strict des instances du Parti sur l'activité de l'appareil du Parti, et d'abord de la direction. Le prochain congrès du Parti s'occupera certainement de ces problèmes.

Le travail du gouvernement nécessite aussi des réformes. Le bureau politique a déjà adopté des premières mesures. La composition du gouvernement devra être adaptée aux besoins réels du pays.

Aux nombreuses erreurs du passé il convient d'en ajouter une autre : la Diète ne remplissait pas ses tâches constitutionnelles. Bientôt nous élirons une nouvelle Diète qui devra occuper dans notre vie politique et nationale la place que lui a assignée la Constitution.

Parmi les mesures projetées en vue de la démocratisation, le fait que la Diète deviendra l'organisme d'Etat le plus puissant aura la plus grande signification.

La tâche essentielle de la Diète est d'exercer le pouvoir constitutionnel et le contrôle le plus élevé.

Les décrets pris par le Conseil d'Etat devront se limiter aux questions qui ne souffrent pas d'ajournement et la Diète devra avoir le droit d'abolir ou de modifier ces décrets.

La Diète devra contrôler le travail du gouvernement et des organismes d'Etat. Pour cela, il est nécessaire de procéder à certaines modifications de la Constitution.

Je considère que le contrôle de la Diète sur les organismes exécutifs de l'Etat devra être exercé par une institution dépendant directement de la Diète et non, comme jusqu'à présent, du gouvernement. Il convient de rétablir la Chambre Suprême de Contrôle d'Etat dépendant de la Diète.

Je considère également que la Diète devra avoir le droit de contrôle sur les accords commerciaux conclus avec d'autres pays.

Le gouvernement et la Diète, en rendant compte publiquement de nos accords commerciaux, couperont court automatiquement à tous les faux bruits.

La Diète devrait avoir également le droit de ratifier tous les accords passés avec d'autres pays, conclus par le gouvernement et approuvés par le Conseil d'Etat.

La Diète doit enfin surveiller l'action du gouvernement et tirer des conclusions à l'égard des membres du gouvernement qui n'accomplissent pas convenablement leur tâche.

→

« Tous les candidats ne seront pas élus »

En fixant raisonnablement la compétence de la Diète et même en élargissant cette compétence au-delà des limites fixées par la Constitution, tout en définissant les tâches du Parti à l'égard de l'appareil d'Etat, on ne risque pas de heurt entre la Diète et le Parti.

Les élections auront lieu dans de nouvelles conditions qui permettront aux électeurs de choisir vraiment leurs élus. Ce changement est très important. Les partis et les organisations groupées au sein du Front National présentent un programme électoral commun, mais chaque programme est réalisé non seulement par les partis mais également par les personnes qui agissent au nom de ces partis. Le candidat qui jouira de la plus grande confiance sera élu. Celui qui n'aura pas la confiance des électeurs n'entrera pas au sein de la prochaine Diète.

Avec ce que notre session plénière d'aujourd'hui adoptera et décidera, nous nous présenterons, camarades, au Parti, à la classe ouvrière, au peuple, la tête haute, car nous aurons la vérité avec nous. Cette vérité nous donnera la force et elle rendra au pouvoir populaire et à notre Parti la confiance des masses laborieuses. Ce crédit est indispensable pour la réalisation de nos projets.

Posant le principe de la liberté de critique sous toutes les formes jusque dans la presse, nous avons le droit d'exiger que chaque critique soit juste, qu'elle aide à surmonter les difficultés présentes et non qu'elle contribue à leur accroissement ou même à une formulation démagogique des événements.

De notre jeunesse, en particulier de la jeunesse étudiante, nous avons le droit d'exiger que ses recherches pleines d'ardeur en vue de l'amélioration de notre situation restent dans le cadre des résolutions qui seront prises par la session plénière. On peut toujours beaucoup pardonner à la jeunesse ; toutefois, la vie ne pardonne à personne, même aux jeunes, d'employer des moyens irréfléchis.

Nous ne pouvons que nous réjouir de l'ardeur de nos jeunes camarades. Car ils occuperont après nous les postes dirigeants du Parti et de l'Etat. Nous avons toutefois le droit absolu d'exiger d'eux qu'ils conjuguent leur flamme et leur enthousiasme avec la sagesse du Parti.

Le Parti devrait dire clairement à notre jeunesse : « Dans le vaste et important mouvement de démocratisation, marchez en tête, mais ne perdez pas de vue votre commandement, que est celui de toute la Pologne populaire : le Parti de la classe ouvrière, le Parti Ouvrier Polonais unifié. »

SOURIEZ A L'HIVER

avec

un

VÊTEMENT

"Brummell"

LE PARDESSUS raglan droit, trois boutons. En tissu " Samoyède ", laine et mohair. Coloris acier et camel.

19.900

... et pour votre costume, vous adopterez la coupe de l'homme à la mode, la coupe "Brummell". Vous pourrez choisir entre ces 2 Formules au même prix :

le prêt à porter "Brummell" est spécialement étudié pour les gens pressés.

La mesure, "Brummell" offre aux raffinés un costume parfait dans un délai de 4 jours.

au printemps

Il n'est pas d'homme qui ne puisse être habillé parfaitement et immédiatement, selon son goût, grâce aux 395 conformations " Brummell ".

MAGASINS OUVERTS LE LUNDI JUSQU'A 19 h. 30

41 B

NT OU MONSIEUR DE...

fut victime à la libération, beau- d'injustice, de vieille partialité e et de jalousie confraternelle. reusement, il se renie alors lui- le la façon la plus ridicule, expli- on l'a mal compris et qu'on peut er certains de ses textes à plaisir, us les sens.

répéter non seulement qu'il n'a tête politique et qu'il ne l'a eue, ce qui est vrai, mais encore s son œuvre, toutes les contra- ont leur place, puisque l'homme oit et le devoir d'être divers et ntredire.

oraliste de la noblesse et de la r n'était qu'un de ses visages, claires, il est retombé dans ces pis-aller, il s'est contenté de l'illusion du continu, et il a vu s'éloigner de lui tous ceux qui ne s'en contentent pas. Certes, un écrivain, et un écrivain de grand talent comme lui, peut bien chanter un jour le sacrifice et l'autre jour le plaisir, écrire une année une œuvre d'inspiration chrétienne et l'autre une œuvre païenne, et il peut prendre plaisir à cette virtuosité. Mais alors il n'est plus tout à fait un écrivain, il devient une sorte de bonne à tout faire ou de manœuvre non qualifié de la plume. Irresponsable, absent de ses actes, absent de ses livres.

Montherlant a souvent protesté quand on a voulu l'identifier avec tel ou tel de preint de démesure : le roi Ferrante, Malatesta, le maître de Santiago.

Ce qui nuit un peu à la valeur dramatique de ces pièces, Mme Simone de Beauvoir l'a bien vu en disant qu'il est remarquable « *qu'aucune des œuvres de Montherlant ne nous peigne un conflit d'homme à homme... Son héros se dresse toujours seul en face d'animaux, d'enfants, de femmes, de paysages...* » Ses pièces relèvent d'un univers de la solitude et de la rhétorique, bien plus que de la vie et de ses conflits. C'est pour cela qu'elles ont généralement besoin du recul artificiel de l'éloignement historique.

Jusqu'à présent, les tentatives de voyés aux journaux, de la demi-révélation de propos à demi scandaleux pour des esprits aux trois quarts hébétés. De sa fureur parce qu'un vieil écrivain lui a posé deux lapins, il fait les fureurs de Pasiphaé. Et la dernière prière à laquelle pense cet incorrigible littérateur quand il pense à la mort, c'est la prière d'insérer : « *Est-ce qu'on rédige une prière d'insérer autrement qu'avec un rire affreux, quand commence de se former entre vos omoplates le long ver qui va bientôt vous dévorer le cœur...* »

Mais pour l'ancien secrétaire de l'ossuaire de Douaumont, la mort est la seule vraie hantise. Le 25 janvier 1920, parlant au banquet des anciens de son

Pour l'éternité
Le jeune torero n'a donné sa mesure que dans les courses de vaches.

Soixante ans

plaisir en est un autre, et la e l'alternance doit permettre de cilier.

reusement, l'alternance, c'est nçoire. Etre capable du bien et tenir pour vérité aujourd'hui n prenait pour une erreur hier, ux hommes en soi, c'est une e banale.

es mites dans la tapisserie

rlant adolescent se prenait pour re de duplicité parce qu'il pou- le même temps caresser une ie et écrire des pages d'une piété : à soixante ans, il n'en ncore revenu et il s'émerveille de son dilettantisme.

la ne vaut que pour lui-même mesure où il ne cherche que r, ce qui est d'ailleurs le cas : *plaisir qui, au milieu des an- evient l'unique soutien, devient e vertébrale de votre vie* », ais cette déclaration est radi- inconciliable avec toute morale sme, qui subordonne le plaisir chose. Elle est inconciliable e morale de l'amour qui pré- ntiment où l'on se donne au où l'on se prête. Elle est conciliable avec toute morale r, comme le sentait bien Oscar nd il disait : « Pas le bonheur: . »

s-nous *retomber dans les pis- l'alternance ? Les jours pairs prendre le point de vue des ces, et les jours impairs, le vue de l'éternel ? Ces contra- uccessives peuvent-elles, comme certains courants électriques, ner l'illusion du continu ? Et tte illusion peut-elle nous suf-* crivait-il à la fin de son avant- *Service inutile*.

vingt ans, les réponses sont ses personnages. Et il avait raison, la seule formule de son œuvre qui lui convienne pleinement, c'est sans doute *Fils de personne*. S'il est tellement soucieux des petits détails de sa biographie, c'est parce qu'il a besoin de se prouver son existence ; s'il consacre des dizaines et des centaines de pages à se citer lui-même, à rapprocher ses écrits les uns des autres, à montrer la continuité de son œuvre et de sa pensée, c'est parce qu'il sait que c'est nécessaire ; il travaille sans relâche à faire de sa vie une tapisserie où il se représente lui-même comme un chevalier de légende, mais il sait que les mites y sont déjà.

C'est en partie pour cela qu'il réussit bien à la scène et qu'il triomphe à la salle du Luxembourg. Homme aux sincérités discontinues, il est homme de théâtre et il y a trouvé depuis quatorze ans son meilleur moyen d'expression. Sans doute, il n'est pas Giraudoux, il n'est pas Crommelynck, il n'est pas Anouilh dans un autre ordre, mais son œuvre ne peut être négligée.

Il porte, comme Barrès disait des prêtres, « *l'uniforme des hautes préoccupations* », il aime traiter les grands sujets et il sait le faire avec des accents superbes. Son œuvre a été une utile et saine réaction contre les platitudes et les pauvretés du théâtre conventionnel, contre les dramaturges sans intelligence et sans style. Il est clair que par les qualités de la langue comme par les questions posées, les pièces de M. de Montherlant sont de beaucoup préférables à ce qui se joue sur bien des scènes parisiennes. Mais il est clair aussi qu'on ne peut pas s'y laisser prendre tout à fait.

Dès ses débuts avec *La Reine morte*, Montherlant adopte le cadre de la grande pièce historique. Son métier de dramaturge est sûr et traditionnel, pour ne pas dire conventionnel, plus proche d'ailleurs de celui des romantiques et de Sardou que de celui de Racine. Il ne dédaigne ni la figuration, ni la couleur locale, ni la scène à faire, ni le coup de théâtre à frapper. Mais il lui faut généralement, au centre, une âme éprise de grandeur, un caractère em- pièces modernes de Montherlant (*Demain il fera jour, Celles qu'on prend dans ses bras...*) ont été moins heureuses. On peut moins bien en juger pour *La Ville dont le prince est un enfant*, la pièce où il marche prudemment dans la voie frayée par le Roger Peyrefitte des *Amitiés particulières* et dont il a jusqu'à présent suspendu la représentation comme il a refusé de publier *La Rose de sable* : mais là encore n'est-il pas de ces auteurs hardis qui sont toujours les premiers à oser les choses pour la seconde fois ?

La grande objection contre le théâtre de Montherlant est la même que celle que nous faisions à sa position de moraliste : il parle à la perfection le langage de la noblesse et de la grandeur, dont il connaît tous les tours, mais il ne peut s'empêcher à certains instants de le parler avec une voix de fausset. Pour Montherlant, *Port-Royal* est une tragédie chrétienne ; pour tout spectateur qui a le cœur juste (au sens où on le dit de l'oreille), ce n'est qu'un pastiche agréable et adroit.

Et la grande réponse de M. de Montherlant à toute objection, c'est le succès, la feuille de recettes (« *ce n'est pas pour le public qu'on écrit... le public n'a rien à voir en cette affaire qu'à vous donner de l'argent...* ») Mais chaque jour, en sortant de la représentation plus ou moins triomphale de l'une ou l'autre de ses pièces, à côté de chez lui, au coin du quai et de la rue de Beaune, Montherlant passe devant la maison où Voltaire est venu mourir au lendemain de son triomphe à la Comédie-Française où l'on jouait sa tragédie *Irène*. Où est *Irène* aujourd'hui, et *Fils de personne* n'ira-t-il pas rejoindre *L'Orphelin de la Chine* ? Comme la tragédie de Voltaire, la tragédie de Montherlant est une tragédie de seconde main, et c'est cela qui ne pardonne pas.

Et la tragédie authentique, personnelle de Montherlant lui-même, c'est d'être né avec l'ambition de devenir un grand homme et les moyens de devenir un homme de lettres.

Homme de lettres, il l'est sans défaillance. Il entretient sa gloire à petit feu à force de commentaires, d'échos en- collège, il déclare parler au nom des morts de sa génération et termine en buvant « *à cette grande et amère gloire des jeunes morts de Sainte-Croix...* »

Condamné au succès

Du *Chant funèbre pour les morts de Verdun* aux pages qu'il a consacrées au charnier de Pantin dans son *Fichier parisien*, en passant par les réflexions de *Service inutile* et par *La Reine morte*, c'est le thème de la mort, de la hideuse mort qui circule presque malgré lui d'un bout à l'autre de son œuvre. Et l'affreuse ironie de son destin, c'est qu'il n'échappera pas, et il le sait, à la minute de vérité.

Il a demandé à être enterré le visage couvert d'un masque romain qu'il possède et qu'un conservateur du Louvre a reconnu, excusez du peu, être un masque de général. Mais il sait bien que c'est là un ultime et dérisoire cabotinage.

Cet homme de taille moyenne, un peu bedonnant aujourd'hui, qui se fâche quand des journalistes malveillants l'accusent de porter des talonnettes pour se grandir, il entrera dans la mort en chaussettes et en gilet cellular comme Costals entrait dans l'inspiration. Il saura alors que s'il pouvait être un grand écrivain, il ne pouvait pas être une grande conscience et que son malheur a été de vivre en un temps où l'on avait davantage besoin d'un art de vérité que d'un art d'agrément.

Il protestera, invoquera des témoignages, celui de la veuve Martin-Favier, pour prouver qu'il a été bon torero, et celui de Romain Rolland ou de Gide pour établir qu'il a été écrivain estimable. Mais il saura aussi que sa première punition aura été d'être condamné dans cette vie au succès — au succès, et non à la gloire ou à l'amitié.

Robert KANTERS.

TECHNIQUE

Electronique pour tous

En se réunissant vendredi dernier à Francfort pour assister aux débuts européens de l'Univac, machine géante d'une valeur de 1.500.000 dollars, les spécialistes de dix-huit pays ont inauguré une ère nouvelle : celle du calcul électronique à la portée de tout le monde.

Désormais, tout problème considéré comme insoluble sera résolu dans des délais étonnamment courts par la machine électronique. Le problème, transposé en code par un technicien, est soumis à la machine. Le client paie un droit de location, variant selon la vitesse de la machine, son coût et le temps nécessaire pour obtenir le résultat.

Trois centres de service électronique fonctionnent en France. Celui de l'I.B.M., puissante firme américaine qui utilise la « 650 », celui de Bull qui possède la « Gamma » et celui de Remington Rand, dont l'Univac est actuellement la plus puissante machine du monde.

La deuxième puissance

La France est la deuxième puissance « électronique du monde » : 500 machines y ont été fabriquées. L'Amérique est en tête avec 4.000 machines en service. La troisième nation est l'Angleterre avec 40 machines.

Ces machines, d'une valeur moyenne de 10 à 70 millions de francs, sont utilisées à deux fins : pour les études scientifiques et pour les travaux de comptabilité. De nombreuses administrations françaises en possèdent : les banques, les compagnies d'assurances, la Compagnie du Gaz, l'E.D.F., la Sécurité Sociale, etc.

Les entreprises paient cher — très cher — la location ou l'achat de ces machines, mais les avantages compensent largement cette dépense.

Beaucoup d'entreprises moyennes ne pouvaient se permettre de louer à l'année une machine électronique pour effectuer une seule série de calculs. Aussi les trois grandes firmes électroniques décidèrent-elles de travailler « à la pige ». Chez Bull, par exemple, une demande d'utilisation de la « Gamma » est faite en moyenne chaque jour. 75 % des problèmes soumis sont effectués. Les autres, ne pouvant être « chiffrés » — c'est-à-dire mis en code — ne sont pas du ressort de la machine.

Selon un spécialiste, « si le problème est mal posé, la machine travaille bêtement et se trompe ». Préparer un problème prend beaucoup plus de temps que le travail électronique proprement dit. Ainsi, une « Univac » avait prédit l'élection d'Eisenhower quelques heures avant le scrutin, en trois minutes, mais le travail préparatoire avait duré plusieurs mois.

Les problèmes soumis aux machines sont très variés. La S.N.C.F. a demandé à une « Gamma » quel était l'itinéraire le plus court pour relier toutes les gares de France (900) entre elles, en tenant compte des difficultés du parcours (côtes, etc.). Il s'agissait de fixer la tarification des marchandises.

Ce problème étant bien posé, la « Gamma » mit quinze minutes pour donner tous les résultats.

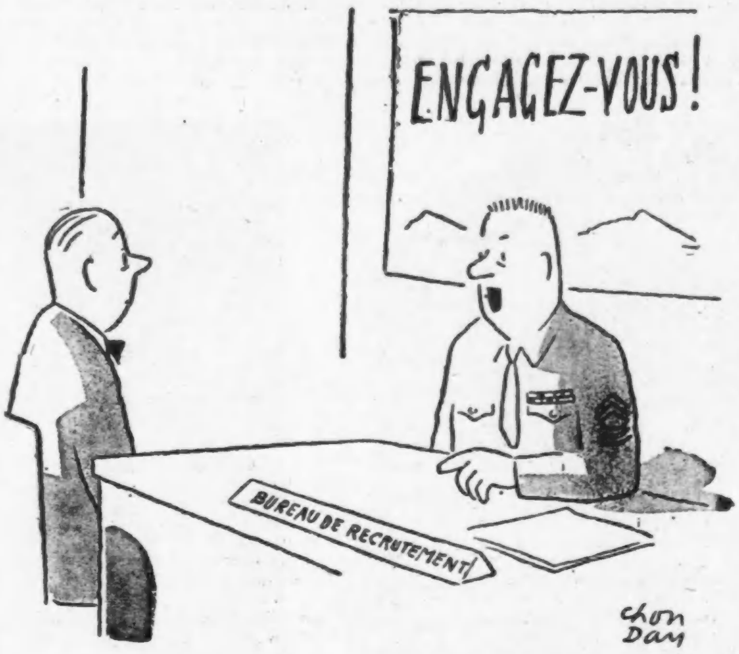
Pour l'Electricité de France, la « Gamma » a calculé, presque conçu, l'usine marémotrice de la Rance. C'est elle qui a mis au point l'objectif de cinéma en relief conçu sous le nom de dyaliscope en partant des caractéristiques numériques d'une lentille. Ce qui évitait la construction de centaines de maquettes et des obstacles pratiquement infranchissables.

M. et Mme Pullman, Prix du Cancer de l'Ecole Supérieure des Sciences Economiques et Sociales, ont démontré que le pouvoir cancérigène d'une substance naît de la répartition des électrons dans la molécule de cette substance, grâce à une machine électronique qui a pu extraire la racine d'une équation du dix-huitième degré. Durée de l'opération : dix minutes. Tout problème chiffré peut être résolu.

Les spécialistes de l'électronique pensent que le problème des « Comet », avions à réaction anglais qui subirent une série inexpliquée d'accidents, aurait pu être résolu par une machine qui aurait calculé la « vitesse critique ». Mais l'Angleterre est très en retard sur l'Amérique et sur la France dans le domaine de l'électronique. La moyenne d'âge des « électroniciens » français étant de trente-trois ans, tous les espoirs nous semblent permis.

La possibilité d'utiliser les services de ces machines prodiges — qui se présentent sous la forme d'armoires reliées entre elles — doit donner un coup d'accélérateur à notre industrie. La S.N.C.F., à la pointe de la traction électrique, lui doit ses succès mondiaux. Une « Gamma » va établir dans quelques jours le programme du fonctionnement du train « Paris-Lille » électrifié, en tenant compte des accélérations et des décélérations. Ce qui constituera un pas de plus vers l'électrification totale de notre réseau ferroviaire. La « Gamma » mettra un quart d'heure à résoudre le problème...

CIRCULATION



« Et puis, vous ne perdez pas des heures à aller et venir de chez vous à votre bureau. Quand vous vous éveillez, vous êtes sur place, prêt à travailler sur-le-champ. »

(The New Yorker)

MÉDECINE

Les mystères du cœur

En attribuant le prix Nobel de médecine à trois cardiologues, Werner Forssman, André Cournand et Dickinson Richards, les membres de l'Institut royal Caroline de Stockholm n'ont pas voulu dissocier l'inventeur et les « explicateurs » d'une méthode qui a révolutionné la cardiologie : le cathétérisme du cœur.

Le cathétérisme est l'introduction d'une petite sonde en matière plastique (le catheter) dans le côté droit du cœur par les veines du pli du coude. Le catheter, étant opaque, est visible aux rayons X. Cette « exploration » a été réalisée pour la première fois en 1929 par le docteur Forssman sur lui-même.

Ses collègues de la clinique d'Eberswalde ne le prenaient pas au sérieux.

Si l'on sait maintenant que le risque de l'opération est pratiquement nul, il n'en était pas de même en 1929, époque à laquelle les cardiologues « classiques » ne voulaient même pas l'envisager. Forssman s'introduisit dans le cœur une sonde en gomme de 65 cm de long par le bras et monta sans aide jusqu'à la salle de radioscopie.

Une idée dans l'air

Le docteur Cournand, 61 ans, taille moyenne, mince, lorgnons, aidé du docteur Richards, précisa par ses travaux tous les renseignements que l'on devait attendre de cette exploration.

Les renseignements sont de deux sortes :

- Pour un individu déterminé, le diagnostic et le traitement de la cardiopathie dont il est atteint.
- Une meilleure connaissance générale des maladies du cœur et un progrès important dans la cardiologie.

L'idée du cathétérisme était en germe, c'est ce qui explique qu'elle naquit presque simultanément dans divers pays.

Le premier mémoire de Cournand fut publié en 1941, aux Etats-Unis. André Cournand venait d'être naturalisé Américain : ancien interne des hôpitaux, il est spécialiste du cœur et des poumons à l'hôpital Bellevue de New-York et professeur depuis 1951 à l'Université de Columbia.

Dès mai 1944, sans avoir connaissance des travaux de Cournand, à cause de la guerre, plusieurs cardiologues européens pratiquaient le cathétérisme. Cette « exploration » est depuis couramment réalisée. Elle permet d'obtenir des renseignements précis sur un grand nombre de maladies cardiaques. Plus spécialement les malformations congénitales du cœur...

Les progrès extraordinaires réalisés en cardiologie grâce aux travaux des trois lauréats ont suscité une telle admiration de la part des membres de l'Institut Caroline qu'ils ont porté la valeur du prix à 200.122 couronnes (13 millions de francs), chiffre record depuis la création du « Nobel » en 1901.

RELIGION

Les cardinaux, l'Algérie et la jeunesse

L'ASSEMBLEE d'automne des cardinaux et archevêques français — deux réunions par an — s'est terminée comme à l'accoutumée, sans éclat ni coup de théâtre. Deux problèmes graves étaient cependant à l'ordre du jour parmi beaucoup d'autres : l'Afrique du Nord et la crise de l'Action Catholique de la Jeunesse française. Prélat d'un pays devenu indépendant, Mgr Perrin, archevêque de Carthage, ne s'était pas déplacé pour la circonstance. Seul Mgr Duval, archevêque d'Alger, fit entendre la voix de l'épiscopat nord-africain. Le tableau qu'il brossa de la situation en Algérie fut inquiétant dans sa lucidité. Mais comme il l'avait fait les années précédentes, il demanda à l'A.C.A. de garder sur l'Algérie un silence prudent, toute intervention de l'épiscopat français risquant d'être fort mal interprétée par la population européenne d'Algérie.

Dossiers accablants

Plusieurs cardinaux sont en possession de dossiers accablants, constitués par des séminaristes ou des prêtres rappelés, sur le comportement de certaines troupes ou les tortures employées contre les musulmans. Ils auraient souhaité que de tels procédés fussent solennellement condamnés par l'Eglise de France. Il semble que le soin en ait été laissé au cardinal Liénart, doyen de l'A.C.A.

C'est à la crise de l'Action Catholique de la Jeunesse qu'est consacré le

ENQUÊTE

OU VA LA FRANCE ?

Il y a quelques semaines, nous demandions à nos lecteurs de « noter de 1 à 20 » les signes qui marquent selon eux la vitalité d'une nation.

Notre but : essayer de formuler un diagnostic sur la France en crise, déceler si le présent recèle les germes d'un déclin inéluctable si souvent évoqué, ou ceux d'un redressement possible.

Nous avons reçu plus de 3.000 réponses dont nous publierons prochainement les conclusions.

Après Maurice Duverger, François Mauriac puis Georges Lavau ont dit ici ce qu'ils décèlent de positif et de négatif dans la France d'aujourd'hui. D'autres hommes, éminents et divers, vont traiter de quelques « signes » précis relatifs à des domaines où ils sont particulièrement compétents.

Aujourd'hui, Gilbert Grandval, ambassadeur de France. Albert Béguin, Alfred Sauvy, Jean Monnet, Charles Morazé et Jacques Ferran interviendront ensuite dans le débat. Puis, dans un prochain numéro, nous établirons le bilan chiffré de la France, le bilan matériel et le bilan moral tel qu'il apparaît après une large enquête dont les conclusions ne rejoindront pas toujours, d'ailleurs, les jugements émis par nos lecteurs.

Gilbert GRANDVAL : D'abord les hommes

GILBERT GRANDVAL

UNE nation c'est d'abord des hommes. Quels que soient son potentiel démographique, sa situation géographique, ses ressources ou ses avantages naturels, elle ne vaut que par la qualité, la volonté et les talents des individus à qui incombe la mise en valeur de toutes ses richesses. A l'inverse, dans les pires épreuves qui peuvent accabler un pays, quand il est au fond du malheur et que tout paraît perdu, tout peut être sauvé tant que subsistent quelques hommes, même s'ils ne sont qu'une poignée, ayant encore foi dans leur destin et dans celui de la communauté. Quelques hommes doués d'esprit d'entreprise, c'est-à-dire de cette faculté de tirer du présent avec audace et imagination le mieux à venir.

Nombreux sont les Français qu'anime cette forme de l'esprit. Que ce soit sur le plan scientifique, industriel, intellectuel, social, on ne peut compter les initiatives ou les réalisations illustrant la vitalité française.

L'exemple

La Résistance a constitué pendant la guerre le témoignage le plus éclatant de ce que peut accomplir l'initiative individuelle. C'est d'abord l'appel du 18 juin, puis c'est, y répondant, le refus de désespérer, le vouloir vivre d'une poignée d'hommes qui servirent alors à tirer la nation de l'abîme.

Autant d'ailleurs peut-être que le sens moral du devoir patriotique, c'est l'attirance de la tâche, la séduction de la lutte à mener qui les jeta dans l'aventure. Tant il est vrai que la vitalité d'une nation n'est faite que des qualités personnelles, de l'énergie des individus — dans la mesure où celles-ci s'intègrent dans un effort collectif.

Depuis lors, la France n'a cessé d'administrer la preuve de cette vitalité. La rapidité avec laquelle elle a relevé ses ruines, ranimé son industrie, développé ses ressources énergétiques n'est-elle pas essentiellement due à l'esprit d'entreprise des artisans de ce redressement ? Pourquoi donc, en dépit de cette santé profonde, la nation connaît-elle des malheurs sous lesquels elle paraît, malgré le sacrifice de tant de ses enfants, comme frappée de paralysie ? C'est que cet esprit d'entreprise individuel, qui continue de se manifester en de si nombreux domaines, ne semble plus pouvoir s'appliquer au domaine politique et qu'ainsi ces efforts dispersés ne parviennent plus à s'intégrer dans une volonté nationale.

Ce phénomène procède lui-même de deux causes :

— Tout d'abord le poids d'un système institutionnel, administratif et économique sclérosé qui fait perdre à la nation le bénéfice de toutes les initiatives particulières et condamne celle-ci à une inéluctable dégradation ; la France apparaît ainsi comme un corps dont tous les organes seraient sains et qui serait cependant malade.

— Ensuite un penchant exactement contraire à l'esprit d'entreprise et qui est « l'esprit rentier ». C'est là un phénomène assez naturel dans une nation de vieille culture, d'autant plus menacée par les bouleversements du monde moderne qu'elle était mieux adaptée à l'ancien.

Double malaise

Il en résulte un réflexe de conservatisme : le souci de préserver les avantages hérités du passé l'emporte sur celui de construire, en s'adaptant à l'évolution, un nouvel avenir beaucoup plus prometteur pourtant que celui auquel nous condamne l'immobilisme.

Ce double malaise fonctionnel et spirituel appelle un double remède: une profonde réforme politique et une révolution psychologique — la seconde découlant d'ailleurs naturellement de la première.

C'est à ce prix que s'exprimeront, sur le plan national, l'esprit d'entreprise et la vitalité qui, en dépit de toutes nos épreuves, continuent de se manifester sur le plan individuel.

C'est à ce prix que les Français pourront refaire une France à l'image de leurs espérances et que le monde reconnaîtra.

G. G.

(*Copyright « L'Express ».*)

long communiqué final de l'A.C.A. En affirmant que l'A.C.J.F. est un mouvement d'action catholique au sens classique du terme — ce qui implique sa « dépendance à l'égard de la hiérarchie » — les cardinaux de France vont décevoir ceux qui dans l'Eglise considéraient l'émancipation du laïcat comme un fait définitivement acquis. Tout en lui maintenant son caractère apostolique, les dirigeants de l'A.C.J.F. avaient en effet, surtout depuis 1949, tenté d'en faire un vaste mouvement de jeunesse et d'éducation populaire, accoutumant les jeunes catholiques à réfléchir sur les problèmes civiques, institutionnels et sociaux de la nation française. Cette orientation est implicitement condamnée par le texte du communiqué. La démission annoncée d'André Vial et de Paul Percié du Sert est désormais inéluctable.

Une nouvelle A.C.J.F. va se créer. Ses relations avec les autres mouvements de jeunesse seront sans doute rendues plus difficiles en raison de son intégration plus étroite à l'Action Catholique générale. En fait, le dénouement de cette crise risque à plus ou moins long terme d'avoir de graves conséquences sur toute la politique de la jeunesse en France.

MUSÉES

Un printemps bien protégé

UN comité s'est formé à Florence pour s'opposer au départ d'œuvres d'art qui doivent être exposées en Amérique.

Jaloux de leurs trésors, les administrés de M. La Pira ont déjà souvent protesté contre la disparition provisoire de tableaux et de statues abrités par leurs musées. Cette fois, ils menacent d'employer la force.

A la suite d'un accord intervenu entre l'ambassadeur des Etats-Unis à Rome, Mme Booth Luce, et la direction des Beaux-Arts, trente-trois œuvres du palais Pitti et de la Galerie des Offices doivent passer l'Atlantique pour être offertes à l'admiration des foules, à Washington et dans divers Etats. Parmi les sculptures, le « Persée » de Benvenuto Cellini et parmi les peintures « Le Printemps » de Botticelli...

C'est autour de ces deux merveilles que la bataille a commencé.

Le « Persée » fait partie du paysage familier de la ville. Erigé sur la place de la Seigneurie, les Florentins sont habitués à le rencontrer et à le saluer d'un regard ami. Ils y tiennent. Quant à l'adorable « Primavera », le peuple des bas quartiers lui-même sait qu'elle est extrêmement fragile et réclame les soins périodiques des meilleurs restaurateurs italiens.

— Que les Américains se déplacent s'ils veulent la voir, disent les Florentins.

L'émotion s'est manifestée si vivement qu'il a été convenu que le « Persée » exporté serait une copie et que « Le Printemps » ne quitterait pas sa cimaise. Trente-trois œuvres diverses n'en doivent pas moins effectuer le long et périlleux voyage. Elles seront enlevées de nuit, discrètement, pour éviter des incidents.

Mais les protestataires sont prévenus.

Ils veillent et semblent décidés à ne pas s'en laisser conter.

PERSÉE
Il reste

VANDERNOOT
Il s'impose

GARDNER
Elle épouse

MORO GIAFFERRI
Il s'épanouit

JE, TU, IL...

● ANDRÉ VANDERNOOT, 29 ans, dirige ce samedi et ce dimanche l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire qui interprétera, en particulier, une sérénade de Brahms que l'on n'avait plus jouée depuis 1875. Les mélomanes français considèrent ce jeune chef d'orchestre belge comme l'un des plus grands maîtres de l'époque. Ils l'ont découvert au début de cette année alors qu'il conduisait, à Paris, l'orchestre de chambre du « Wiener Symphoniker » dont il est le chef en titre.

● FRANK LLOYD WRIGHT, 87 ans, architecte, a présenté la maquette (dix mètres de haut) de son dernier projet : un gratte-ciel de 528 étages, haut d'un kilomètre, capable d'abriter 130.000 personnes et baptisé « La cité du ciel ». Le *Le Corbusier* américain a déclaré : « Il n'y a rien dans mon projet qui ne soit parfaitement scientifique et pratique ». Détail : avant de commencer à construire, à Chicago, ce gigantesque immeuble, il faut encore trouver les quarante milliards nécessaires.

● AVA GARDNER, 34 ans, comédienne, après avoir épousé (tour à tour) Mickey Rooney, comédien, Artie Shaw, chef d'orchestre, et Frank Sinatra, chanteur, vient de trouver l'homme de sa vie, le comique italien Walter Chiari. Ils se sont rencontrés à Rome où ils tournent l'adaptation italienne d'une pièce d'André Roussin.

● Me DE MORO-GIAFFERRI, 78 ans, avocat, a quitté les bancs de la défense pour le fauteuil de président de la Haute-Cour de justice : il dirige le procès du général Noguès, 80 ans, résident général de France au Maroc sous Vichy, accusé de s'être opposé au débarquement. « La vérité, dit à l'accusé le procureur général Besson, c'est que vous aviez des idées préconçues. » Selon Pierre Scize, « ce qui fut beau à voir, mais beau à ne s'en lasser point durant cinq heures d'horloge, ce fut le spectacle de Moro-Giafferri qui vivait peut-être le plus beau jour d'une vie abondante en succès... »

● ROGER PIANTONI, 24 ans, footballeur, a été le meilleur joueur de l'équipe de France qui a battu par 2 à 1 la redoutable équipe de Russie. Parmi les éloges qu'on lui a décernés, celui qui l'a le plus touché : « C'est un nouveau Kopa ».

A quoi sert un film ?

par J. A. BARDEM

J. A. Bardem, le réalisateur de Mort d'un cycliste, *présente à Paris son nouveau film* Grand-Rue, *chronique d'une petite ville de province espagnole, qui reçut un accueil enthousiaste au Festival de Venise. Bardem, qui est, avec Fellini, la révélation du cinéma européen de ces dernières années, dit ici ce que le cinéma de demain devra être s'il ne veut pas cesser d'être.*

J. A. BARDEM

A quoi sert un film ? Dans les conditions actuelles de la production cinématographique, l'on aspire tout au plus à procurer une diversion momentanée au plus grand nombre de spectateurs possible. Diversion au sens fort du terme, au sens d'arracher le spectateur de lui-même, du spectacle de sa propre contemplation, et de le lancer vers un monde différent, reproduit en termes de lumière, d'images et de sons.

Cette translation du spectateur d'un certain monde — le sien — vers un monde étranger, cette aliénation, est importante. Non seulement quant à la « manière » de la réaliser, mais aussi en ce qui concerne l'horizon « vers lequel » on la réalise. Les manières du cinéma sont déjà suffisamment élaborées. Il existe suffisamment de maîtres de grammaire, d'étonnants calligraphes, de merveilleux artisans de la forme cinématographique. L'autre problème est déjà plus délicat. Vers quoi déplacer l'attention du spectateur ?

Du meilleur...

En principe, il est permis d'orienter cet œil universel du public vers toutes les directions possibles. Mais parmi celles-ci, laquelle sera la meilleure ? Justement alors se produit, certaines personnes produisent un changement, léger en apparence, un escamotage subtil, un jeu de mains rapide et presque parfait. A la notion du « meilleur » est substituée celle du « plus rentable ». Quelle est la direction la plus rentable ? Alors, les solutions pleuvent, l'énigme est résolue, l'horizon s'éclaircit. Il suffira de montrer au spectateur le meilleur des mondes, de lui montrer un monde déjà suffisamment stérilisé de tout problème.

On dit : le spectateur a déjà assez de soucis pour lui montrer de nouveaux problèmes... On dit : ce qu'il faut, c'est passer un moment agréable... Cela suffit. On dit : il faut oublier. Le spectateur recherche l'oubli....

Rien, en somme, qui puisse altérer une bonne digestion. Rien qui fasse froncer les sourcils. Le mieux sera de procurer une excitation, jusqu'aux limites de l'agréable, en montrant des mondes fabuleux, des actions fulgurantes, d'artificiels paradis de rêve. Et, bien entendu, la violence et la sexualité, jusqu'aux frontières de ce qui est permis. En outre, faire rire et faire pleurer. Plutôt rire. Et cela n'est pas facile.

...au plus rentable

Le meilleur cinéma d'humour, et nous le connaissons tous, a toujours utilisé les contradictions de la réalité pure — en passant de l'anecdote à la catégorie — afin de produire le rire ou le sourire. Le sous-cinéma d'humour, le cinéma pseudo-poétique ou hypercomique, fausse, tergiverse, retouche initialement et radicalement la réalité authentique, l'adaptant à sa propre convenance. Il est facile alors d'atteindre au comique lorsque l'invraisemblable se présente comme réel. Mais cette fantaisie qui prend son vol à partir d'une réalité intérieurement faussée est bien néfaste.

Les différentes crises cycliques de contenu par lesquelles passent toutes les cinématographies pourraient avoir leur origine dans cette substitution du « meilleur » par le « plus rentable ». Rectifier, donc, le regard du spectateur vers la direction la meilleure, me semble être une tâche importante et sérieuse. Cette direction doit consister, avant tout, dans un retour à la réalité, au réalisme dans le contenu du cinéma.

Montrer en termes de lumière, d'images et de sons la réalité de notre entourage, ici et aujourd'hui. Rendre témoignage du moment humain. Car, à mon avis, le cinéma sera avant tout témoignage ou bien ne sera pas.

Cabarets Dancings

A la ROMANCE Espagne et Sud-Amérique 11, rue Monsieur-le-Prince

BOULE BLANCHE 33, RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN.78-96
Sensualités 57 !......

frede présente au CARROLL'S
3 spectacles de 23 h. à l'aube
TOT OU TARD VOUS ARRIVEREZ JUSTE !!!
36, rue de Ponthieu ELY. : 46-60

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

F. RAYNAUD SULLY d'AUTEUIL 71-18

Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON

LA VILLA Strip tease parade Revue nue

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "VOULEZ-VOUS?"
Revue de Guérin & Fraday

PROCHAINEMENT OUVERTURE
par Monsieur René CUSSAC
du Restaurant DE CAUMARTIN
33, rue de Caumartin - Paris 9e - RIC. 40.59

LA SEMAINE

SI les Londoniens ont eu droit aux Ballets russes, les Parisiens reçoivent cette semaine le Cirque chinois. Une quarantaine d'acrobates et de jongleurs montent sur la scène de l'Olympia, sans être trop dépaysés, car en Chine le cirque n'a jamais lieu sur une piste ronde.

Les jongleries du Cirque de Pékin étonnent autant que le demi-succès de Jean Anouilh, qui après avoir modifié et coupé quelques passages de *Pauvre Bitos,* est le seul auteur capable de résister à la critique. Encouragé en revanche par le triomphe de *Requiem pour une nonne,* Albert Camus va fonder une compagnie théâtrale. Il compte monter de nouveaux spectacles, et peut-être jouer lui-même la comédie.

Malgré ses résolutions de ne plus rien donner au théâtre, Henry de Montherlant, enfin, présente à la Comédie-Française une nouvelle pièce, *Brocéliande,* Robert Kanters vous dit, en pages 12 et 25, ce qu'il pense de l'écrivain et de l'homme.

FRANÇOISE ARNOUL
Elle croit au Père Noël

« Gervaise » mène

Au cinéma, *Gervaise,* de René Clément, s'affirme comme le plus grand succès de la nouvelle saison. D'après *Le Film français,* ses recettes, en cinq semaines d'exclusivité à Paris, ont atteint 90 millions. *La Mousson* rétrograde à la seconde place avec 80 millions (en trois semaines) devant *Le Bouffon du roi* (67 millions) et *Trapèze* (66 millions).

Une petite bombe a éclaté cette semaine dans les milieux du cinéma français, avec la démission de M. Guy Desson de la présidence du Conseil supérieur du cinéma. Pourquoi cette démission ? Parce que M. Desson, lors de la dernière réunion du Conseil supérieur, n'a pu convaincre ses collègues de supprimer le Centre National du Cinéma, qui est en quelque sorte l'organe de liaison entre l'Etat et la profession.

Depuis longtemps, M. Desson menait campagne contre le Centre et son directeur, M. Jacques Flaud. Il avait paru gagner à sa cause certains membres de la profession, mais ceux-ci se sont finalement refusés à le suivre, craignant qu'une disparition prématurée du Centre n'aggrave encore l'état de désorganisation dans lequel se trouve actuellement l'industrie du film français.

LES FOLIES-BERGERE
SONT A PARIS
TOUT PARIS VA
AUX FOLIES-BERGERE

L'AMIRAL
Rentrée de
JEAN RICHARD
dans CHAMPIGNOL la nouvelle fantaisie burlesque de
ROGER PIERRE
4, RUE ARSÈNE-HOUSSAYE - BAL. 56-66

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLE (ETOILE) - ETO. 52-49
PARKING FACILE - VODKA A VOLONTE
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes :
ZAKOUSKIS, BORCHTCH, CHACHLIK, BŒUF STROGANOFF, etc.
font partie des déjeuners et dîners à 1.500 francs avec VODKA A VOLONTE
avec BLINIS, SAUMON et CAVIAR ... francs

THÉATRE

Pitié pour les mythes

JEANNE AVEC NOUS

Quatre actes de Claude Vermorel, au Théâtre en Rond.

MILLE ET QUATRE

LES ISLES FORTUNÉES

Deux actes de Simon Gantillon à la Comédie de Paris.

ON rêve d'un comité de protection des personnages légendaires contre les auteurs bien intentionnés. Voici une Jeanne d'Arc de plus, un Don Juan de plus, ce sont des œuvres honorables, mais qui secouent mal notre indifférence, et Jeanne d'Arc est toujours vierge, et Don Juan toujours énigmatique : ce qui prouve qu'après tout ils se défendent assez bien eux-mêmes.

La *Jeanne* de M. Claude Vermorel est plus politique que religieuse ; la pièce intéressait davantage sous l'occupation parce que l'on jouait à y saisir des allusions à l'actualité. Il reste un texte de bonne qualité, avec des instants dramatiques qui réveillent l'attention. La mise en scène en rond n'apporte pas grand-chose. Mme Claire Maffei joue Jeanne d'une façon très franche, très convaincue, pas du tout comme une bergère lorraine de dix-neuf ans, mais comme une jeune ouvrière d'aujourd'hui, en pantalon et en gabardine, en pucelle de Belleville.

Chez M. Gantillon, Don Juan agonise en bavardant avec une dame en blanc qui est sa mort, en attendant une dame en noir qui est sa mère et en faisant un brin de cour à une jeune personne dont il apprendra *in extrémis* qu'elle est sa fille. Le spectacle commence par une autre pièce de M. Gantillon sur le thème également trop connu de l'enfant amoureux de cartes et d'estampes, fort bien jouée par Mlle Véronique Deschamps et M. Philippe Clair.

★

Paroles sans musique

LE PRINCE ENDORMI

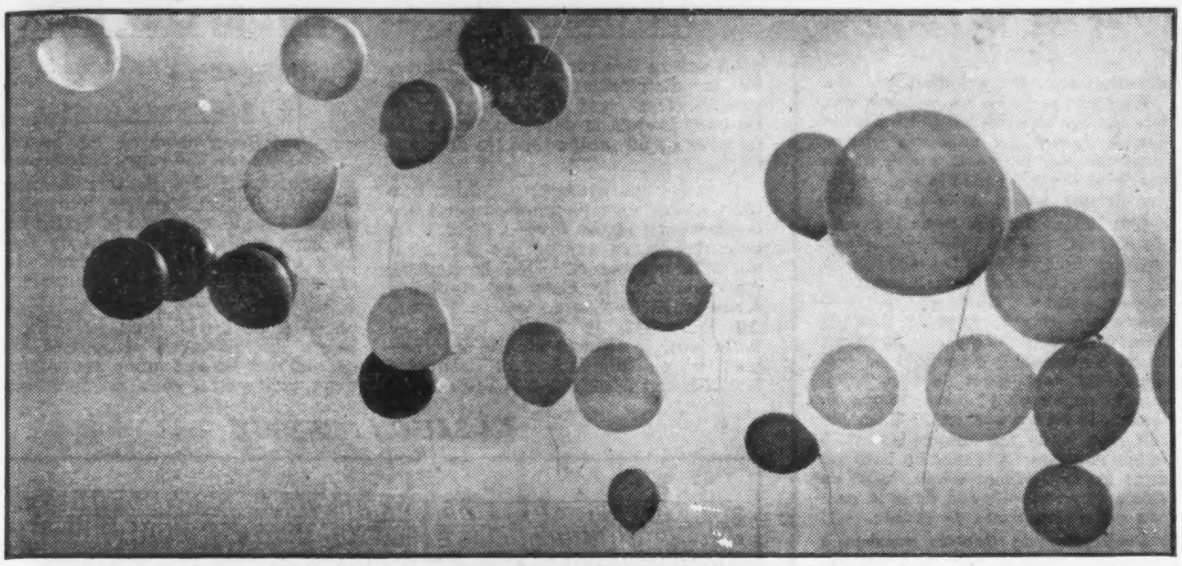
de Terence Rattigan, adaptation de Constance Coline, au théâtre de la Madeleine.

C'EST une pièce pour les amateurs d'opérettes, mais pour les vrais, ceux qui détestent la musique. Cette histoire d'un grand-duc balkanique dont le cœur et les sens se réveillent un peu tard dans les bras d'une petite actrice française, à Londres, pendant les fêtes du couronnement de George V en 1911, pouvait faire un gentil livret. Malheureusement M. Pierre Blanchar çoise Sagan. M. Sami Frey est un gen-

A voir

● **Spectacle Marcel Marceau** (le monde du silence) ● **Les Oiseaux de lune** (Marcel Aymé poète) ● **L'Amour des quatre colonels** (Les gaîtés de l'occupation) ● **A la monnaie du pape** (une pièce qui a cours) ● **Adorable Julia** (adorable Madeleine Robinson) ● **Le Mal court** (savoureux Audiberti) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **Cyrano de Bergerac** (pour les adultes aussi) ● **L'Homme, la bête et la vertu** (Pirandello chez Létraz) ● **Les Bas-Fonds** (Gorki) ● **Requiem pour une nonne** (Faulkner et Camus) ● **La Terre du désir du cœur** (Yeats le poète) ● **Les Chaises** (un univers kafkaïen).

TNP
3
NOVEMBRE
Location :
CHAILLOT : 11 h. à 18 heures ET par téléphone : PAS. 56-31, 15 h. à 20 heures



joue le grand-duc en ganache, raide et buté (le rôle a été créé par sir Laurence Olivier), ce qui rend Mlle Jacqueline Gauthier, qui est vive et charmante et drôle, plus perverse dans son amour pour ce quadragénaire grincheux qu'une héroïne de Mlle Frantil petit prince, Mme Jeanne Aubert a l'aplomb et le sens de la charge qui conviennent et M. Georges Vitaly a mis en scène ces habitants d'un pays imaginaire qui n'ont pas dû lui faire oublier longtemps les héros du *Mal Court.*

CINÉMA

Fées en tous genres

C'EST déjà Noël dans les salles de cinéma, où les producteurs français offrent cette semaine à chacun son conte de fées.

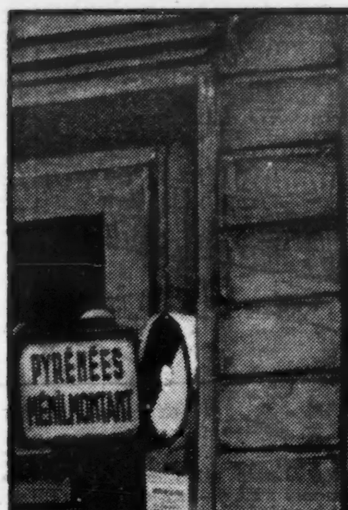
Aux enfants, *Une fée pas comme les autres* (1) où, dans des décors de maisons de poupées, Jean Tourane fait faire toutes sortes d'humaneries à des singes et autres représentants de la race animale. Cela est d'aussi mauvais goût qu'on pouvait le craindre, et surtout très fastidieux.

Aux parents aussi bien qu'aux enfants, *Le Ballon rouge* (2). Albert Lamorisse, l'auteur de *Bim*, puis de *Crin blanc*, joue une fois de plus quitte ou double et gagne. Un ballon rouge se prend d'amitié pour un petit garçon (Pascal Lamorisse, fils du réalisateur): il l'accompagne dans toutes ses courses à travers le vieux Montmartre, jusqu'au jour où, jaloux, de méchants garnements le crèvent à coups de pierres. Cela est d'une sentimentalité et d'une poésie dont on est sûr qu'elles arracheront à chaque représentation larmes et applaudissements ; mais cela est aussi d'un art qui force l'estime. Et les images en couleurs de Séchan sont admirables de naturel et de douceur.

Pour les parents

Pour les seules grandes personnes enfin, c'est la baguette pas très magique d'Henri Verneuil et de Marcel Carné qui habille Françoise Arnoul, tour à tour manucure et servante de café, avec les robes de bal dont rêvent toutes les Cendrillons, et qui donne à chaque cœur meurtri son Prince Charmant.

En couleurs de berlingot, derrière quelques flocons de neige, se joue le chassé-croisé de *Paris-Palace Hôtel* (3). On marche sur des tapis épais, on valse sous les confetti des cabarets, on murmure des serments le soir de Noël, ce soir de Noël qui est l'alibi préféré des scénaristes. Un quiproquo permet à Spaak de faire prendre un garagiste pour un fils de famille avec la complicité d'un vieux beau au cœur tendre aussi léger que Charles Boyer peut l'être, et une histoire de sosie, comme on en a déjà vu deux depuis la rentrée, et des myriades depuis *Amphitryon*, permet à Jacques Emmanuel de faire chanter Gilbert Bécaud dans *Le Pays d'où je viens* (4).



L'ENFANT AU BALLON ROUGE
Il croit au père Lamorisse.

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
LIVRAISON DOMICILE
OPE 97-93
14 BOULEVARD DE LA MADELEINE

Les vessies ne resteront pas toutefois lanternes jusqu'au bout. La confusion se dissipe. La lumière éclaire le dénouement. Tout rentre dans l'ordre. A chacun son monde.

Françoise Arnoul, petite hirondelle 1956, restera midinette comme le précise d'ailleurs sa gentillette mièvrerie, et ce n'est pas la lourdeur d'Henri Verneuil ou l'absence de Marcel Carné qui l'aideront à s'envoler.

(1-2) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.
(3) Berlitz, Wepler, Pathé.
(4) Biarritz, Madeleine, Gaumont.

A voir :

En exclusivité :

● **Elena et les hommes** (une fantaisie de Renoir) ● **Gervaise** (Clément traduit Zola) ● **Place au cinérama** (une attraction) ● **Sourires d'une nuit d'été** (Marivaux suédois) ● **Attaque** (les horreurs de la guerre) ● **L'homme qui en savait trop** (un Hitchcock) ● **Ballon rouge** (un exercice poétique).

Nous vous rappelons :

● **Le mystère Picasso** (Bonaparte) ● **La ruée vers l'or** (Royal-Haussmann, Hollywood) ● **Courrier du cœur** (Ciné Panthéon) ● **Les enfants du paradis** (Studio 28) ● **Mais qui a tué Harris ?** (v.o. Studio Raspail) ● **La Kermesse héroïque** (Pagode).

MUSIQUE

Contemporains à Donaueschingen

(*De notre envoyé spécial A. Goléa.*)

POUR la trente-cinquième fois, la petite ville allemande de Donaueschingen vient d'être le théâtre d'un festival de musique contemporaine de haute qualité.

Cette année, les organisateurs avaient tenu à commémorer Arthur Honegger, à qui le premier des trois concerts était consacré.

L'idée de donner la *Monopartita* qui est de 1951, et *Rugby*, une œuvre de jeunesse, n'était peut-être pas particulièrement heureuse. Mais la tragédie musicale *Antigone*, composée par Honegger sur le texte de Cocteau, créée à l'Opéra de Paris en 1943, a recueilli un triomphe mérité. C'est l'œuvre la plus riche et la plus pathétique de Honegger, celle aussi la plus dénuée de concessions au grand public.

Le lendemain matin, Yvonne Loriod et Pierre Boulez ont joué, à deux pianos, *En blanc et noir* de Debussy et les *Structures* de Boulez lui-même. La succession de ces deux chefs-d'œuvre a montré que la musique prétendue « mathématique » et « incohérente » de Boulez est l'aboutissement d'une évolution dont Debussy, autant que Schoenberg et Webern, est l'origine. Ces *Structures* sont d'une force, d'une tension dramatique qui place Boulez dans la lignée des grands inventeurs de complexes sonores.

Le soir, Donaueschingen rendit hommage à Mozart de curieuse façon. Douze jeunes compositeurs d'Autriche, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, du Danemark, d'Israël, de Suisse et de France avaient été invités à composer chacun un morceau de trois minutes au plus, pour former un *Divertissement pour Mozart*, sur un thème de la *Flûte Enchantée*. Le résultat n'est que partiellement satisfaisant : la plupart des jeunes musiciens, obéissant à leur tempérament et à leur technique d'écriture, ont « pulvérisé » le thème mozartien, pour en faire quelque chose qui n'avait plus aucun rapport avec le thème original. Ceux qui se sont le mieux tirés de l'épreuve : Roman Haubenstock-Ramati (Israël) et Maurice Le Roux (France), qui ont su évoquer la féerie de la *Flûte*, Gerhard Wimberger (Autriche), plein d'humour et de fantaisie, et Jacques Wildberger (Suisse) qui, avec le concours du poète Hans Arp, a su incarner une sorte de *Papagena* surréaliste des plus attachantes.

DISQUES

Le choix de la semaine

LA CRÉATION

de Haydn. Orch. Philh. Berlin, Chœurs Ste-Hedwige, dir. I. Markowitch, avec J. Seefried, R. Holm, K. Bing. (3 d. 30 cm. 33 t. LPM - 18.254/6 Deutsche Grammophon).

L'ENREGISTREMENT que voici est gravé sur trois disques (au lieu de deux dans les versions précédentes). Ses qualités techniques (prise de son, gravure, usinage) et ses qualités artistiques (élan, sincérité, beauté sensorielle) sont toutefois telles qu'on ne peut que s'incliner.

Les cahiers d'esquisses de Haydn montrent qu'il eut une peine inhabituelle à composer cette musique qui paraît toute de spontanéité. Tous les jours il tombait à genoux et priait Dieu de lui accorder de la mener à bien. Que son vœu fût exaucé, nous le savions. Nous le saurons encore mieux désormais.

EXPOSITIONS

GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
LE PHO
peintures sur soie
18, Av. MATIGNON

Galerie MAEGHT
BRAQUE - CHAGALL - MATISSE - KANDINSKY
MIRO - BAZAINE - GIACOMETTI - TAL COAT
UBAC - PALAZUELO

Saint-Placide, 41, rue Saint-Placide
LOUIS MAZOT, vernissage 27 octobre
« A la cave », AIMEE MARTIN, jusq. 9 nov.

PAN
G. MILLETRE
Premier Prix du Conservatoire
VOUS OFFRE UN
DISQUE MICROSILLON
17 cm. (915 fr.)
DE VOTRE CHOIX
(600 titres en classique, jazz et variétés)
POUR TOUT ACHAT DE 5.000 FR.
(un disque 30 cm. A pour 15.000 francs)
Disques - Electrophones
11, rue Jacob - DAN. 18-25
Ouvert de 10 h. 30 à 20 heures
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

MADELEINE-BIARRITZ-GAUMONT-PALACE
GILBERT BECAUD
FRANÇOISE ARNOUL
Dans un divertissement musical de
MARCEL CARNÉ
LE PAYS D'OU JE VIENS
Scénario original de JACQUES EMMANUEL
Dialogue de MARCEL ACHARD
avec MADELEINE LEBEAU et GABRIELLO
Musique de GILBERT BECAUD Couleur par TECHNICOLOR
Prod. C. L. M. ELEMENT DUHOUT
Dist. COCINOR

LE MARBEUF
présente
GRAND PRIX
DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE VENISE 1956
avec BETSY BLAIR
YVES MASSARD - JOSE SUAREZ
GRAND'RUE
Un Film de J. A. BARDEM
avec DORA DOLL - RENÉ BLANCARD
Photo MICHEL KELBER Musique JOSEPH KOSMA
MONDIAL FILM MONDIAL FILM

On vous en parlera : Le cœur et le corps

L'HOMME MARIÉ

par Jean-Marie Caplain. Ed. Buchet et Chastel. 358 pages, 780 francs.

J.-M. CAPLAIN

PHILIPPE et Françoise sont mariés. Il la trompe avec des filles, des femmes mariées, des jeunes filles. Il la surveille. Il se surveille. Il lui ment, il se ment. Comment faire qu'elle soit elle-même, qu'il soit lui-même, que l'un et l'autre soient ensemble ce qu'ils veulent être dans le secret de leur cœur et la vérité de leur corps? Jean-Marie Caplain écrit là le roman de la possibilité du couple comme il a écrit il y a quelques années, avec « Le Conquérant », le roman du couple impossible. Et, pour la deuxième fois, il publie un roman qui trompe. Le résumer serait engager le lecteur à se tromper davantage en lui faisant croire que « L'Homme marié » est une collection de lits.

C'est une habitude européenne et chrétienne que de lier tout concept de l'Amour à une tradition littéraire, habitude à travers laquelle on laisse penser imprudemment et clandestinement que le rituel amoureux concret vient des livres, imite les poètes et se nourrit de littérature.

Nous feignons de croire que l'Amour est un acte qui n'a plus qu'à être accompli puisqu'il a été pensé par les littérateurs, de telle sorte que les amoureux ont cette passivité universelle d'obéir à une définition et à une espèce de liturgie les dispensant de toute création individuelle. Nous feignons de penser aussi que la société n'agit sur l'amour que secondairement, à titre d'entremetteuse entre l'individu et un certain concept de l'amour élaboré entièrement dans les livres de divertissement. Ce qui n'est pas sûr.

Il est très probable au contraire que, loin de ce déterminisme, la société exerce suivant ses pressions successives une plus ou moins grande action sur le besoin qu'ont les littérateurs de fournir une image nette de l'amour.

Claude Mauriac écrit : « La Princesse de Clèves, Phèdre, Manon Lescaut, Werther, Adolphe sont les manuels de la passion d'après lesquels nous aimons encore ». C'est contre cette convention que se pose le livre de Jean-Marie Caplain qui semble réunir toutes les banalités alors qu'il est profondément neuf. Quoi de plus banal que le roman où l'homme trompe sa femme, la femme son mari ? Il en paraît cinq cents par an. Justement, il fallait oser pour en écrire un nouveau dans la conscience même qu'il en existe d'innombrables et dans la pensée qu'ils sont tissés de clichés.

L'entreprise de Caplain consiste à ne rien tenir pour acquis, à tout recommencer ; elle est aussi de réintroduire dans un acte littéraire par définition une recherche de la vérité que la littérature considère comme déjà obtenue. A toute phrase brillante, Caplain préfère une notation juste ; à tout éclat un progrès. Et pourtant, il ne cache rien : ni sur l'érotisme ou la jalousie ni sur le plaisir ou le corps. C'est qu'il fait un usage nouveau de la franchise : lui donnant un but au lieu de la donner en spectacle.

Philippe retombe amoureux de Françoise : « Maintenant, il voulait cette communion et il était capable de la mener à bien, car il en connaissait les conditions. Il fallait à la fois accueillir l'autre pour lui-même et s'ouvrir soi-même à lui... Seulement, il fallait rejeter l'ancienne ambition possessive, la dialectique épuisante et vaine du preneur et du pris... Philippe retrouvait une question qu'il connaissait intimement : la question d'autrui ». **Un sage, Caplain ? Mais non. Telle est son audacieuse naïveté : montrer la coïncidence de la paix des corps avec celle des cœurs sans passer par la morale.**

LA SEMAINE

LA saison des romans est terminée, la distribution des prix commence. Il est vrai qu'il reste encore un mois jusqu'à la date suprême, mais on connaît au moins tous les combattants.

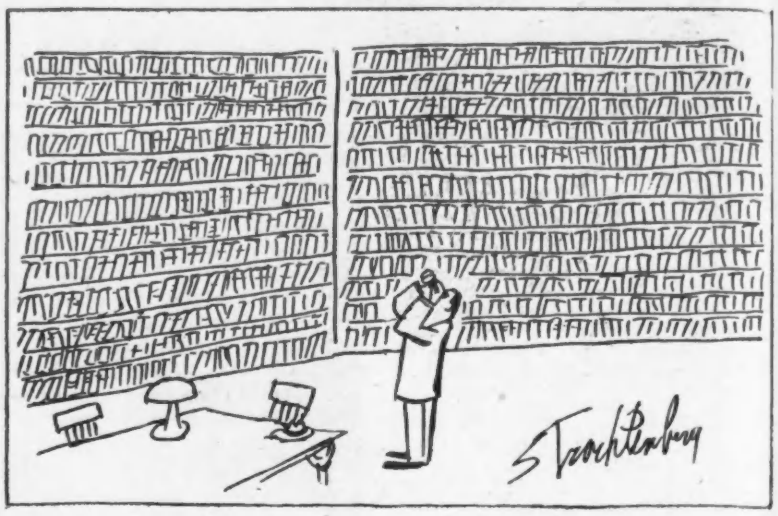
Chez les romanciers aussi bien que chez les éditeurs, ce mois est celui des énervements et des fausses alertes. La cote des livres auprès des jurys est variable comme celle de la Bourse. Au Goncourt, le Gary est toujours ferme, mais le Lanoux est en hausse. Au Renaudot, le Kateb Yacine se maintient, le Gibeau monte, les femmes (Dominique Aubier et Françoise Mallet-Joris) fléchissent. A l'Interallié, Renée Massip est stable. Au Femina, François Régis-Bastide et Cilette Ofaire sont en compétition.

Plus loin de l'actualité immédiate, les revues tentent de se renouveler. A tout seigneur tout honneur : le vénérable « Mercure de France » change après un demi-siècle et plus de mille numéros sa fameuse couverture violette, en choisissant une présentation plus sobre et plus moderne. Il en va de même pour le « Monde Nouveau », mais ici le changement semble plus profond. Cette revue politico-littéraire donne l'impression de vouloir se libérer d'un « engagement » trop direct. Après avoir défendu pendant longtemps une politique inspirée par M. Bidault, le dernier numéro est, sauf un article sur Suez, purement littéraire et s'ouvre par une étude, il est vrai subtilement politique, de Jean Paulhan.

Un nouveau-né enfin : « Ecrire », dirigé par Jean Cayrol, qui se consacre exclusivement aux jeunes inconnus. La formule est assez neuve pour qu'on y revienne.

La fin d'octobre marque enfin le début des cocktails littéraires. La confusion pour les prix est telle que les grands éditeurs hésitent encore à réunir et à présenter au « Tout-Paris littéraire » leurs poulains. Seule, une des rares maisons d'édition fondées après la guerre et encore existantes, les Ed. Pierre Horay, a convoqué ses amis pour fêter le dixième anniversaire de son existence.

LA SAISON DES PRIX



Et il y en a moins que l'année dernière...
(« New-York Times ».)

POUR LES PRIX

L'avant-guerre

LES FAUSSES PASSIONS

par Roger Stéphane. Ed. La Table Ronde. 270 pages, 580 francs.

LE récitant des *Fausses Passions*, c'est Roger Stéphane, journaliste-auteur, lui-même ; à qui le destin livre un beau matin deux valises de « carnets intimes », tenus pendant vingt ans par deux de ses intimes amis.

Roger Stéphane (celui du roman) prend donc ses ciseaux, sa colle, ramasse ses souvenirs personnels, puis se met au travail pour reconstituer deux existences, celle de Dominique Lambert et celle de Gérard Revel — l'un de la grande, l'autre de la petite bourgeoisie — qui auront un destin différent mais qui, un jour, également dégoûtés du monde, de ses pompes et de ses charmes, s'enfuiront ensemble. Ce dénouement pour de prochains volumes.

L'actuel ouvrage, en effet, couvre seulement neuf années : celles de l'adolescence au temps de Hitler, de la guerre d'Espagne, du 6 février, de Munich...

Sujet attachant et vaste. Contrairement à tant de jeunes romanciers si

Notre bien le plus précieux...

Notre bien le plus précieux, c'est notre raison. Il suffit d'avoir lu l'hallucinant roman du docteur SOUBIRAN, « L'ILE AUX FOUS», pour se rendre compte que la déchéance des aliénés mentaux est certainement la plus entière. Ce nouveau roman s'appuie sur un document extraordinaire : la confession d'un homme sain d'esprit et se faisant interner chez les aliénés dangereux pour échapper à une condamnation. L'auteur des célèbres « HOMMES EN BLANC » a placé dans cette ambiance effroyable un magnifique roman d'amour.

30e mille LE TROISIÈME VOLUME DES 30e mille
60 JOURS qui ébranlèrent l'Occident
DE BENOIST-MÉCHIN
vient de paraître et termine cette première et monumentale Histoire - JOUR APRÈS JOUR - du plus grand drame de notre temps.
(10 MAI - 10 JUILLET 1940)
Un immense succès
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
30e mille 30e mille 30e mille

GEORGES PILLEMENT
LE BÉLIER ÉDITEUR
ANTHOLOGIE DES Lettres d'Amour
336 pages - 720 frs.
DANS LA MÊME COLLECTION : ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE AMOUREUSE

PAUL TILLARD
le vrai visage du peuple chinois
Le MONTREUR de MARIONNETTES
roman
1 vol. 690 fr
JULLIARD

Conseils au jeune écrivain qui a réussi

par Françoise SAGAN

SI vous avez réussi, je veux dire d'une manière assez évidente, et que vous n'êtes pas assez imbécile pour croire au mot réussite, il va vous arriver ceci :

Vous allez devenir un objet. Des inconnus vous traiteront comme un objet, si c'est leur métier ; et si ce n'est pas leur métier, comme une bête curieuse. D'abord, vous serez invité en représentation dans les salons mondains. On y dira n'importe quoi de vous, de votre vie, de vos aventures. On vous fera mille allusions aux grands écrivains qui, eux, étaient méconnus.

Bon. Vous quittez les salons. Vous ne voulez plus avoir que des amis. Les amis, vous en aurez vite trop. Vous n'aurez plus à compter l'argent mais le temps.

IL y a cinquante mille personnes qui veulent vous voir parce qu'ils connaissent Untel qui vous connaît, cinquante mille personnes qui veulent de l'argent, qui en ont besoin, qui vous écrivent des lettres désespérantes au rythme de cinq par jour, et le téléphone qui sonne sans arrêt, et toute cette foule qui se jette sur vous, miraculeusement appâtée par le mot « argent », le mot « succès », et les jeunes imbéciles qui vous félicitent d'avoir eu le cynisme de faire une œuvre commerciale, et les gens qui vous croient insupportable sans vous connaître, et ceux qui vous croient trop dégourdi, et cette curiosité, et cette malveillance, et cette insistance.

Et puis, ceux qui vous aiment bien, qui vous écrivent des lettres tendres, auxquels vous n'avez pas le temps de répondre et vis-à-vis desquels vous traînez un vague remords, et les journaux que vous ouvrez au hasard et où vous trouvez des paroles stupides que, paraît-il, vous avez prononcées, et cette colère que vous avez alors et qui retombe si vite. Et ce désarroi. Car, enfin, cette lettre veut dire quelque chose si vous aimez la littérature.

ACHETEZ ce que vous avez envie d'acheter, donnez ce que vous avez envie de donner, ne comptez ni sur les objets ni sur les gens. Il y a très peu d'objets qui restent vivants, très peu de gens assez généreux pour accepter votre succès, ou votre bonté, si vous êtes bon. Ou alors si vous avez le temps et le goût, soyez méchant. Ça plaît plus. Ou alors soyez indifférent, si ça vous est possible, mais c'est très difficile.

Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est la distraction. Je veux dire si vous habitez Paris. En ce cas, fatiguez-vous, marchez à pied, n'habitez nulle part, dormez le moins possible. Faites-le avec excès, cela vous obligera à partir. Mais surtout n'organisez rien. Ni le dîner éditeur, ni le dîner confrère, ni le dîner mondain. Errez.

Si on vous parle de votre succès, de vos livres, répondez « oui, c'est génial » ou « j'ai eu de la chance ». De toutes manières, la réponse paraîtra mauvaise.

ON dira aussi que vous n'avez pas écrit votre livre vous-même, mais ce, pas devant vous. On vous demandera aussi pourquoi vous avez écrit. Répondez que vous en aviez envie. On ne vous croira pas, mais d'une certaine manière, la vérité est recommandable. Voilà.

D'autre part, le succès a de bons côtés : il rassure une certaine vanité, au début. Après, il ne rassure plus rien et surtout pas le principal. Mais là-dessus, vous ne serez, je pense, jamais rassuré. On ne sait jamais si ça ne vaut rien, ou pas. Personne ne vous le dira, que vous puissiez croire. Quand vous serez mort d'inquiétude à ce sujet, vous travaillerez. C'est une forme de réponse durant les quelques heures par jour où vous écrivez. Et puis, c'est la seule chose.

Enfin, si vous pouvez, partez pour la campagne.

F. S.

(*Copyright « L'Express »*)

absorbés par l'analyse des cœurs qu'ils négligent la plupart du temps de donner la position des dits cœurs, Stéphane a tenté un roman d'« actualité ».

Entreprise méritoire à une époque où la littérature, parce qu'elle renonce à être globale, semble tristement céder le pas à la philosophie politique.

Malheureusement si leur situation de départ est fort bien donnée, le portrait romanesque des deux adolescents demeure maigre ; maigres aussi les notes qu'égrènent, en style pauvrement télégraphique, les fameux « carnets intimes » ; elliptiques, les faits présentés dans une sécheresse qui se veut significative.

Le projet de l'auteur est de montrer « le conflit d'hommes seuls avec un monde hostile » ; or, ce que l'on voit, ce sont des jeunes gens accumulant assez banalement les expériences de leur âge : lycée + lectures (Malraux, Gide, Marx) + milieu familial (haïssable, bien sûr) + conjoncture historique + mœurs sexuelles ; ce qu'on ne voit pas, c'est la singularité des conflits, le cheminement qui fait de ces « névrosés » des caractères, et de ces vies des destins.

Anticipant sur son dénouement, l'auteur semble, pour son compte, trouver parfaitement justifié que le renoncement (que signifie renoncement ?) soit la réponse de ses deux héros, devenus l'un président du Conseil, l'autre garagiste, à un monde qui se révèle, à leurs yeux dessillés, non plus « hostile », mais « dérisoire ». Entre temps, qu'y a-t-il eu ? L'absurde des découpages de presse où l'on voit défiler en gros titres vingt ans de vie politique ? Mais qui est responsable de cet absurde, sinon les ciseaux de l'auteur ? En vérité, l'impact des événements publics sur la vie des héros n'est guère mieux monté que celui des faits privés. Ce roman, aux intentions excellentes, paraît n'avoir pas encore atteint son degré d'achèvement.

Reste que Roger Stéphane, journaliste, a le goût des dates, des faits historiques, des citations ; qu'il croit à l'anecdote révélatrice du personnage, au personnage symbole de l'époque, et à l'époque comme explication du personnage et de ses gestes. Divertissant tourbillon.

PRIX NOBEL

L'Espagne crucifiée

EN couronnant Juan Ramon Jimenez, né il y a 75 ans dans la province de Huelva, l'Académie suédoise a voulu manifester sa solidarité spirituelle avec tous les Espagnols, ouvriers et intellectuels, qui vivent depuis vingt ans loin de leur patrie, gouvernée par le fascisme.

Nous donnons ici un de ses plus beaux poèmes et sa profession de foi poétique (traduction par Guy Lévis Mano, éd. G.L.M.).

L'ÉVEILLÉ

Mes yeux ouverts !
Menez-moi à la mer
Pour voir si je m'endors !
Tant qu'ils seront loin,
Ne se fermeront
Mes yeux ouverts.
Pleurent les souvenirs
Jusqu'à faire une mer
De pleur et de désir ;
Une mer sans réconfort,
Qui doit m'emporter
A la veille éternelle...
N'imitent les baisers
Ni la douce chanson
La vague et le vent.
La vague et le vent !
Menez-moi à la mer
Pour voir si je m'endors !

POÉSIE POPULAIRE

Je ne crois pas — soit dit ici seulement en passant — à un art populaire délicat, simple et spontané. Le délicat que l'on nomme populaire est toujours, à mon avis, imitation ou tradition inconsciente d'un art raffiné qui s'est perdu. Le peuple, s'il pense — la mère qui raconte des contes — amplifie. Si le potier inculte des faubourgs de Séville qui peint les vases, ou la femme de Lagartera qui brode les toiles, se mettent à inventer, ils estropient l'ornement. Ils le font bien parce qu'ils copient inconsciemment un modèle choisi. La simplicité synthétique est un produit ultime — les primitifs, c'est évident, ne sont ces primitifs qu'en relation avec notre brève histoire — de culture raffinée. Il n'est pas d'art populaire, mais imitation, tradition populaire de l'art.

VOUS QUI CHERCHEZ A VOUS DOCUMENTER

vous trouverez dans le numéro 104 - Novembre 1956

ÉTUDES SOVIÉTIQUES

- La loi sur les retraites et pensions en U.R.S.S.
- La première réaction thermonucléaire contrôlée.
- Philatélies, échecs, etc.

MENSUEL
Abonnements : 1 an 400 fr., 6 mois 220 fr.
Kiosques, librairies et C.D.L.P.
142, boulevard Diderot, Paris (12e)
4.629-39 Paris

Spécimen gratuit sur demande

DOMINIQUE AUBIER
LA REÏNA
ROMAN, broché, pleine toile : 500 fr.
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

VISONS A FOISON !
JULES SACK
FOURREUR
22, RUE ROYALE
OPE. 29-77

AURORE
195, FG SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE BALZAC
Couture pour jeunes filles de 15 à 20 ans
présente actuellement
SA COLLECTION COMPLETE
de MANTEAUX
de 10.000 à 30.000 francs

ATTENTION
moi, je n'en veux pas d'autre
j'exige toujours la
véritable
FERMETURE ECLAIR
elle porte ici la marque "ECLAIR" qui protège les fabricants d'articles de haute qualité, les commerçants et moi-même

Pour tous vos TRICOTS

LAINES DU
BON PASTEUR
ET DE St EPIN
40, RUE St DENIS·PARIS 1er·GUT. 86-30
QUALITÉ • COLORIS • PRIX

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

Coupe italienne
Fabrication Française
toutes peausseries
du 37 au 46 Box noir 3.490 F.
se fait en : crispé noir, façon daim noir marron et bleu.
...et toujours
notre Guéritou pour pieds sensibles
CABINETS DE PÉDICURES :
88 rue de Rivoli Tél. ARC. 44-13 et 49-38 • 2, Boul. Haussmann Tél. PRO 77-21
Magasin principal : 88, rue de Rivoli, Paris
Succursales : 88 Rue de Rivoli - 2 Bd Haussmann - 13 Av. d'Italie - 109 Faub. Saint Antoine
107 bis Av. du Génal Leclerc - 16 Pl. de la République - 141 Boul. Sébastopol - 11 Boul. Saint-Denis
137 Faubourg du Temple - 90 Avenue Ledru-Rollin.

Quand Mme Daniélou écrivait

Madeleine Daniélou, qui a disparu la semaine dernière, restera une grande figure dans ce domaine si important de l'éducation des filles, où elle fut une authentique novatrice. C'est de son ouvrage « L'Education selon l'Esprit » (1) que nous extrayons ces quelques pensées.

L'ADOLESCENCE n'est pas, comme l'enfance ou la maturité, un état parfait en lui-même, un monde clos et complet. C'est une transition entre deux âges, un passage, une crise. Mais ce mot ne doit pas être pris dans un sens péjoratif. Crise signifie croissance, et non maladie : tout progrès, individuel ou social, suppose une crise, car on ne passe jamais brusquement et intégralement d'un état à un autre, mais des traits nouveaux apparaissent, alors que les éléments du passé subsistent encore, et ce n'est que peu à peu que s'opère non pas une simple fusion, mais une vraie synthèse. Ainsi en va-t-il de l'homme qui passe d'une croyance à une autre croyance, d'une nation qui évolue vers un nouveau régime, d'une science qui élabore des méthodes inédites, d'un hiver qui se mue en été. Un avenir est préfiguré dans ce présent chaotique et nous en donne la clef.

★

PLUS que tous autres, ceux qui s'occupent de la formation de la jeunesse doivent être insérés au vif de leur temps, sensibles même à ces mouvements où s'esquisse l'avenir et qui sont précisément ceux auxquels s'intéressera la génération qu'ils élèvent. Ceci suppose qu'on continue de travailler, de lire, qu'on se tient au courant de toute œuvre qui compte, de toute initiative heureuse, de toute orientation importante des institutions ou de la pensée, qu'on respire en un mot l'air de son temps.

★

QUE mettons-nous au-dessus de tout, à la fois par une appréciation de l'esprit et par une préférence secrète, quelle est la pente profonde de notre âme, quelle est la chose pour laquelle nous donnerions notre vie ? Là est le dernier mot de la personnalité. Si vous le déchiffrez dans un enfant, vous connaîtrez sa destinée ; si vous le lisez dans un homme, vous saurez ce que vous pouvez attendre de lui.

Dans un être de valeur, unifié ou capable d'unification, cette clef existe toujours, il ne faut ni la fausser ni la jeter dans un puits. « Là où est votre trésor, dit l'Evangile, là aussi est votre cœur. »

Quel est notre unique trésor, cette perle pour laquelle nous vendrons tout ? Est-ce l'argent, est-ce l'amour, est-ce le jeu qui nous épargne l'ennui, est-ce la royauté du monde ou l'avènement du Royaume de Dieu, est-ce l'allégement de la misère des hommes ou l'accroissement de notre propre plaisir, est-ce de servir ou de plaire, est-ce de suivre la ligne du moindre effort ou de nous approcher toujours plus d'une perfection qui nous attire, est-ce de satisfaire une inlassable curiosité d'esprit ou de cultiver le champ de nos pères ? Mettre le doigt sur une tendance fondamentale, c'est vraiment comprendre un enfant, commencer de le mettre dans la vérité sur lui-même.

Cela n'est pas aisé : parce que ces traits qui deviendront si marqués sont à peine indiqués chez les enfants, les tendances ne s'éveillent pas simultanément. L'intérêt du jeu prime chez les petits, l'instinct d'aimer apparaît avec l'adolescence et ferme pour un temps tout autre horizon. Le goût de l'action phie ou s'exaspère. L'objet sur lequel elle se fixe au moment de son apparition la particularise et l'informe, souvent pour toujours. Aussi un caractère d'enfant se modifie sans cesse, il se présente comme une direction, une courbe plutôt que comme un plan défini et fixé.

L'art de l'éducateur est de découvrir dans ce visage à la fois indécis et mouvant les traits qui dominent.

MADELEINE DANIÉLOU
Ceux qui s'occupent des enfants doivent être insérés au vif de leur temps.

est plus tardif encore. Une tendance qui n'a pas d'aliment s'atrophie ou s'exaspère.

Le plus souvent, faute d'avoir pris conscience d'eux-mêmes, les êtres se fixent du dehors, s'enracinent là où le hasard les a menés.

★

LE gouvernement des enfants requiert presque autant de dons que celui des hommes — et après tout ce sont les mêmes. Il faut savoir ce que l'on veut, s'engager dans son action, faire aimer et désirer, par son influence personnelle, des biens qui nous dépassent et dont nous sommes nous-mêmes les serviteurs. L'enfant perçoit avec une acuité extraordinaire le degré de pureté morale de ceux qui le conduisent. Chose plus grave, il s'accorde exactement à eux, prend le même niveau.

(1) Editions Plon.

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

TEST — Quelle est votre mobilité mentale ?

1° VOUS allez lire le plus rapidement possible à haute voix la série des 20 mots suivants :

Faites-vous chronométrer et relevez votre temps avec précision.

BLANC HAUT CHAUD BAS NOIR FROID GAUCHE GAUCHE DROITE BAS CHAUD DROITE HAUT FROID BLANC BLANC BAS FROID CHAUD NOIR.

2° Pour faire le 2e exercice, vous devez admettre que dans les couples suivants : Gauche-droite ; Haut-bas ; Noir-blanc ; Chaud-froid, les deux mots couplés sont des contraires.

Vous allez lire la série des 20 mots suivants, mais chaque fois que vous lisez un mot mentalement vous devez dire à haute voix son contraire ; par exemple, quand le mot gauche est écrit, vous lisez droite.

Faites-vous chronométrer et relevez votre temps.

HAUT DROITE DROITE NOIR BLANC GAUCHE DROITE BAS CHAUD GAUCHE BLANC BLANC FROID HAUT BAS FROID CHAUD NOIR NOIR FROID.

3° Lisez le plus rapidement possible à haute voix les 20 mots suivants. Faites-vous chronométrer et relevez votre temps :

Nombreux. Oublier. Docteur. Evénement. Procès. Homme. Extraordinaire. Crime. Capable. Organe. Adroit. Calculateur. Remarquable. Sang-froid. Annale. Sensationnel. Brutal. Vraiment. Systématique. Tête.

4° Dans le 4e exercice, les mots sont écrits de droite à gauche, par exemple le pronom je est écrit ej ; le mot droit est écrit tiord. Vous allez lire les mots suivants en commençant à la flèche du bas, de droite à gauche et de bas en haut. Faites-vous chronométrer et relevez votre temps.

eihpargélét niart noitatserra eluof noitpircsed rueirépus ecnarF siom emordoréa euqitnaltasnart ecilop emètsys etiuf étilicaf rerutpac edipar noitallatsni ruerroh eévirra noitacifingis. ←

MAISON

Chaud chez soi

IL n'existe pratiquement pas de fenêtres ou de portes parfaitement étanches.

Lors de la construction de tout immeuble, un certain « jeu » indispensable à leur bon fonctionnement est laissé. Ce jeu finit par devenir excessif, le bois comme le métal réagissant sous l'action de la chaleur et de l'humidité.

Les interstices s'agrandissent et laissent alors filtrer de véritables courants d'air qui arrivent à refroidir les pièces les mieux chauffées.

Pour pallier cet inconvénient, plusieurs solutions nous sont proposées.

Pour calfeutrer les feuillures

● *LES JOINTS METALLIQUES* nous viennent de Scandinavie où l'isolation thermique est une nécessité vitale.

Ils se présentent sous la forme de fines lamelles flexibles, tantôt en bronze phosphoreux (Superhermit, Calfeutrex), tantôt en acier inoxydable (Herméticlos).

Ces lamelles se font en différentes largeurs, plates ou ondulées suivant les fabricants.

● La pose doit toujours être faite par des ouvriers spécialisés.

● L'ajustement de ces lamelles, posées en feuillures, doit être exécuté d'une façon très précise pour que leur élasticité, tout en assurant à la fenêtre une herméticité totale n'en gêne pas l'ouverture.

● Les prix sont toujours établis d'après devis, car ils sont très variables, même lorsqu'il s'agit de deux ouvertures de dimensions semblables, à cause de l'état des huisseries. Il suffit, pour faire établir un devis, de téléphoner à la maison de son choix qui enverra sur place un spécialiste chargé de faire une étude (ceci sans aucun engagement de la part du client, et dans toutes les villes de France où les principales maisons sont en général représentées).

● Délais : de huit jours à trois semaines, suivant la saison. Garantie : de quinze à vingt ans.

Prix moyen pour une fenêtre de dimensions courantes 180×120 cms : sur bois, 6 à 8.000 francs ; sur métal, 8 à 10.000 francs. (Herméticlos, 22, rue Richer.)

Il est à noter que les joints métalliques peuvent se poser indifféremment sur fenêtres à guillotine ou sur fenêtres à la française, ainsi que sur tous les genres de portes.

Pour calfeutrer le bas des portes

C'est par le bas des portes, en particulier celui des portes d'entrée ou portes-fenêtres, que passe le plus d'air froid.

Pour compléter le calfeutrement en feuillures par joints métalliques, la plupart des fabricants ont mis au point deux systèmes différents.

● *LES SEUILS FIXES* sont des bandes de bronze profilées, et fixées au sol, contre lesquelles vient s'appuyer la bande élastique du joint métallique.

● Pose : par spécialistes, en même temps que les joints en feuillures.

● Prix : suivant dimensions de la porte, de 2.500 à 3.000 francs environ. (Seuils Closo ou Seuils Herméticlos.)

● *LES PLINTHES AUTOMATIQUES* se rapportent sur le bas des portes existantes. Ces plinthes sont munies d'un système automatique de poussoir qui leur permet de s'abaisser ou de se relever suivant que la porte s'ouvre ou se ferme.

Une bande de feutre ou de caoutchouc mousse placée sous la plinthe assure une obturation parfaite.

● Pose : extrêmement délicate, est en général prévue en même temps que celle des joints.

● Prix : variables suivant dimensions, de 8 à 10.000 francs pour porte d'entrée à deux vantaux. (Herméticlos.)

Les bourrelets

Bien connus de nos grand-mères, ils se sont tout de même nettement améliorés, tant du point de vue esthétique que facilité de pose et entretien.

● Le bourrelet plat Alla, en feutre et molesquine, se pose avec pointes sur menuiseries de bois. Les six mètres : 450 francs. (Grands magasins.)

● Le bourrelet plastique Galfa, très économique, offre l'avantage de pouvoir être lavé facilement. 190 francs les trois mètres. (Galeries.)

● Le bourrelet Sparagon est un joint adhésif en mousse de latex offre l'avantage de se poser tout seul, par simple collage automatique. Les trois mètres: 360 à 450 francs suivant taille. (Au Printemps.)

● Le bourrelet Chenille : en pure laine mérinos, se fait coller en feuillures par spécialistes. Il est donc parfaitement invisible. Moins résistant que le joint métallique, il est tout de même intéressant compte tenu de son prix. Le mètre posé : 150 francs environ (grosseur normale). Le mètre non posé : 70 à 110 francs suivant grosseur. (Hugonnet, 66, r. La Boétie.)

Trois nouveautés pour bricoleurs

● « Easy to Fit », joint métallique en bronze phosphoreux d'importation anglaise, que l'on peut poser soi-même en feuillures sur des fenêtres ou portes de bois lorsque celles-ci n'ont pas trop de jeu. Les six mètres : 1.000 francs. (Galeries Lafayette.)

● Joints Anti-Vent. Composés d'une bande de caoutchouc fixée sur une baguette de bois. On cloue la baguette sur une porte ou une fenêtre, le caoutchouc fait office de bourrelet, offre l'avantage de pouvoir être fixé sur n'importe quelle huisserie de bois, même si celle-ci n'est pas en parfait état. Le mètre : 220 francs. (B.H.V.)

● La plinthe Clotnet : qui se fait en plusieurs longueurs allant de 0 m. 60 à 1 m. 20 et qui se coupe avec une scie à métaux est basée sur un principe simple : une baguette métallique percée de trous se visse au bas de la porte. Une seconde baguette de métal reliée à la première par des charnières et terminée par une bande de bulgomme vient adhérer au sol. Lorsque l'on ouvre la porte, un petit levier actionne les charnières qui pivotent et soulèvent la partie inférieure de cette plinthe. Prix : de 750 à 950 fr. suivant dimensions. (Au Printemps.)

TEST Résultats

SOIT T1, le temps mis pour l'exercice n° 1, T2 celui du n° 2, T3 et T4 ceux des 3e et 4e exercices. Divisez T2 par T1 pour obtenir le résultat R1, puis divisez T4 par T3 pour obtenir R2.

1° Si votre rapport R1 est voisin de 2 et si R2 ne s'écarte pas notablement de 6, en plus ou en moins, vous êtes une personne stable, très régulière et disciplinée, mais vous n'êtes pas hostile à la nouveauté et vous êtes capable de vous y adapter sans effort.

2° Si un seul de vos rapports se rapproche des valeurs indiquées, l'autre étant plus élevé, vous êtes du type décrit plus haut, mais à un degré moindre, c'est-à-dire que vous aimez la nouveauté sans être capable de vous y adapter toujours.

3° Si vos deux rapports sont supérieurs aux chiffres indiqués, vous êtes une personne d'habitudes, vous n'aimez pas les changements et la nouveauté vous rebute ou vous fatigue.

4° Si vos deux rapports sont inférieurs aux chiffres indiqués, vous êtes du genre bohème, vous avez horreur de tout ce qui est fixe ou établi d'avance.

Société Française de Psychotechnique
117, rue Réaumur - PARIS (2e) - CEN. 87-37
Réalise des examens de psychotechnique, d'orientation et de sélection pour le compte de particuliers et d'entreprises
Notice gratuite sur demande

ENFANTS

Le drame du jeudi

POUR presque tous les enfants, le problème du jeudi se pose pressant et en général mal résolu.

Non seulement il y a peu de bons loisirs pour les enfants, mais on les connaît aussi mal que possible. C'est ce que se disaient, il y a quelques années, un petit groupe de pères de famille du VIIe arrondissement à Paris, parmi lesquels Alain de Sauvebœuf, une quarantaine d'années, cinq enfants.

Aussi le groupe fit-il des recherches et songea à faire profiter d'autres parents d'une expérience hebdomadairement acquise, en créant l'Association Loisirs-Jeunes dont Alain de Sauvebœuf est le secrétaire général. Les adhérents reçoivent un bulletin hebdomadaire qui est à la fois un programme détaillé de toutes les distractions possibles de 5 à 15 ans et aussi une feuille critique.

Les enfants écoutent beaucoup mieux les conseils d'un journal que ceux de leurs parents. Et le bulletin, qui avait pour but au départ de renseigner les parents seuls, s'adresse parfois directement aux enfants, toute l'astuce étant de formuler les critiques adressées à certains spectacles de façon qu'elles ne deviennent pas le principal élément attractif pour l'enfant.

Alain de Sauvebœuf rêve aussi de ressusciter, avec le concours de la radio et de la télévision, un bon théâtre pour enfants. Il existe actuellement une excellente compagnie d'amateurs, →

Que ce soit pour la toilette, le voyage, ou le sac,
LES VAPORISATEURS STEP
sont les meilleurs du monde
En vente : PARFUMEURS — Gds MAGASINS

8, avenue de Wagram
Pl. de l'Etoile - CAR. 22-82
EMPIRE FOURRURES
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS
D'AMERIQUE
ACTUELLEMENT GRANDE VENTE-RECLAME D'ASTRAKAN
Tous prix, tous modèles, tous coloris - Prêt à porter - Sur mesures

MANUFACTURE de CONFECTION
MOLIÈRE
95, rue Molière, 95
LYON
MCM
MANTEAUX
TAILLEURS
ROBES
Dames et Fillettes
Rayons spéciaux pour Dames fortes et adolescentes

Mercey
SPECIALISTE DU
DAIM sur MESURES
HOMMES ET DAMES
50, avenue Victor-Hugo (16e) - KLE. 70-18
VESTE A 25.000 FRANCS
sélectionnée par Mme EXPRESS (n° 273)

Changez le décor de votre vie, en une matinée.
nutex
la peinture murale au caoutchouc,

● mate, veloutée, moderne,
● s'applique sur tout,
● sèche en moins d'une heure,
hiver comme été.
C'est un produit NOVEMAIL

Si vous voulez moderniser votre intérieur en utilisant les nouvelles techniques de
REVÊTEMENT DE SOLS
caoutchouc, bulgomme, plastiques, dallages, etc.
adressez-vous à :
PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits

B. WASER
COUTURE EN GROS
32, rue du Sentier - PARIS (2e)

Turin
présente sa collection tous les jours sans interruption de 9 h. à 16 h. 30
De préférence sur rendez-vous
GUT. 68-95

SAPAL
LA CUISINE MÉTALLIQUE MODERNE
UNE PRÉSENTATION IMPECCABLE
A DES PRIX ABORDABLES
La Qualité SAPAL est sans égale
Fabricants :
ETS SIMON LOEB S. A.
B. P. 164, STRASBOURG

(Sondage Statistique)
Simone G... Nevers
30 ans mariée deux enfants
Préfère s'occuper entièrement seule de sa famille, Choisit d'"habiller" sans aide sa maison de campagne, Exige évidemment
la machine à coudre
TURISSA
ultramatic
DIRECTEMENT IMPORTÉE DE SUISSE
TOUTES LES OPÉRATIONS TOUS LES PERFECTIONNEMENTS
100 % automatique
COUD · REPRISE · BRODE
Simple - Élégante - Robuste - Précise
GARANTIE TOTALE
Larges facilités de paiement
CATALOGUE SUR DEMANDE
VENTE ET DÉMONSTRATION
DARGOLS
8, r. des Francs-Bourgeois 3e ARC.52-71
et Galeries Lafayette - Paris

mais qui ne parvient pas à vivre. La plupart des compagnies commerciales ont périclité (quatre sur sept en quatre ans).

Nous ne croyons pas beaucoup à la viabilité d'un théâtre pour enfants... Mais si de bons spectacles étaient imaginés, réalisés, dont la valeur éducative et artistique soit réelle, et qui correspondent avec intelligence aux goûts des enfants modernes (et non à ceux que leurs parents voudraient leur voir) ils justifieraient pleinement une subvention.

ESSAIS

Madame Express a essayé pour vous

Une peinture mate au latex (le Nutex Novémail)

● *PRESENTATION :* Classique, en boîte de 3/4 de litre ou en bidon de 4 et 20 litres. Existe en tons foncés sous forme de tubes pour mélange de couleurs.

Une gamme de huit teintes pastel et de sept coloris profonds offre un grand choix de tons.

● *EMPLOI :* A la portée de n'importe quel amateur, au pinceau, au rouleau ou au pistolet.

Nous l'avons essayée, au pinceau et au rouleau, sur bois(sur plâtre, sur papier peint et sur carton Isorel avec des résultats également satisfaisants (on peut aussi l'employer sur ciment, sur brique, sur métal, etc.).

La surface à peindre doit d'abord être soigneusement lessivée. Sur un papier peint sombre et sale, les premiers coups de pinceau donnant des résultats suspects, nous avons commencé par une sous-couche de « blanc profond ».

Celle-ci sèche au bout de vingt minutes environ. Elle est nécessaire sur des fonds très abîmés.

Nous avons passé ensuite une couche de peinture rose (sèche en trente minutes) puis une seconde. Avec une troisième couche, le résultat a été irréprochable.

Sur des murs de plâtre blanc, deux couches ont été suffisantes.

Les reprises sont absolument invisibles une fois la peinture sèche.

Le travail terminé, l'eau chaude a suffi pour nettoyer les planchers salis, les mains du « peintre » et ses instruments de travail.

Trois jours après nous avons essayé de laver un mur peint au Nutex. Désastre. Dix jours après, même expérience, cette fois avec succès. Il faut une semaine environ pour que, les « fonds » étant devenus durs, la peinture soit lavable.

● *REMARQUES :* La grande supériorité de cette peinture sur d'autres, offrant des particularités de séchage rapide et de facilité d'emploi, vient de ce que, une fois sèche, elle est parfaitement mate.

Son pouvoir « couvrant » est un peu moins grand. En d'autres termes, il en faut sans doute un peu plus.

Ses prix : 500 francs la boîte 3/4 de litre. 590 francs le kilo de blanc profond 150 francs le tube de couleur. 1.450 francs l'ensemble rouleau et bac en acier, pas indispensable mais commode.

Le Nutex mérite 19 sur 20.

MODE

L'air des bijoux

UNE maharani des Indes se rendit récemment chez Francis Winter (le président de l'Association des paruriers de la couture) et lui demanda à voir sa collection de bijoux fantaisie. Puis elle passa une commande si importante que le directeur ne put s'empêcher de lui demander : « *Mais, madame, pourquoi me faites-vous l'honneur d'une telle commande alors que vous pouvez acheter les plus beaux joyaux du monde ?*

— *Monsieur,* répondit-elle, *je veux ces bijoux pour les faire recopier en vrai* ».

Cette histoire illustre parfaitement l'essor que prend actuellement en France la bijouterie fantaisie. Plus chers que les Allemands, les Italiens, les Autrichiens, les créateurs français restent les maîtres du marché. Ce qu'ils réalisent avec des pierres sans valeur marchande, mais dont les coloris et les contextures sont parfois irréalisables en joaillerie, sont des bijoux dignes par le goût et l'imagination des plus grandes créations parisiennes.

Leurs prix sont cependant relativement élevés, car le bijou fantaisie tend à ne plus exister qu'en deux catégories :

Les boucles d'oreilles de 200 à 1.000 francs, le collier de 600 à 1.500 francs, souvent amusants, qui durent bien le temps d'un caprice mais auxquels il ne faut pas demander de tenir des promesses que leur prix ne fait pas.

Et puis, le bijou « de luxe », véritable petit objet d'art qui ne se trouve guère à moins de 2.000 francs en boucles d'oreilles, à moins de 5.000 fr. pour un collier, et qui peut même valoir dix fois ces prix.

Pauvre comme Crésus. (Dessès)

Des escaliers sombres

C'est dans les petites rues étroites qui entourent l'Hôtel de Ville, dans le quartier du Temple, en haut d'escaliers sombres, que se trouvent la plupart des créateurs de bijoux fantaisie. Mais Winter, Scemama, Gripois, Vendôme, Jane Peyral sont des noms le plus souvent inconnus des femmes. Leurs colliers, leurs boucles d'oreilles, leurs clips s'appellent pour le public : Dior, Fath, Chanel, Dessès, etc.

Comme pour la haute couture, les modèles sont conçus par le « patron » aidé d'un atelier de dessinateurs. Chaque collection — il y en a deux par an — comprend entre 200 et 1.000 modèles. Il faut cinq ou six jours de travail à un ouvrier hautement qualifié pour exécuter, dans les teintes et les formes de pierres choisies, un modèle dessiné. Il y a pour les 150 teintes de pierres, 150 formes différentes, ce qui permet des combinaisons infinies. De plus des créations constantes viennent renouveler la palette des bijoutiers. Cette année : le cristal et les perles mates.

Le prix de revient d'un prototype peut atteindre de 20 à 150.000 francs.

Les créateurs travaillent en liaison étroite avec les couturiers, mais si un modele sélectionné par une maison devient son exclusivité pour la France, sa vente reste libre pour l'étranger. C'est ce qui explique que cette industrie a réalisé cette année environ un milliard et demi d'exportation sur un chiffre d'affaires de neuf milliards.

Les nouveautés

Les fabricants proposent cette année :

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

le moins cher des appareils de qualité
LA FAMEUSE TRICOTEUSE
Bernord
AUTOMATIQUE
LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
TOUTES LES COTES TOUS LES POINTS
GARANTIE 5 ANS
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE
le maximum de qualité pour le minimum de prix
Les Laines du BERGER DU NORD
TOURCOING
DOCUMENTATION E — GRATUITE SUR DEMANDE

Franc comme l'or. (Chanel)

Bleus comme ses yeux. (Art Décor)

● Des colliers de cristal, matière fragile qui n'était plus utilisée depuis 25 ans, dans la nouvelle teinte irisée « Aurore boréale ».

● Des pierres de couleur mélangées, formant des colliers assez importants et très travaillés.

● Des colliers en chute (45 cm de long environ, y compris le fermoir). Ils remplacent cette année le serre-cou (35 à 36 cm) et essayent de détrôner le sautoir (1 m. 20 à 1 m. 40) trop vu, et généralement plus onéreux puisqu'il est plus long.

● Des « boutons » d'oreilles de toutes les couleurs. La boucle d'oreille en or disparait.

Les couturiers ont adopté

● Les boutons d'oreilles très simples, mais assortis à la couleur de la robe (Dior).

● Les grosses chaines en or pour la journée (Chanel, voir photo).

● Les colliers en pierrerie extrêmement précieux (Dessès, Chanel, voir photos).

● Et surtout les pierres de couleur entourées de brillants (Dior, Lanvin, voir « Pas Cher »).

Avant d'acheter

● Un bijou doit donner de l'éclat. Pour remplir ce rôle, il faut qu'il contienne un élément de couleur correspondant à un ton du visage.

C'est pourquoi les femmes que l'or embellit portent rarement avec le même succès les perles — et réciproquement — parce qu'un même visage contient rarement à la fois de l'ambre et du nacré.

● Le brillant et la perle grise « habillent ». L'or « déshabille ».

● Le « porter » du bijou est très différent selon les femmes. Certaines ont tout de suite l'air d'une châsse, d'autres peuvent se permettre de les accumuler. D'une façon générale, c'est surtout l'abondance de bijoux épars, vrais ou faux, même discrets, qui produit une fâcheuse impression, outre que les bijoux se nuisent les uns aux autres.

● Il vaut infiniment mieux concentrer tout le poids bijoux sur un point ou sur deux. Par exemple : collier et boucles d'oreilles au visage, bague à la main. Ou bracelets nombreux et boucles d'oreilles.

● On tue facilement une bague avec un bracelet, un clip avec un collier.

● Le mélange de bijoux de style ancien avec des bijoux de style moderne est rarement réussi.

● La grande supériorité des femmes qui ont des bijoux fantaisie sur celles qui en ont de vrais, c'est qu'elles peuvent porter ce qui leur va, ce qui convient à leurs vêtements, et varier souvent. Qu'elles en profitent.

● Le bijou attire toujours le regard. Aussi faut-il se demander s'il convient d'attirer le regard sur cette oreille-là, sur ce cou-là, sur cette main-là.

PAS CHER

LES boucles d'oreilles que Madame Express vous signale cette semaine (photo ci-dessus) **sont discrètes et tout à fait caractéristiques de la mode. Composées d'une pierre ronde (topaze, émeraude, saphir, aigue-marine, alexandrite, améthyste ou rubis) cernée de cristal, très soigneusement montées, leur clip ne fait pas mal aux oreilles. A 1.850 francs, elles sont sensiblement moins chères que les boucles de même qualité que nous avons vues ailleurs (Art Décor, 54, avenue Victor-Hugo). Le collier assorti est en vente dans la même maison.**

RECETTES

Les moules d'Angèle

(Pour quatre personnes)

— Quatre litres de moules. — Deux tranches de jambon. — Un petit pot de crème. — Un œuf.

● Faire ouvrir les moules sur le feu.

● Conserver l'eau après les avoir égouttées à la passoire. ● Enlever une coquille sur deux à chaque moule. Les remettre à feu très doux. ● Filtrer l'eau au travers d'un linge fin. ● Dans une casserole, mettre l'eau des moules, la crème et le jambon haché menu. Lier le tout au jaune d'œuf. ● Servir moules et sauce à part.

Réouverture après transformations

RAMUZ

261, rue Saint-Honoré (angle rue Cambon)

MODÈLES EXCLUSIFS

TRICOTS de luxe
d'Italie
d'Angleterre
de Suisse
KORRIGAN-LESUR
TIMWEAR
BETTINA
SATOR

MANTEAUX
ENSEMBLES
En laines nobles
Cashmere
Guanaco
Chameaux d'Asie
Rayon Spécial, Jupes
Jersey, etc.

OUVERT de 9 h. 30 à 19 heures sans interruption

DERNIER CONSEIL: *L'élégance de la chaussure n'est obtenue qu'avec le*

MOJAU

SURNOMMÉ : *Le miracle en tube*
Avec ses 40 teintes, la mode est satisfaite
Création des Laboratoires MAXI

BIEN JOUÉ ?

par François MAURIAC de l'Académie française

« BIEN joué ! » Ce fut le premier mot, même des Français qui réfléchissent. Pour une fois, les dindons de la farce, c'étaient les autres. Que nos amis marocains le sachent : cette réception officielle des rebelles algériens, ce triomphe qu'on leur préparait à Tunis, il n'est aucun de nous qui ne l'ait ressenti comme une offense. Mais notre second mouvement, presque immédiat, fut de nous interroger sur les conditions étranges de cette histoire.

« Bien joué ! » Oui, pour des policiers qui travaillent dans l'immédiat : ils chassent et ne voient pas plus loin que la prise. M. le Président du Conseil, lui, a par profession la vue moins courte : il aurait pesé les risques de l'entreprise, s'il l'avait connue.

Mais l'a-t-il connue ? Ah ! voilà ce qui d'abord confond l'esprit, ce que nous avons peine à croire, bien que l'incroyable, ici, soit une répétition du 20 août 1953. Le président du Conseil d'alors n'avait pas été averti à temps, lui non plus, par les conjurés de Rabat. Les directives du Quai d'Orsay interdisaient le coup de force, mais on s'en moqua. Les hommes politiques de la IVe République ont un goût secret pour le fait accompli. Ils aiment qu'on leur force la main et usent volontiers de la carte blanche. Le ministère Laniel adopta d'un cœur léger ce chef-d'œuvre politique où il n'avait pris aucune part et qui portait dans ses flancs un enchaînement d'attentats, et de représailles, dont le déroulement était à peine interrompu... Mais ce matin les manchettes des journaux annoncent : neuf morts dont huit Français à Meknès. Et aux dernières nouvelles... hélas !

☆

TOUS les clairons de la presse ne sauraient nous faire oublier la sombre histoire d'il y a trois ans et ses suites, dont nous n'avons pas fini d'épuiser le malheur. S'il y avait eu des lauriers à cueillir, M. Georges Bidault ne s'en serait pas fait faute. Mais il n'y en eut pas le moindre brin. Plus heureux, M. Guy Mollet en a déjà les bras chargés. On dit qu'il montra d'abord de l'humeur et même de la fureur d'avoir été tenu hors du coup. Et puis il s'aperçut que les gens redressaient la tête. Les jolis mouvements de menton se multipliaient autour de lui. Le Parlement acclamait, la presse délirait. Paré des plumes de M. Lacoste, comment M. le Président du Conseil ne ferait-il pas la roue ? Mais un jour peut-être on lui demandera des comptes. Alors il se souviendra qu'il n'avait pas été averti, il se dépouillera des plumes d'un autre, il criera : « Ce n'était pas moi, je ne savais pas... »

Il ne savait pas, lui, le responsable de la politique française, qu'un incident allait renverser toute notre politique tunisienne et marocaine. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : du renversement de toute notre politique en Afrique du Nord. Beaucoup de nos confrères en conviennent ce matin et ouvertement s'en réjouissent. Et le président du Conseil n'était pas dans le coup ! Ni lui, ni d'ailleurs la plupart de ses ministres qui ont appris par leur journal du matin l'arrestation des chefs rebelles.

☆

CELA est si fort quand on y songe, que vous ne pouvez vous en tirer qu'en minimisant l'affaire : il ne se passera rien ? Vous ne mobiliserez pas d'autres classes ? Vous ne mettrez pas le maréchal Juin à la tête de l'armée d'Afrique ? Vous n'étendrez pas la guerre à tout le Maghreb ? Que vous ne le souhaitiez pas, je m'en persuade aisément. Mais Dieu veuille que vous n'y soyez pas contraint. Je l'admets pourtant. Que vous reste-t-il donc à faire, sinon à revenir au jeu de patience d'Alain Savary, que vous avez bousculé d'un coup de talon ?

Ce ne sera pas si simple, je le crains, que vous l'imaginez. On ne saurait penser à tout, et je ne vois pas que ce matin un seul de nos confrères ait envisagé le problème du point de vue du palais de Rabat. Le sultan du Maroc a sur ses responsabilités à l'égard des hôtes qu'Allah lui confie, des idées qui paraîtront peut-être médiévales à M. le Président du Conseil. Ce n'est pas assez dire qu'il se sent responsable d'eux : leur cause se confond avec la sienne. Qui les offense l'offense. Ce qui marque bien, d'ailleurs, qu'en les accueillant, il se rendait étroitement solidaire d'hommes qui sont nos ennemis. Au départ de ce nouveau malheur, je le répète à nos amis Marocains, il y eut un manquement à l'amitié. Ils devront s'en souvenir au moment où chacun s'efforcera de mettre du sien et de réparer ce qui a été détruit.

POUR l'instant, le peuple du Maroc est de nouveau tout entier dressé derrière son souverain et le suivrait aussi loin qu'il irait pour obtenir la libération de ses hôtes. Certes, nous espérons en sa sagesse, mais même si le pire n'arrive pas, que subsistera-t-il de la confiance réciproque, déjà si fragile avant l'arrestation des chefs rebelles ? Une politique qui repose sur la parole donnée, c'est-à-dire sur l'honneur, résiste mal à des épreuves de cet ordre. Parlons net : ce que vous avez détruit ce sont les fondements mêmes de cette communauté franco-musulmane que nous avions rêvé d'édifier.

Dieu sait si j'eusse préféré, moi aussi, céder à l'euphorie et, comme tous mes confrères, emboucher une joyeuse trompette. Et il est vrai que je ne suis pas juge des conséquences militaires de ces arrestations. Peut-être seront-elles heureuses ? J'ai beau faire, je ne m'attends à rien d'heureux. Si l'incendie se déplaçait, y gagnerions-nous ? Voilà le risque. Je n'ose le mesurer, tant il m'accable.

Gœthe disait que « l'homme d'action est toujours sans conscience et qu'il n'y a de consciencieux que les contemplatifs... » Oui, et c'est pourquoi l'Histoire est criminelle. Seuls, les contemplatifs la pourraient changer, non en renonçant à la contemplation, mais en entrant dans l'action politique, et en agissant à la lumière de ce qu'ils contemplent.

F.M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION — REDACTION
91, Champs-Elysées — PARIS (VIIIe)
Tél. : ELY 88.61

★

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Union Française	3.000	1.600
Abonnements spéciaux de trois mois pour étudiants, rappelés, maintenus : 750 fr.		
Afrique du Nord (avion)	3.800	2.000
Etranger	3.500	1.800

★

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris.

★

Par avion, pour l'étranger et l'Union Française, demander nos tarifs spéciaux.

★

ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE : 37, Champs-Elysées — Paris (VIIIe) Tél. : BAL. 19.68

★

Administrateur : J. F. COBLENCE

ELECTROPHONE
3 VITESSES
en valise de luxe
pour seulement :
(économie de 53 %)
15.500 f.

un appareil complet pour écouter tous les disques
* Haut-parleur détachable
* Cellule interchangeable
* 2 pointes en saphir
* Changement tension
* Démarrage et arrêt par contact du bras
* Changement vitesses
* Correction tonalité
* Potentiomètre logarithmique interrupteur
Courant alt. 110/220 v.
Ampli 3 lampes.
Courbe réponse high-Fidelity 40 à 15.000 h.

GARANTIE absolue pendant un an contre tout vice de fabrication
DROIT DE RETOUR

et gratis
6 GRANDS ENREGISTREMENTS MICROSILLON

VIVALDI Concerto en ut pour 2 trompettes — Harry Sevenstern et Fred Hausdœrfer, solistes. Orchestre Philharmonique Néerlandais. Direction Otto ACKERMANN
CHOPIN Fantaisie Impromptu — R. Goldsand, pianiste
BACH Toccata en fa — Alexandre Schreiner, Orgue du Tabernacle de Salt Lake City
BEETHOVEN Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse" — Grant Johannesen, piano
MOZART Symphonie n° 26 en mi bémol — Orchestre Philharmonique Néerlandais, Dir. Otto ACKERMANN
BERLIOZ Carnaval Romain — Orchestre Philharmonique Néerlandais, Dir. Walter GOEHR

Voici enfin l'appareil que tous les amateurs de musique attendaient. Et il vous est offert à *moins de la moitié du prix* des électrophones ordinaires. Surmontant mille difficultés, la Guilde Internationale du Disque a doté des derniers perfectionnements cette merveille d'électro-acoustique, présentée dans une ravissante mallette de luxe, gainée de similoid gris clair. Platine 3 vitesses, fin réglage de tonalité, haut-parleur détachable ; vous n'aurez qu'à brancher cet instrument sur une prise de courant alternatif pour jouir de toute la gamme de sons offerte par les meilleurs disques haute fidélité. L'appareil joue tous les disques (78 tours, 45 ou 33 t.) de toutes dimensions (17 à 30 cm.)

Pourquoi cette offre incroyable ? En cédant ainsi cet appareil au prix coûtant avec certains des chefs-d'œuvre qu'elle a gravés en microsillon, la Guilde n'a qu'un but : permettre à tous les amateurs de musique d'apprécier ses enregistrements en les essayant sur un électrophone de grande classe, pour qu'ils puissent ensuite, à leur guise et sans engagement, compléter leur discothèque aux conditions guildiennes.

Faites un essai - sans engagement - L'électrophone est payable en 2 versements : 5.000 f. (majoré des frais d'envoi : 500 f., s'il ne peut être pris au magasin) + 10.700 f. cinq jours après réception. Donc si vous habitez Paris ou Lille, venez à la Guilde essayer l'appareil et écouter les enregistrements. Sinon, envoyez ce bon → de commande accompagné du 1er versement.

AUCUN RISQUE : Droit de retour - Garantie d'un an. Vous pourrez dans les 5 jours qui suivront la réception retourner le tout dans l'emballage d'origine et serez immédiatement remboursé. Le seul risque que vous courriez donc serait de manquer cette occasion ! Ecrivez-nous ou venez *aujourd'hui même*, car notre cadence de production est limitée et les commandes seront servies par ordre de réception.

Guilde Internationale du disque PARIS 222, rue de Rivoli 4, rue de Vienne 49, rue Vivienne LILLE 9, place de Béthune

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque, 222, rue de Rivoli, Paris.

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, l'appareil que je choisis aux conditions que j'indique en cochant (X) l'une des 2 formules ci-dessous :

☐ Electrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi) Ci-joint 16.000 f.

☐ Electrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 f (+ 500 f de frais d'envoi) soit 5.500 f. Le solde : 10.700 f. suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

Je règle ci-joint (Cochez (X) ci-dessous) par ☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à v/C.C.P. 7.130.00 Paris

NOM ....

ADRESSE EX.10-2

COMMANDEZ MAINTENANT
pour être servie à temps

Fourrures GALUZ

71, avenue Victor-Hugo - Paris
KLE. 86-03

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ÉLYSÉES ★ OUVERT LE LUNDI

LA PLUS IMPORTANTE COLLECTION INÉGALABLE PAR SA QUALITÉ ET SES PRIX.

PARDESSUS. DEPUIS ... 13.500 Fr
LODENS. DEPUIS ... 16.500 Fr.